

Fr BOURNAND

LE MARÉCHAL CANROBERT





SANARD & DERANGEON
ÉDITEURS - PARIS

LE MARÉCHAL

CANROBERT



LE MARÉCHAL CANROBERT (EN 1870)

LE MARÉCHAL CANROBERT

PAR

François BOURNAND

PROFESSEUR A L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE CATHOLIQUE
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES HAUTES-ÉTUDES
LAURÉAT DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE D'ENCOURAGEMENT AU BIEN



PARIS
SANARD ET DERANGEON, LIBRAIRES-ÉDITEURS
174, RUE SAINT-JACQUES, 174

1897

A LA MÉMOIRE

DU

GÉNÉRAL baron Jules-Joseph FRIRION

F. B.

INTRODUCTION

Ce livre, que nous publions aujourd'hui, est le premier d'une série consacrée à la gloire militaire de la France, aux souvenirs de ses grands hommes, de ses conquêtes, des grandes batailles qui se sont livrées depuis cent ans.

Nous avons choisi, pour commencer, l'étude biographique d'une des plus belles et des plus pures illustrations de l'armée française : le maréchal Canrobert.

La figure de ce brillant soldat est, d'ailleurs, devenue populaire. Le maréchal a su conquérir l'estime de tous les partis, et l'étranger lui-même s'est incliné plus d'une fois devant cette gloire française.

Canrobert a su personnifier le dévouement chevaleresque qui caractérise la nation française ; il est le type accompli du soldat français.

Écoutez, d'ailleurs, ce simple récit :

« Nous sommes à Saint-Privat. Le canon tonne de tous côtés. Les cavaliers s'entre-choquent. La poussière épaisse monte en tourbillons vers le ciel et l'obscurcit. Voilà Canrobert qui passe tranquille comme à la parade sous le feu meurtrier des batteries

prussiennes, le chapeau campé bien crânement sur ses beaux longs cheveux bouclés, dont il paraît si fier. Il a le sourire aux lèvres, le torse droit, avec, à la main, le petit bâton de commandement, le petit bâton bleu parsemé d'aigles d'or, sur lequel se trouve gravée la légendaire devise : *Decus pacis, timor belli*. Il s'arrête brusquement devant les colonnes alignées du 93e régiment de ligne. Il montre aux soldats d'un geste large le village de Flavigny, comme but à atteindre, et il s'écrie d'une voix vibrante qui sonne comme un clairon de bataille :

« — Maintenant, mes enfants, souvenez-vous « que vous êtes toujours les soldats de Magenta et de « Solférino ! »

« Pendant qu'il parle, la foudre se fait entendre, les obus éclatent partout, creusent de sinistres brèches dans les rangs ; les balles sifflent, nombreuses, si nombreuses même qu'on dirait des moucherons en une soirée d'été ; les fantassins prennent vivement le pas de charge, clamant, enfiévrés, enthousiastes, criant à pleins poumons :

« — Vive la France ! Vive Canrobert ! »

« Les obus prussiens arrivent jusqu'au loyal et brave maréchal. L'un d'eux brise des mottes de terre aux pieds de son beau coursier qui se cabre. Des balles sifflent, tombent en avant, en arrière, à gauche, à droite, couvrant l'état-major et l'escorte comme d'une pluie de feu.

« Lorsqu'un sifflement par trop aigu annonce l'approche de la mitraille, quelques lanciers se couchent sur l'encolure de leurs montures, et ne se relèvent qu'après avoir vu loin d'eux la nuée de

poussière et de fumée qui suit l'explosion de la bombe.

« Canrobert, en se retournant pour donner un ordre à un de ses officiers d'ordonnance, remarqua cette mimique expressive des cavaliers, et s'exclama avec un rire gouailleur :

« — Eh ! là-bas, que signifient ces saluts !... « Nous ne sommes pas ici dans un salon ! »

« Et plus un front n'ose alors s'abaisser, plus un soldat n'ose saluer les obus de l'ennemi. »

C'est de ce brillant homme de guerre, de ce valeureux soldat, dont nous allons parler aujourd'hui ; parler de lui, ce sera parler aussi de la patrie et du drapeau.

Voici, à propos de ces mots de *patrie* et de *drapeau*, ce que racontait un jour à l'un de nos confrères (1), un prêtre des Missions étrangères :

« Le patriotisme, disait-il, en montrant son visage zébré de larges cicatrices, ses mains trouées par les supplices d'un apostolat de trente ans, dans les pays où la vie de l'apôtre est un long martyre, la patrie, mon enfant, c'est l'espérance, c'est l'idéal, c'est la foi suprême après Dieu ! »

Et il continuait :

« Il y a cinq ans, j'étais dans le fond de l'Afrique, au delà du haut Sénégal, remplissant à travers les plus difficiles épreuves mon rôle de missionnaire.

« Un jour, on vient m'annoncer qu'une canonnière française croise en vue des côtes, à cinq ou six milles de l'endroit où je me trouve.

(1) Georges Magnier.

« J'ai deux heures de route à faire. Quand j'arriverai, le *Français* sera peut-être reparti, disparu au large.

« Qu'importe ! j'ai l'espoir de revoir mon *drapeau,* et *le drapeau, pour l'exilé, c'est la patrie!* Je me mets en route. J'arrive à la côte. J'aperçois là-bas, tout là-bas, le pavillon aux trois couleurs et je tombe à genoux.

« J'ai supporté, termina le prêtre, de cruels ennuis, de pénibles souffrances, mais je n'ai jamais pleuré, depuis trente ans, que ce jour-là, en apercevant dans le lointain les couleurs de la France ! »

Partout où flotte le drapeau, la patrie est présente. Dans ses plis tricolores palpite, invisible, l'âme vigilante de la France.

Séparés par l'immensité des êtres qui leur sont chers, matelots, soldats, lèvent vers lui un regard attristé, et son image, comme une consolante vision, les encourage à supporter la peine.

Criblé de balles, haché par la mitraille, le drapeau dit au combattant enfoncé dans la meurtrière mêlée, désespérant de vaincre : « Aie courage ! »

En ces temps troublés, où les beaux caractères, les illustrations se font de plus en plus rares, ne pourrait-on répéter ce mot de Chateaubriand : « L'honneur français s'est réfugié sous les drapeaux. » On se jette dans les camps pour échapper à la triste politique et on cherche à se faire une vaillante place dans les rangs des défenseurs de la patrie.

Et en pensant à cette belle figure de Canrobert, on peut dire :

« Honneur au pays qui, dans ses désastres et son

humiliation, peut s'inspirer de tels sentiments et produire de tels hommes! »

Retracer une belle vie consacrée tout entière à la patrie, à la gloire des âmes, ne sera-ce pas donner un beau modèle d'honnêteté, de fierté, de courage?

Si, dans ces quelques pages, consacrées à la vie d'une des gloires militaires de la France, et d'une de ses gloires les plus pures, nous avons pu quelquefois faire palpiter le cœur de nos lecteurs et leur communiquer un peu de cet amour de la patrie dont était remplie l'âme du maréchal, ce sera pour nous un grand bonheur et la meilleure de nos récompenses.

Sèvres, 31 août 1891.

François Bournand



I

LA JEUNESSE DE CANROBERT

CANROBERT EN AFRIQUE



I

LES DÉBUTS D'UN SOLDAT

Le père de Canrobert. — Un brave de l'armée de Condé. — A Saint-Cyr. — Les épaulettes. — L'ambition. — Le maréchal Clauzel. — En Afrique. — A Mascara. — Le général Damrémont. — Le capitaine. — La prise de Constantine. — Le colonel Combes.

François-Certain de Canrobert naquit à Saint-Céré [Lot (1)], le 27 juin 1809, d'une famille du Quercy.

Le père du maréchal, M. de Certain de Canrobert, vieux soldat royaliste, avait servi, dans l'armée de Condé, comme capitaine de grenadiers au régiment de Penthièvre (infanterie). Les de Certain étaient alliés à la famille de Marbot. Les généraux de Marbot et le maréchal Canrobert eurent la même grand'mère maternelle : Madame de Verdal, qu'épousa M. de Certain de Laval, de Saint-Céré. Le commandant Grandin, qui a pu consulter les papiers de famille, a trouvé dans le tableau du régiment de Penthièvre, de 1776 à 1787, plusieurs Verdal, Certain et Canrobert. Selon l'usage de la noblesse, chaque membre de la

(1) Aux environs de Saint-Céré s'élèvent les ruines d'un vieux château féodal où la famille de Certain habita pendant plusieurs siècles.

famille ajoutait au nom patronymique celui d'une terre. Ce fut ainsi que le père du maréchal s'appela de Certain de Canrobert. Comme la Révolution supprimait les particules, à partir de 1789, il devint Certain-Canrobert et conserva dès lors cette forme de son nom.

Le maréchal avait donc pour ancêtres des soldats de l'ancien régime. Par bien des côtés, il l'était resté lui-même. A lire sa vie et ses actions d'éclat, on s'imagine volontiers que ce preux aurait pu tout aussi bien guerroyer avec les croisés, à Azincourt ou à Fontenoy, que sur la brèche de Constantine. Même enthousiasme, même insouciance du danger ; il n'est pas jusqu'à l'affectation de Canrobert, lieutenant, capitaine, colonel ou maréchal, à conserver de longs cheveux flottants, en dépit des ordonnances, qui n'imprime à cette originale figure un cachet d'un autre âge. Ce fut un chevalier égaré parmi nous, un de ces bons chevaliers des ballades, capables de grandes chevauchées et de formidables prouesses, plus que de la direction des armées de nos jours.

Le jeune Canrobert vit se dessiner de bonne heure sa vocation pour le métier des armes. Tout jeune, il se livrait déjà avec plaisir aux exercices du corps. Comme fils d'un chevalier de Saint-Louis, il fit ses études classiques au collège de Vaugirard.

Admis à l'école de Saint-Cyr le 15 novembre 1826, à peine âgé de dix-sept ans, il y devenait caporal le 18 mai 1828 et obtenait le n° 18 aux examens de sortie. Deux ans plus tard, le fils du condéen entrait au 47e de ligne, avec le grade de sous-lieutenant, le 1er octobre.

Le jeune officier aurait bien voulu permuter pour



LA PRISE DE CONSTANTINE

aller en Afrique et prendre part à la campagne d'Algérie ; mais les places étaient prises, et ceux qui se trouvaient sur le chemin de la gloire ne tenaient pas à revenir en France.

Nommé lieutenant le 20 juin 1832, il s'adonna à des études profondes sur l'art militaire.

Enfin, en 1835, il entend sonner l'heure du départ pour l'Afrique. On prépare une expédition contre Mascara.

Les nouveaux régiments débarqués sollicitent l'honneur d'aller au feu, et le maréchal Clauzel (1) donne plein assentiment à leur requête. Canrobert se distingue dans cette campagne. Il y déploie le courage et le calme héroïque d'un officier qui a vu l'ennemi dans vingt batailles. Les soldats l'adorent. En le voyant humer avec délices l'odeur de la poudre et se jeter au plus fort de la mêlée, tous le suivent avec enthousiasme.

Mascara tombe en notre pouvoir après une lutte sanglante.

Canrobert entre le premier dans un faubourg et s'y maintient, malgré les attaques réitérées des Arabes. Instruit de ce fait d'armes, le colonel Combes fait demander le lieutenant Canrobert et lui dit qu'il va le proposer pour la croix. Canrobert refuse et prie le colonel de faire conférer cette distinction à son capitaine, vieux soldat de Marengo, que le gouverne-

(1) Le comte Bertrand Clauzel était né à Mirepoix, dans l'Ariège, en 1772. Engagé volontaire en 1791, il commandait déjà une brigade en 1799. En 1812, il dirigea la retraite du Portugal, qui fut comparée à celle de Ney en Russie.

En 1830, il avait été nommé gouverneur de l'Algérie.

ment a oublié de décorer. Cette instance fut accueillie avec faveur : le vieux brave eut la croix.

Canrobert contribue vaillamment ensuite à la prise de Tlemcen, autre ville importante de la province d'Oran ; il assiste aux chaudes affaires de Sidi-Yacoub, de la Tafna et de la Sikkak, donne partout la preuve d'une bravoure exceptionnelle et conquiert le grade de capitaine. Il n'avait pas encore vingt-huit ans.

L'année précédente, le maréchal Clauzel avait échoué devant Constantine, et la vieille cité romaine (1), campée sur son roc gigantesque, continuait de jeter un orgueilleux défi à l'intrépidité française.

On nomma le général Damrémont (2) gouverneur de nos provinces dans le sud de l'Afrique, et il reçut l'ordre de diriger une seconde attaque contre la ville insoumise.

Mais ce brave militaire, après avoir dirigé les opérations du siège avec un talent remarquable et une activité pleine de vigueur, ne put jouir du triomphe qu'il avait préparé. S'exposant au feu d'une batterie, dont il voulait reconnaître l'importance, il mourut comme Turenne et fut emporté par un boulet de canon.

Le désir de venger sa mort électrisa nos troupes.

Les soldats suppliaient à grands cris le général

(1) Ancienne *Cirta* des Numides.

(2) Le général comte Denis de Damrémont était né à Chaumont en 1783. Il était déjà capitaine en 1809 et colonel en 1813. Le 25 avril 1821, il était nommé maréchal de camp. Le 12 février 1837, le gouvernement le plaça à la tête des possessions françaises en Algérie.

Vallée (1), qui venait de prendre le commandement, de les conduire à l'assaut. La compagnie de Canrobert était l'une des plus ardentes.

On sait que la rivière d'Oued-el-Kébir entoure le roc escarpé sur lequel est bâti Constantine et le rend partout inaccessible, excepté du côté de l'ouest. C'était donc une attaque de front qu'il fallait tenter, une attaque sur un seul point, sans diversion possible, et la défense y concentrait naturellement tous ses efforts. L'histoire des sièges célèbres offre peu d'exemples d'une position plus inexpugnable.

Canrobert, nommé capitaine au 47e l'année précédente (2), sollicite du colonel Combes l'honneur de prendre la tête des colonnes d'assaut.

Il escalade rapidement le roc, au cri répété de : « Vive la France ! »

Un feu continuel et meurtrier n'arrête pas son ascension rapide. Autour du vaillant officier pleuvent les balles ; mais il avance toujours, criant : « Allons ! mes enfants ! » entraînant les colonnes par son héroïsme, et, au moment où il s'élance pour soutenir le colonel Combes frappé d'un éclat de mitraille, il reçoit lui-même une première et glorieuse blessure.

Mais l'élan victorieux est donné. On plante le drapeau français sur la brèche inondée de sang : *La ville de Constantine est prise !*

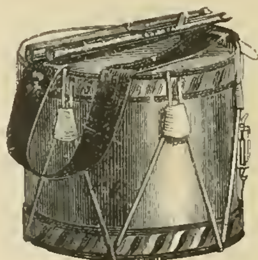
(1) Le maréchal Vallée naquit à Brienne-le-Château, le 17 décembre 1773. Il fut nommé lieutenant d'artillerie en 1793. Il rendit d'éminents services en Espagne. En 1814, l'empereur le créa comte de l'Empire ; Charles X l'éleva à la pairie. Le 5 octobre 1837, il fut nommé gouverneur de l'Algérie, et, le 11 novembre, il fut élevé à la dignité de maréchal de France.

(2) 26 avril 1837.

Le même décret, qui apporte au général Vallée le bâton de maréchal de France, attache la croix de la Légion d'honneur sur la poitrine du jeune capitaine.

Avant de mourir de sa blessure, le colonel Combes avait fait venir le capitaine Canrobert, et il le présenta au chef de l'expédition, en disant :

« Voilà, monsieur le maréchal, un de vos meilleurs officiers. J'ai vu sa contenance au feu : c'est un lion. Je vous réponds de lui pour le présent comme pour l'avenir. »



II

LE COLONEL CANROBERT

Canrobert en France. — Le 6e bataillon d'Orléans. — A Mouzaïa. — Canrobert chef de bataillon. — A bord de l'aviso l'*Etna*. — Les chasseurs à pied. — Le 5e bataillon. — Les zouaves. — La garde impériale de l'Afrique. — Saint-Arnaud et les zouaves. — Un récit du capitaine Blanc.

En 1839, Canrobert revint en France et fut chargé d'organiser un bataillon de légion étrangère.

En 1840, il retourna en Algérie comme capitaine adjudant-major du 6e bataillon d'Orléans (1); ce bataillon fit partie de la colonne qui se mit en route le 21 octobre 1841 pour ravitailler Médéah.

En descendant les pentes de Nador, la colonne est assaillie par une bande de Kabyles. « Le 6e bataillon d'Orléans, en tête duquel se fait remarquer le capitaine adjudant-major Certain-Canrobert, fond sur l'ennemi et fait lâcher pied aux Kabyles; malheureusement, les pentes du terrain ne permettent pas aux chasseurs de poursuivre l'ennemi et d'achever leur victoire. Ils avaient néanmoins, grâce à leur

(1) Il avait pour chef de bataillon Forey, qui devint maréchal de France.

bravoure et à leur énergie, dispersé celui-ci et rendu libre la route de Mouzaïa, où le 6e bataillon d'Orléans arrive le 26 (1). »

Durant l'hiver, le bataillon de Canrobert prit ses quartiers sous Blidah.

En 1842, au commencement de mars, le 6e bataillon d'Orléans fit partie de la colonne commandée par le général Rumiguy et chargée d'explorer le Sahel ; en avril, il se trouva sous les ordres du général Bugeaud (2). Le *4 juin*, il fut assailli à Mahadi par quatre cents Kabyles qui, occupant des hauteurs, pouvaient infliger un grave échec à l'arrière-garde, si Canrobert, par une savante tactique, n'avait infligé à l'ennemi des pertes sensibles.

Pour ce beau fait d'armes, Canrobert fut cité à l'ordre du jour de l'armée et nommé chef de bataillon du 13e léger, le *22 mai 1843*. Le 16 octobre suivant, il remplaçait Mellinet au 5e bataillon d'Orléans.

Il s'embarqua alors à Mostaganem sur l'aviso l'*Etna* pour rejoindre son nouveau corps ; il y avait à bord le sous-lieutenant du Barail, qui devait devenir plus tard un de nos meilleurs généraux de division de cavalerie. Dans ses *Souvenirs* (3), le général du Barail, parlant de son voyage, consacre quelques lignes à Canrobert : « Je fis le voyage à bord de l'aviso l'*Etna,* commandé par le lieutenant de vaisseau de Maisonneuve, qui avait pour second un de mes

(1) *Historique du* 6e *bataillon de chasseurs.*

(2) Voir notre livre sur le *maréchal Bugeaud.* — Taffin-Lefort, éditeur.

(3) Général Du Barail. *Mes souvenirs,* t. Ier, pages 166, 167.

anciens camarades de collège, le fils de l'amiral de Missiessy, enseigne de vaisseau. Ces deux officiers sympathisaient peu, car le lieutenant était aussi exubérant et en dehors que l'enseigne était compassé et en dedans; en même temps que nous, avait pris passage sur l'*Etna* le commandant Canrobert, qui allait remplacer, à la tête du 5e bataillon de chasseurs de Vincennes, son collègue Mellinet, promu lieutenant-colonel. *Il était déjà populaire dans l'armée d'Afrique,* autant par son imperturbable bravoure que par cet amour du soldat qui a marqué sa longue et glorieuse carrière. Le mot de « famille » appliqué à l'armée est d'une justesse extrême, car le métier militaire, par la communauté des peines et des joies, développe, parmi ceux qui l'exercent, tous les sentiments qui caractérisent la famille. Il y a, dans l'armée comme dans la famille, des fraternités tendres et des paternités touchantes. Les frères d'armes s'aiment comme des frères de nature et, chez le chef digne de son rang, éclosent de véritables sentiments de père.

« Tel a toujours été Canrobert, tel il m'apparut alors, lorsque, appuyé sur le bastingage du bateau, laissant au vent d'Afrique sa longue chevelure qui flottait comme une crinière autour de sa belle figure léonine, il écoutait et encourageait le babil du sous-officier de spahis (1). »

(1) Et le général du Barail ajoute : « Tel il m'apparait encore aujourd'hui, après plus d'un demi-siècle, lorsque, courbé sous le poids des ans et de la gloire, il vient familièrement s'appuyer sur la table où j'écris ces lignes. »

* * *

Le 3 juillet 1843, Canrobert, à la tête de son 5e bataillon de chasseurs, détermina la soumission des khalifats d'Abd-el-Kader.

Le 25 octobre 1845, se trouvant à l'embouchure de la Sensig, le commandant Canrobert recevait sa nomination de lieutenant-colonel du 22e de ligne.

Avec une colonne composée de 1200 hommes, il tint tête aux escarmouches continuelles des Arabes jusqu'en juin 1846.

L'année suivante, à la suite d'un brillant fait d'armes, où il avait sauvé un convoi près de l'Oued-Sidi-Brahim, Canrobert était nommé colonel (8 novembre 1847). Placé à la tête des zouaves, il dirigea l'expédition contre Ahmed-Sglin et battit les Kabyles.

Ces *zouaves*, que commandait Canrobert, tout le monde les aimait, les adorait même dans l'armée.

Saint-Arnaud les appelait avec enthousiasme : la *garde impériale de l'Afrique.*

Le duc d'Aumale les a glorifiés aussi. Comme général il avait su les conduire avec un mélange d'affection et de fermeté, détendant, quand cela était nécessaire, les ressorts de la discipline. C'est ainsi qu'il fermait les yeux lorsque, « l'ordinaire » se trouvant à sec, les zouaves le complétaient par des tortues, des poules, même des moutons qui avaient le tort de passer trop près de leur bivouac. La belle et saine jovialité de ces braves troupiers inclinait le prince à l'indulgence. Le duc d'Aumale affectionnait lui-même beaucoup « cette gaieté vrai-

ment gauloise, qui résistait à des 30 lieues, franchies en trente-six heures, sans eau, *marches si dures que le sang colorait en rouge les blanches guêtres.* »

« Pauvres soldats ! Quelle résignation ! écrivait à son tour, dans sa correspondance intime, Saint-Arnaud, qui les avait commandés. Quel courage ! Nous, nous avons un mobile : la gloire, l'ambition, et, par-dessus le marché, nous sommes bien vêtus et bien nourris ; mais eux, rien, rien, et *chantant au moindre rayon de soleil ! C'est à faire pleurer. Je les aime comme mes enfants,* tout en désirant leur faire entendre quelques balles d'un peu près », ajoutait-il peu de temps avant la prise de la smalah (1) d'Abd-el-Kader.



Je laisse la parole à un témoin de ces luttes, à un brave capitaine de zouaves qui a raconté quelques-uns des intéressants épisodes de ces guerres d'Afrique où il a combattu.

« Le général Blangini, dit le capitaine Blanc, reçut la mission de se porter chez les Guechtoula, qui habitent les contreforts du Djurjurah (2). Il partit en conséquence de Blidah, dont il avait le commandement, et, prenant en passant les troupes de la garnison d'Aumale, il campa, le 18 mai, sur l'Oued-Jemmaa et, le 19, à Bordj-Boghni. Une heure avant d'arriver au bivouac, nous fûmes brusquement attaqués sur

(1) *Smalah.* Réunion d'abris, de tentes, de familles, de serviteurs, d'animaux domestiques et de soldats qui suit un grand chef arabe.

(2) En 1849.

notre flanc droit, dans le défilé de Sidi-Rhaman, par les Guechtoula et les contingents venus à leur secours. Quelques bataillons leur firent face et, après un combat assez vif, les refoulèrent dans leurs montagnes. Notre bivouac était à peine établi que les Kabyles revinrent à la charge. Le colonel Canrobert fut chargé de les repousser à la tête de nos bataillons; mais, n'étant pas autorisé à dépasser la crête des collines, qui dominaient notre bivouac, pour chasser l'ennemi et le rejeter au loin, il dut se borner à le contenir de l'autre côté d'un grand ravin. La fusillade menaçait de durer fort longtemps, lorsque le général arriva lui-même sur le lieu du combat, à la tête d'un autre bataillon et d'une section d'artillerie. Les Guechtoula furent refoulés au loin et la nuit fut tranquille.

« Le général, résolu à châtier les Kabyles et à ruiner les villages, changea de camp le lendemain 20 mai, et alla s'établir un peu en arrière de Bordj-Boghni, dans une position plus militaire. Il était évident que les Kabyles, prenant notre mouvement pour une retraite, viendraient, en nombre considérable, assaillir notre arrière-garde et notre gauche, pendant que nous serions engagés dans le défilé. Aussi le général fit-il marcher les bagages et une partie des troupes dans le fond de la vallée, tandis que quatre bataillons sans sac, un escadron de cavalerie et une section d'artillerie de montagne suivaient le flanc du coteau, en se tenant à quelques mètres au-dessous de la crête sur laquelle nous avions combattu la veille.

« Les prévisions du général se réalisèrent de point

en point : les Kabyles, descendant en grandes masses des montagnes où ils se tenaient en observation, traversèrent le grand ravin qui les séparait de nous, ainsi que le torrent qui coule au fond, et gravirent la berge opposée pour arriver sur la crête en arrière de laquelle nous nous tenions, sans qu'ils puissent nous voir.

« A peine les premiers montraient-ils leurs têtes que la charge retentissait et que le colonel Canrobert, le pistolet au poing, s'élançait sur eux, à la tête du 1er bataillon de zouaves, pendant que le commandant Espinasse, avec le 2e, prenait à droite, et que l'escadron de chasseurs chargeait à gauche, le long du chemin que nous venions de parcourir.

« Nous n'avions pas couru l'espace de 20 mètres, que nous étions au milieu des Arabes. Ceux-ci cherchèrent aussitôt à fuir, mais la chose ne leur était pas facile ; quelques-uns se jetaient à plat ventre sous nos pieds, d'autres se couchaient dans le lit du torrent, d'autres se blottissaient dans les lauriers-roses qui le bordent ; ceux qui se trouvaient les moins avancés purent regagner la montagne, foudroyés par notre artillerie et criblés de balles par les carabines de nos chasseurs à pied.

« La charge ne s'arrêta pas au fond du ravin, elle suivit les fuyards et atteignit en même temps le plateau qui domine le pays.

« De là, nous nous répandîmes dans toutes les maisons qui s'offraient à nous. A la nuit, tout le monde avait rallié le camp.

« Revenons maintenant vers le centre de nos possessions et arrêtons-nous au Djurjurah, où vont avoir

lieu des luttes opiniâtres entre les soldats les mieux aguerris et les Kabyles les plus belliqueux de l'Algérie.

« La tribu de Beni-Yala ayant pris une attitude hostile, le colonel Canrobert marche contre elle à la tête des troupes d'Aumale. Il devait agir dans la partie la plus sauvage du Djurjurah ; il lui fallait, pour réussir, une promptitude et une vigueur particulières : ses mouvements furent combinés et exécutés de telle sorte qu'il enleva successivement et livra aux flammes, malgré une vive résistance qui nous coûta une trentaine d'hommes, les petites villes de *Semeur* et d'*Aljila,* ainsi que le gros village d'Ambouck, situé dans la partie la plus escarpée du Djurjurah.

« Les Beni-Yala, surpris par la rapidité de l'opération, n'avaient pu appeler à leur secours qu'une faible partie des Zouaouas, leurs formidables voisins ; ils avaient travaillé jour et nuit à des retranchements en pierres sèches, qui barraient ou dominaient tous les sentiers, et ils les avaient énergiquement défendus.

« A la fin de la journée, ils étaient tellement démoralisés de voir que les obstacles n'avaient pu nous arrêter et que nous leur avions tué leurs principaux guerriers, incendié leurs villages réputés inaccessibles, qu'ils nous laissèrent regagner, sans un seul coup de fusil, notre camp à Nef-Radjel.

« De là, le colonel alla camper au delà du pic d'Ahbon ; il eut une conférence avec un marabout très influent et dévoué à notre cause. Ce marabout réussit à persuader à plusieurs tribus de se soumettre ; mais l'une d'entre elles, celle des Beni-Melikeuch, après avoir fait des promesses au colonel, se déclara pour la guerre. Ce qui avait tant enhardi ces

Kabyles, c'était l'arrivée des Zouaouas, conduits par le fameux Sidi-Dioudi, notre ennemi acharné, que nous étions sûrs de trouver partout où nous avions à combattre, et qui dirigeait les Guechtoula, dans les journées des 19, 20 et 21 mai. Sidi-Dioudi écrivit une lettre insolente au colonel, dans laquelle il lui disait qu'il avait pris Beni-Melikeuch sous sa protection et le sommait de rétrograder.

« C'était plus qu'il n'en fallait, pour que Canrobert l'attaquât immédiatement.

« Le 12 juillet, à deux heures et demie du matin, à la faveur d'un magnifique clair de lune, la colonne gravit la montagne des Beni-Melikeuch. Cette fois, les Zouaouas étaient en forces, et les préparatifs plus complets qu'à Semeur ; malgré cela, le résultat fut le même, les retranchements furent escaladés à la pointe du jour et les villages enlevés et livrés aux flammes. Ce fut un combat terrible, le gros des Zouaouas se trouvait devant notre droite, formée par le troisième bataillon de zouaves. Ces premiers, pour soutenir leur réputation de bravoure, nous attaquèrent à plusieurs reprises avec une grande impétuosité ; mais notre bataillon les attendait de pied ferme pour les cribler de balles, ou bien s'élançait à leur rencontre à la baïonnette, et il s'engageait alors des combats corps à corps, ou, n'ayant pas le temps de recharger son fusil, on se battait à coups de yatagan, de crosse de fusil et même à coups de pierres.

« Deux fois, un gros village fut pris et repris ; tous les efforts des combattants finirent par se porter sur ce point ; mais, malgré la supériorité de leur

nombre, les Zouaouas durent nous l'abandonner définitivement. Nos pertes dans cette journée furent de 11 tués et 41 blessés et sur ce nombre, 8 morts et 34 blessés appartenaient au 3e bataillon de zouaves, commandés par M. de Lavarande, tué depuis à Sébastopol. A Semeur, le 12, on perdit un sous-lieutenant, M. Aulion, tué d'un coup de feu.

« Après cette rude journée, Sidi-Dioudi regagna ses montagnes avec les Zouaouas, abandonnant à leur sort les Beni-Melikeuch qui s'empressèrent de demander l'aman.

« Après cette victoire, les troupes se remirent en marche ; mais bientôt l'eau manquait à la colonne épuisée par les privations et la fatigue.

« Pour comble de malheur le choléra fit son apparition.

« Beaucoup de soldats que n'atteignait pas le fléau se brûlaient la cervelle de crainte et de désespoir.

« Contre la démoralisation de ses hommes, Canrobert se montra énergique et suppléa à tout.

« Il annonça que celui qui se suiciderait serait mis à l'ordre du jour comme traître à la patrie et lâche devant l'ennemi.

« Et les suicides cessèrent.

« Nul mieux que Canrobert ne savait entraîner de la voix, du geste, de l'exemple, ces soldats intrépides qu'il avait étonnés souvent par un courage fougueux, dont rien ne donnerait l'idée. Ainsi, dans l'Aurès, il était à cheval en tête de ses hommes, devant une grande embuscade très rude à enlever.

« Fatigué d'une fusillade qui se prolongeait, voyant ses zouaves, peu disposés à l'attaque, non par

manque de valeur, mais tellement harassés d'une longue lutte qu'ils n'avaient plus le souffle, Canrobert voulut les jeter sur l'ennemi quand même.

« — En avant ! » cria-t-il.

« Et il lança son cheval au galop de charge.

« On le vit arriver seul sur l'embuscade, faire feu de ses pistolets sur l'ennemi stupéfié et le saluer ensuite ; une minute durant, il soutint contre des nuées de Kabyles un de ces combats homériques que l'on croit relégués parmi les légendes antiques et que Canrobert renouvela maintes fois.

« Les zouaves accoururent et le dégagèrent.

« Il dut essuyer les reproches de ses soldats ; ils étaient furieux que leur chef se fût exposé ainsi :

« Canrobert souriant leur dit :

« — Vous tiriez la langue comme des chiens qui ont soif, mes enfants ; j'ai vu que vous en aviez assez et qu'une seule chose pouvait vous arracher un effort impossible... et je l'ai faite... »

« Les zouaves étaient habitués à ces *tours de Canrobert* qui, dans les crises de fatigues, les forçait à se lever du sol où ils haletaient, pour se reporter en avant ; ils juraient de l'abandonner et ne le suivaient que de plus belle à la prochaine occasion. »

* * *

Les *anciens* racontent qu'un jour les zouaves crièrent tout haut sur son passage :

« La première fois que Canrobert fait *emballer* (emporter) son sacré cheval sur les Kabyles, nous le fichons en plan. »

Le bouillant colonel sourit. Le soir même, il trouva l'ennemi, partit à fond de train, sans mot dire, et le régiment le suivit à toutes jambes, tout en jurant contre lui.

L'affaire terminée, Canrobert dit aux zouaves en frisant sa moustache :

— Je croyais que c'était aujourd'hui qu'on me laissait couper le cou !

Le régiment se mit à rire.

Tel était Canrobert, lorsqu'il accomplit l'étonnant fait d'armes de Zaatcha (1).

(1) L. Noir, *les Guerres de mon temps.*

III

COMBATS ET VICTOIRES

En route pour Zaatcha. — La prise de Zaatcha. — La bravoure de Canrobert. — Bravoure légendaire. — Sur la brèche. — La prise de Bouza-Zian. — A Narah. — Le colonel Canrobert nommé général.

En allant à Zaatcha, Canrobert se trouvait en route dans une atroce position.

Le choléra s'était abattu sur sa colonne et lui enlevait cinquante hommes par jour. Avec un effectif déjà assez faible, il en avait à peine pour six semaines.

Tout à coup, il se trouve en présence de six mille Arabes qui lui barrent le chemin.

Comment faire pour passer ?

Le colonel avait un convoi chargé de mourants, des compagnies décimées, démoralisées ; comment se battre avec cela ?

Canrobert eut une superbe inspiration. Il demande les chefs ennemis.

Les chefs arabes accourent en parlementaires. Canrobert, d'un geste, leur montre son camp, les

cadavres bleuis des hommes, les corps livides des mourants ; il les fait assister au râle d'agonie, il leur fait entendre les cris désespérés dont le camp est rempli.

Les Arabes pâlissent, s'arrêtent, ont peur.

Canrobert voit leur défaillance.

Alors, prenant une posture superbe, une main tenant, demi-ouverts, les pans de sa tunique, l'autre tendue vers les tombes béantes qui attendent les victimes du choléra, il dit aux chefs épouvantés :

« Allez dire à vos troupes qu'elles m'ouvrent un large passage, car j'apporte la peste dans les plis de mon manteau. »

Les cheiks s'enfuirent. Une heure après, le passage était libre et Canrobert continua sa route.



Il fallait se décider à prendre Zaatcha.

Dans la nuit du 25 au 26 novembre 1849, les chefs de corps réunirent leurs officiers et leur communiquèrent les ordres du général Herbillon ; les trois brèches, à peu près praticables, devaient être abordées par trois colonnes, pendant que le commandant Bourbaki, se plaçant en dehors du point d'attaque, intercepterait les communications de la place avec le dehors et faciliterait, par une diversion, les opérations des colonnes d'assaut. Les bataillons désignés pour cette dernière manœuvre, pris parmi les plus renommés de l'armée de siège, furent réduits à trois cents hommes.

Les chefs qui les commandaient étaient, raconte

M. Perret dans ses *Récits algériens,* dignes de cette troupe ; c'étaient le colonel Canrobert, *dont la bravoure était légendaire* dans toute l'Afrique, et les colonels de Barral et de Lourmel, qui, tous deux, devaient finir si glorieusement, l'un en Kabylie, l'autre en Crimée.

La colonne Canrobert, destinée à l'attaque de la brèche de droite, la plus défendue, se composa de deux bataillons de zouaves, du 5e bataillon de chasseurs à pied et de cent grenadiers et voltigeurs choisis dans le 16e de ligne.

S'adressant à ses zouaves un peu avant le signal, le chevaleresque Canrobert s'écria :

« Mes amis, souvenez-vous que, quoi qu'il arrive, il faut que nous montions sur ces murailles et que, *si la retraite sonne, elle ne sonne pas pour les zouaves.* »

Puis, mettant le sabre à la main, d'un geste superbe, il en jeta le fourreau au loin, en disant :

« Nous n'en avons pas besoin aujourd'hui. »

* * *

Pendant ce temps, Bouza-Zian, le chef des Arabes, appelait ses fidèles à la mosquée ; dans ce ksour, dont les maisons et les édifices étaient ramassés dans un petit espace, les Arabes n'avaient pas deux pas à faire pour regagner leurs postes de combat. Implacable dans sa haine, ce sombre fanatique voulut remplir jusqu'au bout les devoirs de ses fonctions à la fois religieuses et guerrières; après une courte prière, il demanda à ses fidèles de se défendre jusqu'à la mort.

Tous prirent l'engagement devant Dieu de se faire tuer jusqu'au dernier, ils ne devaient que trop tenir leur serment.

A sept heures du matin, le 26 novembre, les tambours et les clairons de toute la colonne sonnèrent un formidable pas de charge. Avec un admirable sang-froid, le colonel Canrobert, calmant du geste ses zouaves, fit sortir de la sape un petit peloton de vingt-cinq hommes du 5ᵉ chasseurs à pied, sous le commandement d'un énergique officier, le lieutenant Liotel, pour s'emparer d'une maison à gauche de la brèche et faciliter le passage; puis il s'élança lui-même en tête de la colonne d'assaut, dont le commandement lui était confié. Les colonels de Barral et de Lourmel firent de même sur les brèches de gauche et du centre. L'élan que ces trois hommes imprimèrent à leurs colonnes fut tel qu'en quelques minutes ils arrivèrent au milieu de la ville : les coups de feu tirés des maisons à bout portant, les obstacles les plus redoutables et préparés de longue main, ne purent arrêter nos soldats. La colonne de Barral fut retardée un instant par un ébranlement, mais ne tarda pas à venir donner la main aux deux autres.

La colonne de Canrobert devait rencontrer les plus grandes difficultés; elle arrivait par la brèche la mieux défendue et dut cheminer à travers un dédale de ruelles. Son chef avait autour de lui seize volontaires qui s'étaient promis de ne pas le quitter : c'étaient des officiers et des sous-officiers de tous les corps de la colonne. Sur ces seize braves, douze furent tués ou blessés : quatre officiers, un d'état-major, un de zouaves et deux de spahis avaient de-



TLEMCEN

mandé à marcher aux côtés de Canrobert pour lui servir d'officiers d'ordonnance ; deux d'entre eux furent tués et les deux autres blessés. Parmi les morts, se trouva le lieutenant de spahis Rosetti, qui avait eu un frère tué à la prise de la smalah. Derrière le colonel marchait le 1er bataillon de zouaves, conduit par le commandant de Lorencez, le futur général des premiers temps de la campagne du Mexique, le petit-fils du maréchal Oudinot ; Lorencez donnait à ses soldats le plus noble exemple, quand une balle le renversa sur un tas de décombres.

Le plus fort était fait ; en moins d'une demi-heure, les rues et les terrasses étaient entièrement occupées.

Bouza-Zian, ses deux fils et le mulâtre Moussa, avec leurs familles et quelques fidèles, s'étaient réfugiés dans la maison d'Ali-ben-Azong, le cheik français chassé de la ville. Il était réservé au commandant de Lavarande, chef du 2e bataillon de zouaves, tué plus tard comme général sous les murs de Sébastopol, de s'en rendre maître. Après être monté sur la brèche, il avait filé le long des murs avec son bataillon vers la porte de Zaatcha pour couper la retraite aux derniers défenseurs ; dans une maison qu'il avait dû enlever en passant, il avait fait prisonniers deux Arabes parlant français, deux anciens Biskris, et leur avait promis la vie sauve s'ils lui indiquaient la retraite de Bouza-Zian. L'un d'eux refusa, disant qu'il aimait mieux mourir, et fut aussitôt massacré par les zouaves ; l'autre consentit à indiquer la maison de son chef.

En débouchant devant cette maison, les zouaves du commandant de Lavarande furent accueillis par

une fusillade terrible ; ils tentèrent d'escalader la terrasse et ne purent y réussir. Une section d'artillerie de montagne arriva au même moment ; on essaya de braquer sur la porte une pièce de canon, mais les canonniers se firent inutilement tuer à leur poste. Des soldats du génie apportèrent un sac à poudre fortement chargé ; les premiers qui voulurent y mettre le feu furent foudroyés ; enfin, un sous-officier du génie, plus heureux que les autres, parvint à faire éclater la mine, qui fit s'écrouler un large pan du mur ; environ cent cinquante hommes et femmes se présentèrent à découvert. Les zouaves furieux bondirent au milieu de cette foule confuse ; il y eut un horrible massacre. Quelques Arabes se réfugièrent sur la terrasse ; on cherchait les moyens de les en déloger, quand l'un d'eux, qui avait les allures d'un chef, présente aux zouaves son fusil, la crosse en l'air. « Voilà Bouza-Zian », s'écria le guide. Le commandant de Lavarande se précipita devant ses zouaves et les empêcha de faire feu. « Je suis Bouza-Zian », dit l'homme, et il s'accroupit à la manière arabe pour prier.

« Ce n'est pas le moment de prier », dit le commandant de Lavarande, et il demande à Bouza-Zian où était sa famille, qu'il espérait sauver. Mais déjà la mère du chérif, sa femme et sa fille étaient tombées sous les baïonnettes des zouaves. De telles horreurs sont justifiées par les lois inexorables de la guerre. M. de Lavarande envoya dire au général Herbillon que Bouza-Zian était entre ses mains, et n'en reçut que cette réponse : « Faites-le tuer. » Le commandant fit lever Bouza-Zian, et on le maintint contre un mur pendant que quatre zouaves apprêtaient leurs

armes. « Vous avez été les plus forts, murmura Bouza-Zian ; Dieu seul est grand, que sa volonté soit faite ! » Et il tomba foudroyé. On voulut lui faire trancher la tête par l'Arabe qui l'avait trahi ; mais celui-ci refusa et présenta la sienne. Ce fut un tambour de zouaves qui s'en chargea et qui vint apporter le sanglant trophée au général Herbillon.

. . . .

« A midi tout était fini. Il ne restait que les vainqueurs et les ruines. A la tombée de la nuit, on fit sauter les mosquées de Zaatcha et de la Zaouïa, et un long cri de joie s'éleva dans le camp français : c'était la fin d'un siège horriblement pénible et fatigant (1). »

. . . .

La terrible leçon de Zaatcha ne fut pas perdue ; l'insurrection était générale, elle tomba subitement.

Le 28, le général quitta Zélian pour se rendre à Constantine, laissant aux colonels Canrobert, de Barral et Carbuccia, le soin d'achever la soumission du pays sur l'Oued-Addi, entre Menach et Chir.

Cet avantage fut plus décisif qu'on ne pouvait l'espérer. Toutes les populations du Zélian, qui se tenaient à l'écart, dans l'attente de l'événement, s'empressèrent d'accourir au camp du général Herbillon et de lui livrer des otages.



Après la prise de Zaatcha, le colonel Canrobert, qui avait été chargé d'en recueillir les fruits, retourna dans l'Aurès.

(1) Perret, *Récits algériens*.

« Mais, avant de reprendre le récit de ses opérations, raconte le capitaine de zouaves Blanc, arrêtons-nous un instant sur cet officier si cher à l'armée, et disons ce que nous pensions de lui alors qu'il était notre colonel : ce ne sera que résumer l'opinion générale avant et depuis cette époque.

« Dans l'espace de sept ans, de 1842 à 1849, nous avions eu quatre colonels : MM. Cavaignac, de Ladmirault, d'Aurelle de Paladine et Canrobert. C'est beaucoup pour si peu de temps, et cela prouve que ces messieurs étaient mûrs pour l'épaulette de général, quand ils venaient aux zouaves.

« J'ai déjà parlé du premier ; quant aux colonels de Ladmirault et d'Aurelle, je les ai peu connus, étant à Tlemcen quand ils guerroyaient avec les deux autres bataillons du régiment de la province d'Alger ; aussi me bornerai-je à dire qu'ils avaient toute la confiance, l'estime et l'affection que de pareils chefs peuvent inspirer à leurs soldats.

« Il était facile de voir qu'ils rendraient l'un et l'autre de grands services à la France et qu'ils occuperaient un jour les plus hautes positions de l'armée et de la société.

« M. de Ladmirault avait servi aux zouaves comme capitaine; je l'avais vu arriver en 1837, à Mjez-Amar, au moment de partir de son camp pour la deuxième expédition de Constantine.

« Il y venait pour effectuer, avec le capitaine Tixader, une permutation qui se traitait depuis quelque temps. M. de Ladmirault arrivait en toute hâte pour ne pas manquer l'expédition, et M. Tixader ne voulait pas abandonner sa place avant la fin de la

campagne. Ces messieurs ne se seraient jamais entendus, lorsque, pour trancher la difficulté, Lamoricière les emmena tous les deux, se donnant deux braves officiers au lieu d'un.

« Je n'ai vu M. d'Aurelle qu'au moment où il était nommé général de brigade, et cette nomination fut précédée de circonstances que je ne pourrais pas oublier. Il avait dû se porter chez les Ouled-Mancom pour faire face à une insurrection. Menacé dans son camp, il crut de son honneur et de l'intérêt de nos armes d'aller au-devant de l'ennemi qui l'insultait, et lui infligea une rude leçon ; son initiative fut blâmée à Alger, et un rapport défavorable fut adressé au ministre ; il fut mis à l'ordre général et puni d'arrêts. C'était presque une disgrâce et l'on y croyait généralement, lorsque, au lieu de reproches, le colonel reçut de Paris, quelque temps après, son brevet de général. Le ministre n'avait pas jugé les choses de la même manière que le gouverneur, et avait cru avec raison que le colonel d'Aurelle méritait une récompense pour ses services et son mérite incontestables.

« Si on n'avait pas abusé de ce mot : *homme antique*, je dirais que M. Canrobert est de ceux-là. N'étant que lieutenant au 47e, il passait pour un des meilleurs officiers de ce régiment, et chacun prédisait les hautes destinées que ses brillantes qualités lui réservaient.

« La solidité de son esprit le faisait rechercher par les anciens, tandis que l'égalité de son caractère et la bonté de son cœur ralliaient la jeunesse autour de lui.

« Bientôt, à ces causes d'une sympathie générale vinrent se joindre les éclats d'une bravoure qui marque si glorieusement cette carrière de combats, commençant sur les bords du Sig en 1845 et finissant aux champs de Solférino.

« Je ne raconterai pas la carrière du maréchal Canrobert ; elle est connue de l'armée, de la France et de l'Europe entière ; je ne parlerai que de notre colonel de 1849, de celui qui avait mérité de ses soldats le nom de « Père », que si peu de chefs ont partagé avec lui et qui devait recevoir une consécration solennelle dans les tranchées et dans les ambulances de Sébastopol.

« Je doute que jamais le colonel Canrobert ait inspiré ce qu'on appelle *de la crainte* à son régiment. Il répandait autour de lui quelque chose de plus salutaire que ce sentiment qui transforme celui qui le cause en un maître exécré, et celui qui le ressent en un esclave ne cherchant qu'à tromper son tyran.

« Ce qui dominait, je ne dirai pas le corps d'officiers, où l'éducation et le sentiment du devoir rendent la chose toute naturelle, mais les soldats, c'était l'amour pour leur chef ; ce n'étaient pas ses punitions disciplinaires qu'ils redoutaient (les hommes de cette trempe sont au-dessus de ces craintes), mais bien la peine qu'ils causeraient à leur colonel.

« Cette affection pour lui allait si loin que, dans un combat meurtrier, pendant qu'oublieux de lui-même, M. Canrobert restait à cheval et qu'au milieu des balles il recommandait à ses zouaves de bien s'embusquer, un lieutenant, sans égard pour la discipline, lui cria : « Mais, au nom du Ciel ! mettez-vous

« vous-même à l'abri, ou bien nous sortons tous de « nos embuscades. »

« N'étant encore que chef de bataillon au 5e bataillon de chasseurs à pied, M. Canrobert avait déjà des missions importantes. Le gouverneur n'hésitait pas à lui confier l'administration d'un des cercles les plus agités de l'Algérie, et le commandement d'une de ces colonnes que nous avons vues sillonner pendant deux ans le Dahara et la vallée du Chélif, et compter le nombre de leurs combats par celui de leurs jours de marche.

« J'ai fait partie de cette colonne du commandant Canrobert, et je ne saurais oublier la sollicitude intelligente avec laquelle elle était conduite ; on croyait que son chef sortait de l'école des Castellane et des Bugeaud.

« M. Canrobert savait être téméraire à propos, et son opiniâtreté à Semeur et aux Beni-Melikeuch amena les beaux résultats que lui seul peut-être pouvait prévoir et obtenir.

« Nous l'avons vu à Zaatcha renouveler les prouesses de nos héros les plus populaires; nous allons maintenant le suivre à Narah, d'où il nous quittera pour rentrer en France.

« Depuis cette époque, sa réputation qui n'était que française est devenue européenne; mais si, en le voyant aujourd'hui dans cette pléiade des grandes renommées qui entourèrent le trône impérial, les étrangers songent naturellement à l'Italie, à Sébastopol, nous autres, vieux Africains, *nous gardons précieusement le souvenir de la bonté de son cœur, bonté toujours éprouvée et jamais lassée.*

« La ville de Narah avait pris une attitude très hostile; les montagnards de l'Aurès attribuaient probablement aux rochers escarpés sur lesquels s'élève leur ville, la même valeur qu'à l'enceinte de Zaatcha, et avaient compris que le colonel Canrobert n'avait ni le temps, ni les moyens de s'arrêter pour commencer un siège. Ils s'enhardirent, dans la journée du 11 janvier 1850, jusqu'à venir, du haut de leurs rochers, insulter notre camp par une fusillade assez vive. Des dispositions furent prises immédiatement par le colonel pour les faire repentir de leur agression.

« Le 25, à trois heures du matin, une colonne volante, commandée par le colonel Carbuccia, du 2e étranger, après avoir remonté l'Oued-Abdi pendant une heure, se jeta à droite pour gravir les escarpements du Djebel-Hazeruk, et venir se poster sur le sommet de cette montagne, menaçant à la fois la ville et les combattants qui essayaient de disputer les positions intermédiaires aux colonnes dirigées sur les deux rives de l'Oued-Narah.

« Celles-ci partirent deux heures et demie plus tard : l'une (rive droite), sous les ordres du commandant Bras-de-Fer, du 8e chasseurs à pied, et sous la direction supérieure du colonel Canrobert; l'autre (rive gauche), guidée par le commandant de Lavarande, du 2e bataillon de zouaves.

« Elles devaient assaillir les postes voisins du camp et rejeter les Kabyles sur la ville et sur la colonne Carbuccia. Le camp, mis à l'abri de l'insulte de la ville par un bon système de retranchements, restait sous la garde d'un bataillon du 8e de ligne.

« Le mouvement avait été bien calculé; à peine les

Kabyles avaient-ils ouvert leur feu sur les têtes de colonnes Bras-de-Fer et Lavarande, qu'une partie des tirailleurs de la colonne Carbuccia, déjà postée sur le sommet de la montagne, se précipite sur leurs derrières, vers le village de Narah. La plus grande partie des insurgés s'enfuit par les ravins et dépasse le village sans oser s'y arrêter pour le défendre; d'autres, plus braves, s'y enferment résolument. Le rocher est escarpé, mais non pas inaccessible; il n'y a point d'enceinte fermée. Le colonel Canrobert ordonne l'attaque de vive force; zouaves, sapeurs, chasseurs des 5e et 8e, soldats du 8e de ligne et de la légion étrangère montent sans s'arrêter, malgré les défenseurs; les maisons sont forcées une à une; tous ceux qui ont essayé de tenir dans Narah y trouvent la mort.

« Pendant ce temps, les réserves restées à l'extérieur enlèvent deux villages qui forment comme les faubourgs de Narah, et donnent la chasse aux fuyards. Au fond du ravin, les chasseurs et les spahis sabrent ceux qui essaient d'en sortir par les deux bords; plus de cinquante morts furent trouvés sur le terrain, et on ne put compter ceux qui jonchaient les ruines de Narah et qui étaient ensevelis sous les décombres des maisons.

« De notre côté, nous avions huit morts et trente blessés; parmi les premiers, se trouvait un bon et brave capitaine de zouaves, M. Lecouteux, que tout le monde regretta bien sincèrement. Il marchait de terrasse en terrasse, à la tête de sa compagnie, lorsque, arrivé sur une grande maison, il fut arrêté par plusieurs coups de feu tirés de l'intérieur par cette ouverture qui règne généralement dans toutes les construc-

tions arabes pour en éclairer les appartements. M. Lecouteux s'avança sur le bord de l'ouverture afin de juger de l'importance de la défense qui semblait s'y préparer, et se pencha sur le rebord de la terrasse.

« Au même instant, une balle partit des galeries, l'atteignit au front et le tua.

« Sur le lieu même du combat, Canrobert, se rappelant qu'il avait commandé les chasseurs et s'adressant au commandant Bras-de-Fer, du 8e bataillon, lui dit : « Venez, que je vous félicite, votre « bataillon a tous les honneurs de la journée ; dites à « ces braves gens que vous commandez, combien je « suis content d'eux. »

« La neige ayant commencé à tomber le 6, le colonel s'arrêta à Narah, et en repartit le 10 pour Batna.

« Le 19 janvier 1850, les colonels Canrobert, Barral et Daumas étaient nommés généraux, et, si quelque chose put nous consoler de la perte que nous faisions, c'était la pensée que jamais étoiles de général n'avaient été mieux gagnées que celles de M. Canrobert (1). »



Le général Canrobert resta au commandement de la subdivision de Batna quelque temps après sa nomination. Il eut vite pacifié le pays et étouffé à Marah les germes d'une révolte qui menaçait d'envahir tout le territoire.

A la suite d'un projet de colonisation qu'on avait désapprouvé, le maréchal Bugeaud envoya sa démis-

(1) *Souvenirs d'un vieux zouave.*

sion au roi Louis-Philippe. Voyant Canrobert affligé de son départ, le maréchal lui dit :

« Mon ami, j'ai terminé ma tâche et vous commencez la vôtre, j'ai la barbe blanche et vous êtes encore un jeune homme. Quand un vide s'opère dans les hauts grades, ne vous en plaignez jamais. Vous êtes un de ceux qui le combleront toujours, à la plus grande satisfaction de la France. »

Rappelons que, dès 1849, Canrobert avait reçu la croix de commandeur de la Légion d'honneur, en récompense de sa bravoure.

En 1850, le président de la République française, le prince Louis-Napoléon Bonaparte, l'appela auprès de lui, se l'attacha comme aide de camp et lui donna un commandement à Paris.

Canrobert prit part, avec sa brigade, au coup d'État du 2 décembre 1851.

Vers la fin du mois de décembre, les troubles de Paris paraissant apaisés, le général Canrobert eut mission de parcourir la France avec des pouvoirs très étendus, car les sociétés secrètes, relevant la tête, fomentaient le désordre.

Joignant à une fermeté rare un esprit de conciliation et de justice dont les républicains les plus exaltés lui tenaient compte, Canrobert sut arrêter de graves désordres, sans sévir exceptionnellement, ni appeler à son aide les commissions mixtes.

Le 14 janvier 1853, Canrobert fut promu général de division. C'est avec ce titre — le seul qu'il n'obtint pas pour fait de guerre — que le jeune général allait être envoyé en Orient, pour prendre part à l'expédition de Crimée.

II

CANROBERT EN RUSSIE

I

LA GUERRE D'ORIENT

Les origines de la guerre d'Orient. — Le général Aupick proteste. — Un ultimatum au tsar. — Le prince Menschikoff. — Dans les Dardanelles. — Napoléon III et le tsar. — L'emprunt. — La déclaration de guerre. — En Turquie. — A Varna. — Les proclamations.

L'origine de la guerre de Crimée remonte à l'année 1849, époque où la Russie, ayant réclamé de la Porte l'extradition des Polonais réfugiés dans l'Empire turc à la suite de la guerre de Hongrie, les flottes de la France et de l'Angleterre se montrèrent aux Dardanelles pour appuyer la résistance des Turcs. L'empereur de Russie n'avait pas osé réaliser ses menaces ; mais l'exécution de ses projets n'était qu'ajournée.

En 1851, on avait agité la question des Lieux-Saints. Ce fut pour le tsar un prétexte de prendre vis-à-vis de l'Empire ottoman une menaçante attitude.

Privés de plusieurs de leurs sanctuaires, les religieux latins avaient invoqué l'appui de la France, et le général Aupick, notre ambassadeur à Constantinople, s'était empressé de protester. La Russie, irritée

de cette manifestation, suscita mille difficultés. Pour apaiser l'empereur Nicolas, le gouvernement français offrit de régler en commun cette question des Lieux-Saints. Des communications très pacifiques avaient été échangées, lorsque, le 28 février 1853, arriva à Constantinople le prince Menschikoff, ministre de la marine russe. Ce diplomate devait gâter les choses.

Le 5 mai 1853, par un ultimatum, il exigea que désormais le tsar fût reconnu comme protecteur des 11 millions de Grecs, sujets de l'Empire ottoman.

Le gouvernement ottoman repoussa cette sommation exorbitante. En effet, il ne lui était pas possible d'admettre ces conditions, car les membres du clergé grec exerçaient en Orient des fonctions à la fois administratives et judiciaires, en même temps que leurs fonctions religieuses ; l'adhésion de l'Empereur ottoman à cet ultimatum eût été une véritable abdication de pouvoir.

Le prince Menschikoff répondit par une nouvelle sommation, celle d'accéder à son ultimatum dans un délai de quinze jours, et, à l'expiration du délai, le 25 mai, il quitta Constantinople.

Lorsque le gouvernement français apprit les démarches du prince Menschikoff auprès du sultan, il envoya une escadre dans les eaux de Salamine pour veiller sur les actes du tsar. L'Angleterre imita l'exemple de la France et envoya sa flotte de Malte dans la baie de Bésika, à l'entrée des Dardanelles.

Omer-Pacha, général turc, s'établit à Kalafat, dans la Valachie, et signifia à Gortschakoff, général russe, que, s'il n'évacuait pas les principautés avant le 23 octobre, la guerre serait déclarée. La France et

l'Angleterre avaient ouvert des conférences à Vienne (août 1853, décembre 1854). Enfin, le 30 novembre, une escadre russe, qui était sortie de Sébastopol, surprit, dans la rade de Sinope, une division navale turque d'une force inférieure, la détruisit de ses feux et incendia la ville.

Sur l'invitation du gouvernement ottoman, en janvier 1854, les flottes française et anglaise, sous les ordres des amiraux Hamelin et Dundas, franchirent les Dardanelles. Ces flottes combinées devaient opérer le blocus de la mer Noire ; et, en effet, la flotte russe se trouvait alors confinée dans le port de Sébastopol. L'empereur Napoléon III, voyant le tsar rompre les négociations, lui adressa, le 20 juin 1854, une lettre autographe, en lui proposant de conclure un armistice.

Sur le refus de l'empereur Nicolas, la guerre fut immédiatement résolue.

Le 7 mars suivant, la chambre des députés vota un emprunt national de 200 millions, et, cinq jours plus tard, la France et l'Angletere signaient, avec l'empire ottoman, un traité par lequel elles lui promettaient leur appui. L'armée d'Orient était placée sous le commandement en chef du maréchal de Saint-Arnaud, et, le 27, la France déclarait la guerre à la Russie. Le 10 avril, l'Angleterre et la France signaient à Londres un traité d'alliance défensive et offensive.

Les hostilités s'engageaient alors sur tous les points : sur le Danube et dans l'océan Pacifique, dans la Baltique et dans la mer Noire.

Les amiraux Hamelin et Dundas bombardèrent le

port militaire d'Odessa, le 22 avril. Ensuite, les deux flottes alliées se portèrent vers Sébastopol où la flotte russe était confinée.

En mai, vingt mille Anglais, sous le commandement de lord Raglan, et cinquante mille Français, sous les ordres du maréchal de Saint-Arnaud, débarquèrent à Gallipoli, où, dès le mois de mars, un premier convoi avait formé déjà un camp retranché.

La ligne du Danube avait été attaquée par les Russes, sous les ordres de Gortschakoff et de Paskievitch. Repoussés successivement des places de Kalafat, de Widdin, de Giurgewo, de Routschouk, ils forcèrent le passage du fleuve et assiégèrent Silistrie.

Pendant quatre mois, d'avril à juillet, la place défendue par Mustapha pacha et par Omer pacha, opposa une héroïque résistance. De plus, dans l'intervalle, les Anglais et les Français s'étant portés en mai sur le littoral de la mer Noire à Varna, près de l'armée russe, Gortschakoff fit lever le siège de Silistrie.

Les Russes, vigoureusement poursuivis, à travers les marais de la Dobrutscha, par les généraux Yousouf et Espinasse, repassèrent le Pruth.

En vertu du traité du 14 juin 1854, les troupes autrichiennes reçurent l'autorisation d'occuper les Principautés Danubiennes. A cette première période de la lutte il faut rattacher les opérations d'une croisière des escadres anglaise et française dans la mer Baltique, de mars à août, sous les ordres des amiraux Napier et Parseval-Deschênes. D'un autre côté, des troupes françaises, sous le commandement des géné-

raux Niel et Baraguey-d'Hilliers, débarquèrent devant Bomarsund, forteresse des îles d'Aland, qui commandait la mer Baltique.

Le 16 août, après huit jours de siège, Bomarsund capitula, et Stockholm fut alors délivré d'une menace continuelle.

Après l'incendie de Varna le 10 août, il fut convenu que les armées française et anglaise iraient, en Crimée, attaquer le *fort de Sébastopol*, d'où le nom de *guerre de Crimée* donné à l'expédition.

Le débarquement eut lieu le 14 août, à Old-Fort, non loin d'Eupatoria, et les troupes commencèrent à marcher vers le sud-est, dans la direction de Sébastopol.

Le *Moniteur* du 12 mars fit connaître la composition du corps d'armée qui allait être dirigé en Orient : commandant en chef, le maréchal de Saint-Arnaud, que le maréchal Vaillant remplaçait au ministère de la guerre ; deux divisions, chacune de deux brigades, plus une brigade de cavalerie ; un corps de réserve sous les ordres du prince Napoléon ; et une division de réserve. Les commandants de division étaient les généraux Canrobert, Bosquet et Forey ; ceux de brigade, les généraux Espinasse, Vinoy, d'Autemarre, d'Allonville, de Lourmel, d'Aurelle et Cassaignol ; vingt régiments et quelques compagnies de chasseurs à pied, sans compter l'artillerie et le génie, devaient composer le corps expéditionnaire.

Après la campagne de Kabylie, où il se conduisit de si brillante façon, le général de Saint-Arnaud était rentré en France prendre le commandement de la deuxième division de l'armée de Paris.

Successivement nommé ministre de la guerre le 26 octobre 1851, maréchal de France le 2 décembre 1852, sénateur, grand écuyer de l'empereur, il avait obtenu la faveur très enviée de diriger les opérations de l'armée envoyée à Gallipoli au secours de la Turquie.

Le 20 avril 1854, au moment où l'expédition allait quitter Marseille, le général de Saint-Arnaud adressa la proclamation suivante aux troupes :

« Soldats,

« Dans quelques jours, vous partirez pour l'Orient, vous allez défendre des alliés injustement attaqués et relever le défi que le tsar a jeté aux nations de l'Occident.

« De la Baltique à la Méditerranée, l'Europe applaudira à vos efforts et à vos succès.

« Vous combattrez côte à côte avec les Anglais, les Turcs, les Égyptiens. Vous savez ce que l'on doit à des compagnons d'armes : union et cordialité dans la vie des camps, dévouement absolu dans la cause comme dans l'action.

« La France et l'Angleterre, autrefois rivales, sont aujourd'hui amies et alliées. Elles ont appris à s'estimer, en combattant ensemble ; elles sont maîtresses des mers ; les flottes approvisionneront l'armée pendant que la disette sera dans le camp ennemi. Les Turcs, les Égyptiens, ont su tenir tête aux Russes depuis le commencement de la guerre. Seuls, ils les ont battus dans plusieurs rencontres ; que ne feront-ils pas secondés par vos bataillons ?

« Soldats, les aigles de l'empire reprennent leur vol, non pour menacer l'Europe, mais pour la défendre. Portez-les encore une fois comme vos pères les ont portées avant vous. Comme eux, répétons tous, avant de quitter la France, le cri qui les conduisit tant de fois à la victoire : *Vive l'empereur !*

« Le maréchal de France, commandant en chef de l'armée d'Orient.

« A. DE SAINT-ARNAUD. »

Le glorieux commandement que M. de Saint-Arnaud n'avait pas hésité à accepter devait le conduire tout ensemble au triomphe et à la mort ! Depuis quatre ans une maladie cruelle minait sa constitution affaiblie par le climat africain.

Le maréchal arriva à Gallipoli le 7 mai, sur *le Berthollet,* le même navire qui devait un jour le ramener mourant.

De là, il partit immédiatement pour Constantinople, où le duc de Cambridge le rejoignit. Vers la fin du même mois, il tint à Varna, avec le général Raglan, le séraskier, le capitan pacha, Omer pacha et les amiraux des flottes combinées, le conseil où fut résolue l'expédition de Crimée. C'était le moment où les Russes voyaient leurs efforts échouer misérablement contre Silistrie. Chaque jour des bâtiments à vapeur amenaient à Varna des troupes françaises et anglaises. La division du général Canrobert s'y trouvait le 2 juin. La seconde division, celle du général Bosquet, partit de Gallipoli pour se rendre à Andrinople ; et la troisième division, aux ordres du prince Napoléon, se partagea entre Varna et Bourgaz.

Au mois de juillet, après la revue de la troisième division de l'armée d'Orient, le sultan parcourut au pas le front des troupes, accompagné du maréchal de Saint-Arnaud et du prince Napoléon qui commandait la revue. L'ordre suivant fut lu aux troupes de cette division :

« Officiers, sous-officiers et soldats de la 3e division de l'armée d'Orient !

« Vous êtes, depuis les croisés, les premiers soldats français rentrés à Constantinople.

« L'apparition de nos aigles dans cette capitale restera un grand fait dans l'histoire et sera un grand souvenir pour chacun de vous.

« Par votre discipline, par votre respect pour les mœurs et les usages d'un peuple ami, dont vous venez défendre les foyers contre une agression injuste, vous vous honorez...

« L'Europe a les yeux fixés sur vous. Vous saurez vous rendre dignes de la haute mission que l'empereur vous a confiée ! »

Près de cinquante mille hommes étaient réunis à Varna, où le génie avait entrepris de grands travaux pour organiser des magasins et une vaste manutention de vivres. Mais le secret était bien gardé sur le but de tant de préparatifs. Une marche sur le Danube était considérée comme la destination probable et immédiate de l'armée jusqu'au moment où les régiments reçurent l'ordre de se rendre à la côte pour s'embarquer à bord des bâtiments de transport.



VUE DU PORT DE SÉBASTOPOL

Toute incertitude dut cesser lorsque le maréchal de Saint-Arnaud publia à Varna cet ordre du jour dont les derniers mots étaient pour lui une triste prophétie.

« Soldats des armées alliées,

« Nous allons bientôt entrer sur le territoire ennemi. Je compte sur votre obéissance, sur votre constance dans le combat. La tâche que nous avons à remplir est rude. L'ennemi au-devant duquel nous marchons est fort nombreux. Les quarante ans de paix que nous avons employés à faire avancer le commerce, l'industrie et les arts, ont été employés par lui à l'étude de l'art de la guerre et à des préparatifs militaires.

« La France et l'Angleterre attendent la victoire de votre bravoure et de votre énergie.

« Les yeux de l'Europe sont fixés sur vous. Montrez-vous dignes de vos pères. Nous entrerons sur le territoire ennemi avec la résolution de vaincre. Nous reverrons notre patrie victorieux ou nous ne la reverrons plus... »

C'en était fait ! la grande expédition de Crimée allait avoir lieu. Les soldats, pleins d'ardeur, oubliaient leurs souffrances et bravaient le choléra qui les décimait. Mais, il faut le dire avec un digne prélat, « cet ennemi d'une autre espèce que notre armée d'Orient avait rencontré sur ses pas, l'avait trouvée ce qu'elle est toujours, intrépide en face du danger, calme et résignée au milieu des épreuves ».

L'expédition fut préparée à Varna. On réunit les troupes dans cette ville en même temps qu'un énorme matériel de guerre, pour être embarqués par une flotte composée de plus de cinq cents bâtiments à voiles et un grand nombre de bateaux à vapeur.

Les Russes paraissaient ne pouvoir croire à ce projet, tellement il leur paraissait audacieux.

Enfin la proclamation suivante du maréchal de Saint-Arnaud, mise à l'ordre du jour de l'armée, le 15 août, vint dissiper tous les doutes :

« Soldats, vous venez de donner de beaux spectacles de persévérance, de calme et d'énergie, au milieu de circonstances douloureuses qu'il faut oublier.

« L'heure est venue de combattre et de vaincre. L'ennemi ne nous a pas attendus sur le Danube. Ses colonnes démoralisées, détruites par la maladie, s'en éloignent péniblement. C'est la Providence, peut-être, qui a voulu nous épargner l'épreuve de ces contrées malsaines; c'est elle aussi qui nous appelle en Crimée, pays salubre comme le nôtre, et à Sébastopol, siège de la puissance russe, dans ces murs où nous allons chercher ensemble le gage de la paix et de notre retour dans nos foyers. L'entreprise est grande et digne de vous. Vous la réaliserez à l'aide du plus formidable appareil militaire et maritime qui se vit jamais.

« Les flottes alliées, avec leurs trois mille canons et leurs vingt-cinq mille braves matelots, vos émules et vos compagnons d'armes, porteront sur la terre de Crimée une armée anglaise, dont vos

pères ont appris à respecter la haute valeur; une division choisie de ces soldats ottomans qui viennent de faire leurs preuves à vos yeux, et une armée française que j'ai le droit d'appeler l'élite de notre armée tout entière.

« Je vois là plus que des gages de succès, j'y vois le succès lui-même.

« Généraux, chefs de corps, officiers de toutes armes, vous partagerez et vous ferez passer dans l'âme de vos soldats la confiance dont la mienne est remplie.

« Bientôt nous saluerons ensemble les trois drapeaux réunis, flottant sur les remparts de Sébastopol, de notre cri national : *Vive l'empereur!* »

L'expédition était donc définitivement résolue et la proclamation suivante de l'empereur, dicta son devoir à l'armée d'Orient, qui allait être appelée à rivaliser de bravoure avec l'armée de la Baltique :

« Soldats et Marins de l'Armée d'Orient,

« Vous n'avez pas encore combattu et déjà vous avez obtenu un éclatant succès. Votre présence et celle des troupes anglaises ont suffi pour contraindre l'ennemi à repasser le Danube, et les vaisseaux russes restent honteusement dans leurs ports. Vous n'avez pas encore combattu, et déjà vous avez lutté avec courage contre la mort. Un fléau redoutable, quoique passager, n'a pas arrêté votre ardeur. La France et le souverain qu'elle s'est donné ne voient pas sans une émotion profonde, sans faire tous les efforts pour vous venir en aide, tant d'énergie et tant d'abnégation.

« Le Premier Consul disait en 1799, dans une

proclamation à son armée : « La première qualité « du soldat est la constance à supporter les fatigues « et les privations ! la valeur n'est que la seconde. » La première, vous la montrez.

« Aujourd'hui, la deuxième, qui pourrait vous la contester ? Aussi, nos ennemis, disséminés depuis la Finlande jusqu'au Caucase, cherchent avec anxiété sur quel point la France et l'Angleterre porteront leurs coups, qu'ils prévoient bien être décisifs ; car le droit, la justice, l'inspiration guerrière, sont de notre côté.

« Déjà Bomarsund et deux mille prisonniers viennent de tomber en notre pouvoir.

« Soldats, vous suivrez l'exemple de l'armée d'Égypte ! Les vainqueurs des Pyramides et du mont Thabor avaient comme vous à combattre des soldats aguerris et la maladie ; mais, malgré la peste et les efforts de trois armées, ils revinrent honorés dans leur patrie.

« Soldats, ayez confiance en votre général en chef et en moi. Je veille sur vous et j'espère, avec l'aide de Dieu, voir bientôt diminuer vos souffrances et augmenter votre gloire. Soldats, au revoir !

« Napoléon. »

Voyons maintenant pourquoi l'expédition visait spécialement la Crimée et s'attaquait à Sébastopol pour démanteler la puissance russe.

Au commencement d'août, un publiciste anglais écrivait : « La vie de la Russie n'est pas dans le Nord. La prise de Saint-Pétersbourg ne déconcerterait pas un gouvernement qui a survécu à la

prise de Moscou. Tous les coups qui pourront être frappés de ce côté n'auront d'autres résultats que d'intimider l'ennemi :

« Mais il en est autrement dans la mer Noire. Là, toute la politique agressive de la Russie se trouve matérialisée de telle sorte que Sébastopol en est le symbole. Le but de la guerre actuelle est de garantir la sécurité de l'avenir, et cette sécurité ne peut être obtenue qu'en ramenant à des limites convenables la puissance russe dans la mer Noire. Sébastopol est à la fois le symbole et l'instrument de la politique russe. La prise de cette ville mettrait à l'abri du danger pour longtemps, et pour toujours peut-être, l'empire turc et la Méditerranée. Constantinople, les côtes de la Circassie et les Bouches du Danube n'auraient besoin d'aucune protection ; il n'y aurait d'autre champ de bataille que les Principautés, et il serait facile d'en chasser le tsar. La destruction de Sébastopol est donc exigée pour les besoins de la sécurité de l'Europe, et alors même que le tsar offrirait d'évacuer les Principautés et de renoncer à ses demandes auprès de la Porte, la paix conclue à ces conditions serait illusoire, si la grande forteresse de la Crimée restait intacte. C'est pour ce motif que nous verrions avec plaisir les forces alliées dirigées contre la Crimée et le théâtre de la guerre dans les Principautés abandonné à l'Autriche. »

Et le même écrivain disait encore :

« Il est clair que ce terrible Sébastopol qui semble défier toutes les flottes du monde et qui menace de mille boulets à la fois tout vaisseau qui se

présenterait à la portée de ses batteries, a été bâti dans l'idée qu'il ne serait jamais attaqué par terre. On ne songeait pas qu'il fût possible qu'une armée de cent mille Anglo-Français débarquât dans ses environs. Nous ne savons jusqu'à quel point on a réparé ce premier oubli depuis quelques semaines ; mais la nature du terrain ne permet guère d'élever, autour de cette place, des travaux de défense qui ne soient pas dominés par les hauteurs voisines. Il est possible que l'attaque dégénère en blocus, mais nous n'avons qu'à persévérer pour réduire par la famine la garnison de cette fière forteresse. Avec les forces dont disposent les alliés, nous espérons que, dans quelques semaines au plus tard, Sébastopol et la flotte russe seront au pouvoir des alliés et que nous pourrons garder la Crimée aussi longtemps qu'il nous conviendra. »

Donnons maintenant un tableau de Sébastopol à cette époque :

Sébastopol est de création récente. Jusqu'en 1780, son emplacement fut occupé par les huttes d'un pauvre village tartare nommé Akhtiar. Avec sa pénétration d'esprit, Catherine II comprit tout le parti qu'elle pourrait tirer de cette position. La première pierre de la forteresse fut posée en 1786, et, à partir de cette époque, ses ouvrages et son importance s'accrurent rapidement. Sébastopol est situé sur la côte occidentale de la Crimée ; il s'élève en amphithéâtre au sud du havre et s'étend le long d'une pointe de terre qui sépare la baie d'Yujuata-Bukhta, qui forme le port, de la baie de l'Artillerie, qui n'est qu'une simple échancrure qu'on voit de l'autre côté.

Cette ville repose sur un lit de pierre calcaire qui, d'une hauteur de dix mètres à l'extrémité de la pointe de terre, s'élève à sa partie supérieure jusqu'à trente-six mètres au-dessus du niveau de la mer.

Cette élévation et la côte opposée, également rapide et composée de roche calcaire, défendent parfaitement la baie. Du sommet de ces deux hauteurs, la ville semble être au fond d'une immense cavité, et, de la campagne adjacente, à très peu de distance du rivage, il est même impossible d'apercevoir la cime des plus hauts mâts.

La ville se compose de rues parallèles sur une pente rapide ; elle est divisée en quartiers par un petit nombre de rues transversales.

Près de la pointe de terre, on remarquait encore, il y a peu d'années, la maison qui fut bâtie, en 1787, pour la réception de l'impératrice Catherine II. En arrière, se trouvent l'amirauté, l'arsenal, les administrations maritimes, et, plus haut, les maisons des habitants de la ville, le marché et l'église grecque ; une autre église est destinée aux équipages de la flotte de la mer Noire. Les hôpitaux, les casernes et les magasins de la marine sont, en général, situés de l'autre côté du havre ; ils y forment une espèce de faubourg avec les casernes de la garnison, bâties à peu de distance des autres. Au dehors de la ville, du côté de la baie de l'Artillerie, sont les quartiers du corps d'artillerie, quelques maisons particulières, la Quarantaine et, çà et là, au bord de la rade, le bureau des officiers des docks et de l'arsenal.

La ville de Sébastopol proprement dite n'a guère plus de 1600 à 1700 mètres de longueur, et nulle part plus de 1200 mètres de largeur ; mais ni les casernes des régiments, construites à environ 800 mètres de la partie supérieure, ni celles de la marine, situées en face de la ville, non plus que les hôpitaux, ne sont compris dans cet espace.

Dans la longue rade de Sébastopol, qui est elle-même un magnifique et vaste port, s'ouvrent quatre ports parfaitement abrités : le port de la Quarantaine à son entrée, celui de l'Artillerie plus avant, puis le Grand-Port et enfin le port du Carénage. Les échancrures qui forment ces ports forment en même temps des presqu'îles rocheuses ou des promontoires sur lesquels sont assis des forts casematés à plusieurs étages de batteries qui croisent leurs feux dans toute l'étendue de la baie. Chaque port est flanqué aussi par des forts semblables, et, de plus, une chaîne sous-marine ferme le grand port militaire qui est justement regardé comme un des plus beaux de l'Europe. Ce port, que les Tartares appelaient Kartali-Kosh (baie du Vautour) et qui est aujourd'hui désigné sous le nom russe de Vunjuaia-Bukhta (port du Sud), a plus de deux kilomètres de longueur sur 1200 mètres de largeur à son ouverture ; il est à une profondeur de 10 à 16 mètres près de terre. Il offre une seconde échancrure, ou petite et étroite crique d'environ 1600 mètres de longueur, où les bâtiments désarmés peuvent rester mouillés en tout temps sans courir aucun risque.

On compte, sur les deux rives de la rade,

douze grands forts, six du côté de la ville et six qui leur font face sur le côté du nord. Ces forts sont, en quelque sorte, disposés par paires des deux côtés et l'un vis-à-vis de l'autre. Le nombre total des bouches à feu s'élève à treize ou quatorze cents, y compris les batteries à bombes, et, de plus, s'ouvrent sur quelques points des fours à boulets rouges.

Les couples de forts constituent comme autant d'échelons qu'une flotte aurait à franchir successivement et, à chaque échelon, les vaisseaux seraient en butte à trois ou quatre cents boulets à la fois, sans compter les coups des autres forts plus éloignés et outre les bombes et les boulets rouges. La pierre des constructions est d'une qualité friable, dit-on, et les casemates s'empliraient bientôt de fumée ; mais il faudrait du temps pour démolir les deux premiers forts, et il faudrait en démolir successivement dix autres. Il y a, d'ailleurs, des forts qui dominent la passe et la rade à une hauteur de 40 mètres et le tir des vaisseaux est difficile sous un angle de cette ouverture.

Enfin, la passe, qui est très étroite, est flanquée par deux énormes citadelles à trois étages de batteries. Quant au port militaire, les constructions défensives y sont telles qu'on les compare aux fortifications de Malte et de Gibraltar. Tous les travaux du port et de la rade sont magnifiques et grandioses ; le gouvernement russe y a dépensé plus de 500 millions de francs (1).

(1) A. des Essarts

II

UNE PREMIÈRE VICTOIRE

Le débarquement. — Le premier qui mit le pied sur la terre russe. — Un récit de Paul de Molènes. — En marche sur Sébastopol. — La victoire de l'Alma. — Le drapeau français. — La bravoure de Canrobert. — Lord Raglan. — Bons rapports du maréchal de Saint-Arnaud.

Un écrivain militaire, Paul de Molènes, qui a été l'officier d'ordonnance de Canrobert, a laissé d'intéressants souvenirs sur la guerre de Crimée (1). Dans une page charmante il nous raconte ainsi le débarquement des troupes françaises :

« Ce fut Canrobert, général de division alors,

(1) « Les péripéties de cette guerre de Crimée sont retracées par Paul de Molènes avec la fidélité de l'historien, la chaleur du combattant, le style coloré de l'artiste. Ses jugements sur le maréchal de Saint-Arnaud et le général Canrobert seront ratifiés par la postérité. L'abnégation, le sang-froid, l'héroïsme de ces deux hommes, ne semblent-ils pas, en effet, grandis avec l'éloignement ? Vingt ans à peine se sont écoulés depuis les événements dont parle l'auteur des *Commentaires d'un soldat*, et voilà que la mâle figure du vainqueur de l'Alma qui commande à la mort un sursis pour vaincre, aussi bien que la physionomie si spirituelle et si française de son successeur, ce héros de bonté, de bravoure et de renoncement, nous apparaissent toutes deux, avec leur relief, semblables à des médailles de *héros antiques*. » (Henri d'Ideville, *Revue de France*, mai 1875, n° 41. — *Romanciers militaires*, Paul de Molènes, Alfred de Vigny.)

qui le premier, entouré de quelques soldats, mit le pied sur ces rives qu'embrassaient tant d'espérances et tant de regards ; ce fut lui qui planta le drapeau français sur cette terre où la France allait apparaître aux nations dans le glorieux appareil qui lui sied si bien et qui lui est si cher.

« Je vois encore le groupe formé sur la plage par le général Canrobert et les soldats qui l'entouraient ; je regardais avec une joie profonde cette poignée d'hommes, dominés par notre drapeau, quand une embarcation s'approcha de mon navire. Un aide de camp du maréchal Saint-Arnaud venait me donner l'ordre de débarquer immédiatement avec ma troupe et de monter à cheval aussitôt que nous aurions touché terre, pour aller battre le pays. Cet ordre fut promptement exécuté. En quelques instants, mes spahis et leurs chevaux furent sur les rives de la Crimée. Nous nous mettons promptement en selle et nous partons en avant dans une direction que le général Canrobert nous indique ; le temps était admirable. Le 14 septembre à Old-Fort est resté dans ma mémoire comme une de ces belles journées d'automne où l'on se meut avec bonheur et liberté dans une atmosphère claire, limpide, salubre, que n'altèrent ni le froid ni la chaleur. Les plaines qui s'étendaient devant nous me rappelaient ces grands espaces que l'on trouve en Afrique entre le Tell et le désert ; nos chevaux bondissaient gaiement sur ce sol semblable à celui de leur patrie. Les spahis se développaient en éclaireurs avec l'intelligence qu'ils apportent dans tous les mouvements de

partisans. J'étais dans un de ces rares moments de la vie où nous croyons saisir cette vision qu'on appelle le bonheur.

« Je poussai ma reconnaissance jusqu'à l'endroit qui m'avait été désigné, sans rencontrer un seul ennemi ; le jour de notre débarquement, pas un Cosaque ne se montra dans la campagne. Il y a d'ordinaire quelque chose d'irritant et d'inquiétant pour une armée à s'avancer dans un pays qui ne lui est ni livré, ni disputé. Les soldats qui débarquaient en Crimée avaient une telle confiance, que cette sorte de menace occulte dont ils étaient entourés ne fut point pour eux le souci d'un instant.

« Le soir, je dressai ma tente à quelques pas de la mer, près du quartier général. Quand il s'agit de souper, il se trouva que nous n'avions ni pain, ni viande, mais nous possédions du biscuit et une bouteille de vin de Champagne que nous réservions pour célébrer notre première victoire. Cette bouteille servit à fêter notre débarquement. Le vin de Champagne ne me plaît pas d'habitude. Comme ses poètes ordinaires, il a une fausse légèreté ; mais les Français trouvent un attrait à tout compatriote qu'ils rencontrent sur la terre étrangère. Ce jour-là, je fis un cordial accueil au frivole et pédant héros de la chanson classique, qui me parut transformé suivant mes goûts, c'est-à-dire tout rempli de rêverie allemande et de bonhomie guerrière. Le lendemain, le premier aide de camp du maréchal Saint-Arnaud me donna l'ordre de me porter avec mon détachement jusqu'à un vil-

lage où se trouvaient un fonctionnaire russe et un poste d'infanterie que je devais enlever. Un Tartare, revêtu d'un burnous de spahi, me servit de guide. Les ordres que l'on m'avait donnés furent accomplis. Le soir, je regagnais le camp français avec une chaise de poste où était l'agent russe, qui, à l'arrivée des spahis, se disposait à fuir, et quelques chariots de réquisition où j'avais fait monter les soldats ennemis surpris par mes cavaliers. Le maréchal de Saint-Arnaud était absent quand notre petite troupe revint avec ses prisonniers ; il était monté à cheval pour visiter son bivouac. On profita de cette circonstance pour placer aux deux côtés de sa tente les fusils que nous venions de prendre ; c'était deux bien modestes trophées, à coup sûr. Le maréchal les vit cependant avec plaisir à son retour. Ces armes et ce petit groupe de personnages excitaient dans le camp une curiosité que comprendront tous ceux qui ont assisté aux débuts d'une guerre : chacun est impatient de voir comment est fait, comment est vêtu et armé l'adversaire qu'il va combattre ; les premiers prisonniers ont pour les soldats une sorte d'attrait mystérieux. Ceux qu'amenaient nos spahis confirmaient tout ce que j'avais recueilli sur l'armée russe.

« Cette ardeur intelligente qu'expriment les traits des soldats français, et qui devient, à certaines heures, une si terrible puissance, manquait à ces honnêtes visages. Malgré tout ce que j'ai entendu dire sur la discipline moscovite, mes premiers rapports avec le sous-officier qui commandait ce

poste ennemi me causèrent une sorte de stupeur : c'était un vieux soldat rompu à la discipline de son pays. Quand il eut rendu ses armes, je lui adressai, par la bouche d'un interprète, quelques questions ; il m'écoutait, la main à son bonnet, les deux talons sur la même ligne, dans une attitude si complètement immobile, que la vie semblait s'être subitement retirée de lui : quand il me répondait, ses lèvres remuaient sans que le mouvement se communiquât à aucune autre partie de son corps. Notre entretien terminé, il fit face en arrière par un demi-tour lentement exécuté et se mit à marcher en ligne droite d'un pas méthodique ; il arriva que j'eus besoin de le rappeler : il s'arrêta subitement et, carrément, sans déranger d'une ligne la position de ses épaules et de sa tête, se retourna de mon côté par un second demi-tour aussi correctement accompli que le premier et se dirigea vers moi de son pas cadencé jusqu'à une distance où il reprit, dans une complète immobilité, son attitude primitive. C'était bien là le soldat russe dont nos devanciers nous ont si souvent entretenus, soldat qu'il ne faut pas mépriser. Toutefois, dans ces êtres où une discipline inflexible semble s'être efforcée d'anéantir jusqu'au dernier vestige de la volonté humaine, il y a de nobles sentiments qui ne sont pas détruits. Plus tard, en regardant les cadavres ennemis qui encombraient si souvent nos tranchées, j'ai vu, sur des visages ensanglantés et où la mort avait mis sa griffe, l'expression de la constance et de la fermeté, même de l'enthou-

siasme. Heureusement, ces vertus-là résident aussi dans le cœur des nôtres, et elles ont pour se manifester cette étrange, cette incontestable force, également apte à toutes les œuvres, propre à toutes les luttes, qui s'appelle l'intelligence française. »



Le débarquement fut achevé le 15; pas un soldat russe ne se montra pour s'opposer à cette opération.

« Notre débarquement, écrivait le maréchal de Saint-Arnaud au ministre de la guerre, s'est opéré dans les conditions les plus heureuses, et sans que l'ennemi ait été aperçu. L'impression morale qu'ont reçue les troupes a été excellente, et c'est au cri de : *Vive l'empereur !* qu'elles ont mis pied à terre et pris possession de leurs bivouacs. »

En même temps, Saint-Arnaud adressait à ses soldats cette remarquable proclamation :

« Soldats, vous cherchez l'ennemi depuis cinq mois. Il est enfin devant vous, et nous allons lui montrer nos aigles. Préparez-vous à subir les fatigues et les privations d'une campagne qui sera difficile, mais courte, et qui élèvera devant l'Europe la réputation de *l'Armée d'Orient* au niveau des plus hautes gloires militaires de l'histoire.

« Vous ne permettrez pas que les soldats des

armées alliées, vos compagnons d'armes, vous dépassent en vigueur et en solidité devant l'ennemi, en constance devant les épreuves qui vous attendent.

« Vous vous rappellerez que nous ne faisons pas la guerre aux paisibles habitants de la Crimée, dont les dispositions nous sont favorables, et qui, rassurés par notre excellente discipline, par le respect que nous montrerons pour leur religion, leurs mœurs et leurs personnes, ne tarderont pas à venir à nous.

« Soldats, à ce moment où vous plantez vos drapeaux sur la terre de Crimée, vous êtes l'espoir de la France, dans quelques jours vous en serez l'orgueil. *Vive l'empereur !* »



Le matin du 18 septembre 1854, l'armée alliée se mit en marche sur Sébastopol ; elle se dirigeait vers la rivière de l'Alma. Les troupes russes s'étaient réunies en toute hâte, sur les bords de ce cours d'eau, sous le commandement du prince Menschikoff, elles y avaient installé un camp retranché.

Cette position paraissait tellement inexpugnable à Menschikoff, qu'il avait dit, dans une dépêche à l'empereur Nicolas : « Deux cent mille ennemis et trois mois de combats ne suffiraient pas à me déloger de l'admirable position que j'occupe. » Deux jours après, il allait recevoir un cruel démenti.

La première victoire remportée sur les Russes

fut la victoire de l'Alma [20 septembre] (1) qui permit de commencer le siège de Sébastopol.

Le maréchal de Saint-Arnaud en a donné lui-même le récit :

« Les Russes, dit le maréchal de Saint-Arnaud, dans son rapport adressé à l'empereur, avaient réuni toutes leurs forces, tous leurs moyens, pour s'opposer au passage de l'Alma.

« Le prince Menschikoff les commandait en personne. Toutes les hauteurs étaient garnies de redoutes et de batteries formidables.

« L'armée russe comptait quarante mille baïonnettes venues de tous les points de la Crimée (le matin, il en arrivait encore de Théodosie), six mille chevaux, cent quatre-vingts pièces de canon de campagne ou de position.

« Des hauteurs qu'ils occupaient, les Russes pouvaient nous compter homme par homme, depuis le 19, au moment où nous sommes arrivés sur le Bulbanach.

« Le 20, dès six heures du matin, j'ai fait opérer par la division Bosquet, renforcée de huit bataillons turcs, un mouvement tournant qui enveloppait la gauche des Russes et tournait quelques-unes de leurs batteries.

« Le général Bosquet a manœuvré avec autant d'intelligence que de bravoure. Ce mouvement a décidé du succès de la journée.

« J'avais engagé les Anglais à se prolonger

(1) L'Alma est une petite rivière du sud-ouest de la Crimée. Elle sort des pentes du Tchatir-Dagh, et se jette dans la mer Noire, à 26 kilomètres au nord de la baie de Sébastopol, après avoir arrosé une fort jolie vallée.

sur leur gauche pour menacer en même temps la droite des Russes pendant que je les occupais au centre, mais leurs troupes ne purent arriver en ligne qu'à dix heures et demie. Elles ont bravement réparé ce retard. A midi et demi, la ligne de l'armée alliée, occupant une étendue de plus d'une lieue, arrivait sur l'Alma, où elle était reçue par un feu terrible de tirailleurs.

« Dans ce moment, la tête de la colonne Bosquet paraissait sur les hauteurs. Je donnai le signal de l'attaque générale (1).

« L'Alma fut traversée au pas de charge. Le prince Napoléon, à la tête de sa division, s'emparait du gros village de l'Alma, sous le feu des batteries russes. Le prince s'est montré digne en tout du beau nom qu'il porte. On arrivait en bas des hauteurs sous le feu des batteries ennemies.

« Là a commencé une vraie bataille sur toute la ligne, bataille avec ses épisodes de brillants faits d'armes et de traits de valeur. Votre Majesté peut être fière de ses soldats, ils n'ont pas dégénéré : *ce sont des soldats d'Austerlitz et d'Iéna.*

« A quatre heures et demie, l'armée française était victorieuse partout.

(1) « On vit nos soldats franchir la rivière, puis grimper comme des chèvres sur des roches qui semblaient inaccessibles. Il y eut un instant d'incertitude et d'angoisse. Puis, soudain, un immense cri de joie partit de toutes les poitrines : notre drapeau était sur les hauteurs. Voilà déjà plus d'une fois que j'assiste aux glorieuses ascensions de cette mobile et radieuse image de la patrie. Quand on voit monter de degré en degré, à travers des nuages de fumée, jusqu'à la cime ardente où il doit s'établir, ce signe sacré que bien souvent des mains défaillantes se sont transmis, on éprouve une de ces émotions dont, je l'espère, les années, la fatigue, l'habitude, tout se les ingrates puissances de ce monde, ne nous dépouillent pas. » (Paul de Molènes.)

« Toutes les positions avaient été enlevées à la baïonnette, au cri de : *Vive l'empereur!* qui a retenti toute la journée. Jamais je n'ai vu d'enthousiasme semblable; les blessés, eux-mêmes, se soulevaient de terre pour crier. A notre gauche, les Anglais rencontraient de grosses masses et éprouvaient de grandes difficultés; mais tout a été surmonté.

« Les Anglais ont abordé les positions russes dans un ordre admirable, sous le canon, les ont enlevées, et en ont chassé les Russes.

« Lord Raglan est d'une bravoure antique. Au milieu des boulets et des balles, c'est le même calme qui ne l'abandonne jamais.

« Les lignes françaises se formaient sur les hauteurs en débordant la gauche russe, l'artillerie ouvrait son feu. Alors ce ne fut plus une retraite, mais une déroute : les Russes jetaient leurs fusils et leurs sacs pour mieux courir.

« Si j'avais eu de la cavalerie, j'obtenais des résultats immenses, et Menschikoff n'aurait plus d'armée; mais il était tard, nos troupes étaient harassées, les munitions d'artillerie s'épuisaient; nous avons campé, à six heures du soir, sur le bivouac même des Russes.

« Ma tente est sur l'emplacement même de celle qu'occupait le matin le prince Menschikoff, qui se croyait si sûr de nous arrêter et de nous battre, qu'il avait laissé sa voiture. Je l'ai prise avec son portefeuille et sa correspondance, je profiterai des renseignements précieux que j'y trouve.

« L'armée russe aura pu probablement se rallier à deux lieues d'ici, et je la trouverai demain sur la Katcha, mais battue et démoralisée, tandis que l'armée alliée est pleine d'ardeur et d'élan. Il m'a fallu rester ici aujourd'hui pour évacuer nos blessés sur Constantinople, et reprendre à bord de la flotte des munitions et des vivres.

« Les Anglais ont eu 1500 hommes hors de combat. Le duc de Cambridge se porte bien ; sa division et celle de sir Georges Brown ont été superbes. Moi, j'ai à regretter environ 1300 hommes hors de combat : 3 officiers tués, 54 blessés, 253 sous-officiers ou soldats tués, 1033 blessés.

« *Le général Canrobert, auquel revient en partie l'honneur de la journée,* a été blessé légèrement par un éclat d'obus qui l'a atteint à la poitrine et à la main ; il va très bien. Le général Thomas, de la division du prince, a reçu une balle dans le bas-ventre, blessure grave. Les Russes ont perdu environ 5000 hommes ; le champ de bataille est jonché de leurs morts ; nos ambulances sont pleines de leurs blessés, non sans compter une proportion de 7 cadavres russes sur 1 ou 3 Français.

« Leur artillerie nous a fait du mal, mais la nôtre lui est bien supérieure. Je regretterai toute ma vie de ne pas avoir eu seulement mes deux régiments de chasseurs d'Afrique. *Les zouaves se sont fait admirer des deux armées ; ce sont les premiers soldats du monde.* »



« Mes soldats ne doutent plus de rien, écrivait encore au ministre, le 21 septembre, le maréchal de Saint-Arnaud, et cependant les Russes ont bien tenu hier ; il a fallu revenir à trois fois pour enlever les positions, ce sont de bons soldats. Mais les Anglais et les Français ! quelles troupes ! quelle solidité chez les uns ! quelle ardeur, quel élan chez les autres ! Je n'ai jamais vu de si beau panorama que cette bataille. Arrivé sur les hauteurs pour mieux juger des mouvements de l'ennemi, j'ai pu voir les positions enlevées par mes zouaves, et l'armée anglaise faisant un passage de lignes dans le feu de l'artillerie russe pour aller enlever ses batteries ; c'était sublime. »

Le maréchal ne marchandait pas l'éloge à ses compagnons de victoire :

La blessure du général Canrobert va très bien, écrivait-il le 22 au maréchal Vaillant ; *il a été superbe, et sa division au-dessus de tout éloge.* Bourbaki est un Bayard ; il était magnifique à la tête de ses zouaves ; le colonel Cler ne lui cède en rien. Quels officiers ! quels soldats ! Et que je me sens fier de les commander ! »

« Beau succès ! Monsieur le Ministre, qui fait honneur à vos armes, ajoute une belle page à notre histoire militaire et donne à l'armée un moral qui vaut 20,000 hommes de plus, ce qui ne m'empêche pas de vous prier de songer aux

renforts. Les effectifs baissent; ils ont diminué de 2000 hommes depuis le 14. Ma santé est toujours la même chose; elle se soutient contre les souffrances et les crises. Tout cela ne m'empêche pas de rester douze heures à cheval les jours de bataille... Mais les forces ne me trahiront-elles pas? »

***

Entre mille faits plus intéressants les uns que les autres qu'apportaient les correspondances particulières nous prenons au hasard ceux qui suivent :

« Lorsque nous sommes revenus après la déroute des ennemis, la plupart des Russes étaient enlevés et soignés par l'ambulance; un d'eux, auquel j'ai donné à boire un peu d'eau de ma gourde, m'a remercié d'un regard me montrant qu'il comprenait ma pitié pour lui.

« J'ai exprimé toute ma pensée par ce seul mot : « Nicolas! » Il a levé les yeux au ciel, fait le signe de la croix, puis est retombé, il avait le genou fracassé. Des cacolets et des fourgons pleins traversent le camp; il y a dix Russes pour un Français; c'est un spectacle touchant de voir dans la même voiture un soldat français au milieu de cinq ou six soldats russes. Ceux-ci sont étonnés de notre bienveillance et sourient aux Français blèssés. »

Voici un trait d'audace d'un sous-officier anglais et d'un soldat russe : « L'Anglais vient planter un guidon sous le feu de l'ennemi pour indiquer à la division qui arrive la position qu'elle doit



ZOUAVES A L'ALMA

prendre; un Russe sort des rangs, court à l'Anglais, le tue et enlève le guidon ; mais un autre Anglais surveillait ses mouvements, il s'élance à la poursuite du Russe, en s'effaçant, de façon à être garanti des coups de fusil par celui-là même qui veut l'atteindre ; il gagne du terrain, il abat le Russe d'un coup double de son revolver, enlève son guidon et retourne à son rang de toute la vitesse de ses jambes, au milieu d'un feu terrible ; il arrive à sa place et tombe mort, il avait été frappé de sept balles, mais il avait sauvé un guidon de son régiment. »

« On ne saurait se faire une idée de la manière prodigieuse dont nos soldats combattent ! Habitués à la guerre d'Afrique, ils attaquent avec une résolution inouïe ; mais aussi avec quelle intelligence ! Sont-ils devant une batterie russe ? vous les voyez s'éparpiller en tirailleurs et tirer au loin sans exposer une masse saisissable ; de même devant les carrés ennemis ; puis s'il faut charger, quand ils ont jeté le désordre dans une colonne, vous les voyez former un bloc subit et charger à la baïonnette. Les braves Anglais sont toujours ces colonnes de fer qui vont intrépidement se faire tuer, sans se presser, sans reculer d'une semelle. »

Quand lord Raglan vit nos divisions de droite escalader les murailles gigantesques de la falaise qui encaissait la rivière, il applaudit et s'écria : « Oh ! ce ne sont pas des hommes, ce sont des lions ! »



III

LA SUCCESSION DE SAINT-ARNAUD

Le maréchal de Saint-Arnaud. — Une lettre du maréchal Vaillant. — Le sentiment religieux chez le maréchal de Saint-Arnaud. — Sa fin chrétienne. — Ses lettres. — Ses proclamations. — Le successeur du maréchal.

Le 30 septembre, le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, avait reçu le télégramme annonçant la victoire de l'Alma, et, sur-le-champ, il avait écrit au maréchal de Saint-Arnaud :

« Combien cette dépêche contraste avec votre lettre si triste du 12, à bord de *la Ville de Paris!* Allons, mon cher Maréchal, ce n'est pas à vous qu'il faut dire : Ayez courage, mais je vous dirai : *Ayez confiance!* Vous avez fait trop bien jusqu'ici, le pays a trop besoin que vous meniez à bonne fin cette merveilleuse expédition de la Crimée, pour que Dieu permette à la maladie de vous enlever à vos soldats. Non! soyez tué par un boulet, tombez en livrant le dernier assaut, à la bonne heure! Mais la maladie, allons donc! Maurice de

Saxe, dans sa litière, à Fontenoy, était bien plus malade que vous ne l'êtes : la victoire le guérit et vous guérira aussi.

« Adieu, mon cher Maréchal, soyez le même jusqu'au bout. C'est la fortune de la France qui est en jeu jusqu'à Sébastopol. »

Hélas ! lorsque le maréchal Vaillant écrivait cette touchante lettre, de Saint-Arnaud avait déjà rendu son âme à Dieu.



En effet, le maréchal de Saint-Arnaud avait trop présumé de ses forces. La bataille de l'Alma l'acheva. Il dut renoncer à tout exercice.

Renversé pour ne plus se relever, M. de Saint-Arnaud dut abandonner ses dernières illusions, s'il lui en restait, et, le 26 septembre, il écrivait au ministre de la guerre :

« Ma santé est déplorable. Une crise cholérique vient s'ajouter aux maux dont je souffre depuis si longtemps, et je suis arrivé à un état de faiblesse tel que le commandement, je le sens, m'est devenu impossible. »

En même temps, il adressait aux troupes cette proclamation :

« Soldats,

« La Providence refuse à votre chef la satisfaction de continuer à vous conduire dans la voie glorieuse qui s'ouvre devant vous.

« Vaincu par une cruelle maladie avec laquelle il a lutté vainement, il envisage avec une profonde douleur, mais il saura remplir l'impérieux devoir que les circonstances lui imposent, celui de résigner le commandement dont une santé à jamais détruite ne lui permet plus de supporter le poids.

« Soldats, vous me plaindrez ! car le malheur qui me frappe est immense, irréparable, et peut-être sans exemple.

« Je remets le commandement au général de division Canrobert. *C'est un adoucissement à ma douleur que d'avoir à déposer en de si dignes mains le drapeau que la France m'avait confié.*

« Vous entourerez de vos respects, de votre confiance cet officier général auquel une brillante carrière militaire et l'éclat des services rendus ont valu la notoriété la plus honorable dans le pays et dans l'armée. Il continuera la victoire de l'Alma et aura le bonheur que j'avais rêvé pour moi-même et que je lui envie de vous conduire à Sébastopol. »

Ensuite on transporta le mourant sur le navire de guerre *le Berthollet,* le 27 septembre. Au moment de lever l'ancre, le P. Parabère courut lui donner une dernière absolution.

Le 29 septembre, le pieux soldat rendit son âme à Dieu.



On ne saurait mieux rendre l'impression que produisit la mort du maréchal de Saint-Arnaud

qu'en reproduisant l'article qui fut consacré dans l'*Univers* par Louis Veuillot à l'intrépide capitaine :

« Une profonde affliction vient se mêler à la joie que répandent les glorieuses nouvelles de la Crimée. Dieu a pris une grande victime. Le héros de cette glorieuse campagne a cessé de vivre. Les navires qui nous apportaient ses bulletins si vaillants et si pleins d'une ardeur guerrière sont suivis de ceux qui nous ramènent son corps inanimé. Il décrivait la bataille comme il l'avait gagnée, du même souffle ardent et puissant, et c'était son dernier soupir. On le savait malade, affaibli, miné par de cruelles souffrances, mais qui eût pensé que la mort était là, si près qu'un homme pût à ce point la voir et l'oublier ou plutôt lui commander d'attendre. Il calculait ses approches, il sentait ses étreintes ; à force de volonté, il lui arrachait quelques jours, quelques heures. Quels jours et quelles heures ! Les jours de l'armée en Crimée, les heures de la bataille de l'Alma.

« C'est au dernier terme d'une maladie de langueur, lorsque la vie fuyait de ce corps épuisé et secoué par des crises terribles, comme l'eau fuit d'une main tremblante, qu'il en bravait les périls, qu'il en surmontait les obstacles, qu'il plantait son drapeau sur le sol ennemi, qu'il restait douze heures à cheval, qu'il donnait à la France une victoire, qu'il dictait ces ordres du jour et ces rapports aussi beaux que son triomphe, qu'il investissait Sébastopol, qu'il disait à ses soldats : « Vous y serez bientôt. » Il s'arrêta là, aux portes de Sébastopol investi, au milieu de

l'ennemi défait, comme s'il avait dit à la mort : « Maintenant, tu peux venir. »

« Une immense admiration tempère la douleur publique. On regrette le maréchal, on ne peut le plaindre. Cette fin est si belle ! Après ce noble combat contre la mort présente et inévitable, après ce grand service rendu à la civilisation, après ces récits héroïques, il meurt sous les regards du monde, frappant un de ces coups d'épée qui comptent dans la vie des empires : trois nations inclinent sur sa tombe leurs drapeaux reconnaissants.

« C'est assez pour la gloire humaine, et ceux qui n'en connaissent et n'en désirent point d'autre, peuvent trouver que le maréchal de Saint-Arnaud a été comblé.

« Mais son âme était plus grande et ses devoirs plus hauts.

« Ce grand général était humble et fervent chrétien. L'Empire étant proclamé et établi, Saint-Arnaud, maréchal de France, ministre, grand-écuyer de l'empereur, au faîte et dans l'enivrement de toutes les prospérités, *se tourna vers Dieu*, non pour obtenir la santé, mais pour mourir en chrétien.

« Il avait une de ces natures sincères et franches qui ne fuient pas la vérité lorsqu'elles la voient et qui ne craignent pas de la suivre. C'était durant son séjour à Hyères, il fit venir chez lui le digne curé de cette ville, et, sans chercher de circonlocutions, ni de détours devant tous ceux qui étaient là, il lui dit simplement qu'il voulait se confesser.

Le bon prêtre, surpris, tombe à genoux et rend grâces à Dieu qui daigne ainsi parler au cœur des puissants du monde. Le maréchal, trop malade encore pour quitter sa chambre, fit ses Pâques chez lui, sans mystère, en présence de ses officiers, de toute sa maison, faisant venir jusqu'au soldat qui était de planton à sa porte.

« Tel il avait été dans cette première occasion, tel il continua d'être. Guéri contre toute attente, rendu aux affaires, il ne négligea plus ses devoirs de chrétien, il les remplit comme il faut les remplir dans ces hautes situations où l'homme a, de plus que le commun des fidèles, le devoir de l'exemple.

« Lorsque l'expédition d'Orient fut décidée et que l'empereur lui en eut donné le commandement, sa première pensée fut pour l'âme de ses soldats. »

On ne lira pas sans émotion la lettre suivante que le maréchal avait adressée à un illustre religieux, son ami, qui avait cru devoir lui transmettre quelques recommandations à ce sujet :

« Paris, 6 mars 1854.

« Mon Révérend Père,

« Comment avez-vous pu penser un instant que je négligeais d'entourer les braves soldats de l'armée d'Orient de tous les secours et de toutes les consolations de la religion ?

« L'aumônerie de l'armée est formée ; je me suis entendu avec le digne abbé Coquereau, qui a mis sur un pied si respectable l'aumônerie de la flotte.

Il y a un aumônier par division, par hôpital, et deux aumôniers en chef au quartier général.

« Je suis débordé par la besogne et je soigne ma santé pour pouvoir faire la guerre aux Russes ; j'aurai bien besoin de vos prières, mon Père ; *sans l'aide de Dieu*, on ne fait rien, et je mets ma confiance dans sa miséricorde et dans la protection qu'il accorde à la France. Je compte, avant mon départ, remplir mes devoirs de chrétien. »

Ces sentiments éclatent avec la même force dans une lettre écrite de Marseille, le 25 avril :

« J'arrive de Toulon, où j'ai vu avec bien du plaisir le respectable curé-doyen d'Hyères : nous avons longtemps et sérieusement causé. Il m'a aussi promis ses prières, vous êtes assez bon pour me promettre les vôtres. Tous ces vœux ne peuvent manquer d'être agréables à Dieu, que je prie moi-même avec tant de foi et de ferveur. Je pars avec une confiance entière ; il est impossible que Dieu ne protège pas la France dans une circonstance aussi grave et aussi solennelle.

« Je suis convaincu que tout le monde fera son devoir et nous combattrons pour une cause juste.

« Espérons donc, mon Révérend Père, et donnez-moi votre bénédiction. »

Citons encore une de ces admirables lettres où l'homme de guerre et le chrétien apparaissent dans leur simplicité et dans leur grandeur ; elle est datée du quartier général d'Old-Fort (Crimée),

le 18 septembre 1854, deux jours avant la victoire de l'Alma, dix jours avant sa mort :

« J'ai reçu ce matin même votre bonne lettre, datée du 20 août, je ne perds pas un instant pour vous remercier de vos vœux chrétiens et de vos prières ; elles ont été écoutées du Très-Haut..... Depuis le 14, je suis débarqué heureusement en Crimée avec toute l'armée qui est superbe et dans les meilleures dispositions. Le débarquement s'est fait aux cris répétés de *Vive l'empereur !* et c'est à ce même cri que nous briserons demain les colonnes russes qui nous attendent à l'Alma et qui ne m'empêcheront pas de m'établir devant Sébastopol le 22 ou le 23 au plus tard.

« Je presse les opérations autant que possible, car ma santé est bien mauvaise, et je prie Dieu de me donner des forces jusqu'au bout...

« Adieu, mon Révérend Père, priez pour nous et croyez à mes sentiments de respectueuse affection (1).

« Maréchal A. DE SAINT-ARNAUD. »

C'est à ce digne soldat que devait succéder le brave général Canrobert.

Le Moniteur lui-même a, par les lignes suivantes, rendu témoignage des sentiments religieux qui ont soutenu le maréchal dans le sacrifice qu'il avait fait du reste de ses forces :

« Les témoins intimes de ses longues souffrances savent seuls tout ce qu'il lui a fallu de force

(1) *L'Univers*, octobre 1854.

morale pour les combattre et les dominer sans cesser un instant de se maintenir à la hauteur de son difficile commandement, car il ne se dissimulait pas la gravité du mal, il en avait plus que personne la conscience ; et, quand les forces lui ont failli, quand le moment suprême est venu, il a envisagé avec la sécurité d'une âme religieuse et fortement trempée le terme de cette lutte presque surhumaine. On a trouvé sur le maréchal de Saint-Arnaud un scapulaire et une médaille bénite. »

Ce fut à Constantinople que M[me] la Maréchale de Saint-Arnaud apprit la perte cruelle qu'elle venait de faire. Elle voulut accompagner jusqu'à Paris la dépouille du héros qu'attendaient aux Invalides les honneurs funèbres rendus aux grands guerriers. Une lettre, adressée par l'empereur à l'illustre veuve et empreinte de la plus exquise bonté, doit trouver ici sa place comme un dernier hommage à la mémoire du vainqueur de l'Alma :

« Saint-Cloud, 16 octobre 1854.

« Madame la Maréchale, personne plus que moi ne partage, vous le savez, la douleur qui vous oppresse. Le Maréchal s'était associé à ma cause du jour où, quittant l'Afrique pour prendre le portefeuille de la guerre, il concourait à rétablir l'ordre et l'autorité dans ce pays. Il a associé son nom aux gloires militaires de la France le jour où, se décidant à mettre le pied en Crimée, malgré de timides avis, il gagnait, avec lord Raglan, la

bataille de l'Alma et frayait à notre armée le chemin de Sébastopol. J'ai donc perdu en lui un ami dévoué dans les épreuves difficiles, comme la France a perdu en lui un soldat toujours prêt à la servir au moment du danger. Sans doute, tant de titres à la reconnaissance publique et à la mienne sont impuissants à adoucir une douleur comme la vôtre et je me borne à vous assurer que je reporte sur vous et sur la famille du Maréchal les sentiments qu'il m'avait inspirés. Recevez, Madame la Maréchale, l'expression sincère...

« NAPOLÉON. »



IV

LA VICTOIRE D'INKERMANN

La tranchée ouverte devant Sébastopol. — Un rapport du nouveau commandant en chef Canrobert. — Une Conférence. — La victoire d'Inkermann. — Un récit de M. Camille Rousset. — Les actes de bravoure. — La fin du général de Lourmel. — Le général Canrobert blessé.

Après la bataille de l'Alma devait commencer le siège de Sébastopol.

La tranchée fut ouverte, dans la nuit du 9 au 10 octobre.

« Nous devions, dit le général Canrobert, dans son rapport, nous attendre à ce que ce travail, dont la préparation n'avait pu être entièrement dérobée à l'ennemi, nous serait vivement disputé.

« Il n'en a rien été. Favorisée par un vent très violent du nord-est, l'ouverture de la tranchée s'est faite, dès la première nuit, sur un développement d'environ 1000 mètres, sans que nos travailleurs fussent inquiétés... Pendant toute la journée du 10 et la nuit suivante, le feu de la place a été très vif. Mal dirigé d'abord, il n'a pas tardé à devenir plus précis; mais nos travailleurs étaient

déjà à couvert et nos communications dérobées aux vues directes de la place. Le travail s'est continué le 11 et le 12 sans incident qui mérite d'être signalé. Nos pertes se réduisent à une trentaine d'hommes tués ou blessés... »

Le général Canrobert termine son rapport par ces lignes :

« L'inaction du prince Menschikoff est toujours complète. Il attend ses renforts. »

Dans une conférence tenue le 12 octobre, le vice-amiral Hamelin avait fait cette importante communication, qu'il serait peut-être très utile de faire attaquer par les frégates à vapeur les batteries situées au sud de la passe, et qu'ensuite les vaisseaux pourraient détruire le fort Constantin.

A la suite d'un conseil de guerre tenu le 15 octobre, à bord du *Mogador*, les généraux en chef reçurent, par une note signée de tous les amiraux, l'assurance que les attaques de terre contre Sébastopol seraient soutenues par une action générale des escadres contre les forts et batteries de mer.

« J'ai hâte, écrivait aussitôt le général Canrobert au vice-amiral Hamelin, j'ai hâte de vous dire combien je suis heureux de la grande résolution que vous venez de prendre ; toute l'armée y applaudira. Elle me rassure complètement sur les résultats de l'attaque que nous méditons. Nul ne peut prévoir les effets que peut produire sur les fortifications de la ville comme sur le moral de la

garnison cette action simultanée de deux flottes et de deux armées. Il n'est pas impossible que cet effet soit tel qu'il détermine l'occupation immédiate de la place par nos colonnes. Dans tous les cas, il la préparera solidement et sûrement. »



Le 5 novembre 1854, nos soldats remportèrent la victoire d'Inkermann (1) ; cette glorieuse journée devait rendre populaire le général Canrobert qu'on surnomma, d'ailleurs, pendant longtemps : le *héros d'Inkermann.*

M. Camille Rousset, de l'Académie française, a écrit un merveilleux récit de cette bataille d'Inkermann qui fit tant d'honneur à Canrobert et à l'armée française.

« La journée du 4 novembre avait été sombre et pluvieuse, la nuit vint vite. Aux tranchées d'attaque arrivaient de la ville comme des bouffées de rumeurs ; on entendait des cris, des chants ; les chiens aboyaient plus fort et plus longtemps que de coutume. Après minuit, des cloches sonnèrent ; vers trois heures, il y eut comme une salve d'acclamations, puis de nouveau le son des cloches, ensuite des bruits sourds, des roulements de voitures et des grincements de roues. On n'y

(1) *Inkermann* ou *Inkerman,* bourg de Russie (Tauride), à 6 kilomètres de Sébastopol. C'est l'ancienne colonie grecque de Calamita. A l'est de la ville, le rocher d'Inkermann est célèbre par ses immenses grottes, anciennes habitations des Troglodytes.



ÉPISODE DE LA BATAILLE D'INKERMANN

fit pas grande attention. Plusieurs fois il y avait eu dans la place presque autant d'agitation nocturne, et l'on savait que toutes les nuits des convois militaires et des Arabes tatars (1) entraient et sortaient par la route des Sapeurs.

« A minuit, si les cloches avaient sonné d'abord, c'était que dans les églises les prières commençaient pour les combattants du 5 novembre ; après trois heures, c'étaient leurs acclamations soulevées par les harangues énergiques de leurs chefs, puis le son des cloches qui annonçait la solennelle bénédiction des prêtres ; enfin, les bataillons s'étaient mis en marche ; et les grincements de roues venaient de l'artillerie qui suivait les chemins raboteux de Karabelnaïa. A cinq heures, la colonne faisait halte sous le bastion n° 2. Quelle direction allait-elle suivre ? la berge droite ou la berge gauche du ravin du Carénage ? Le prince Menschikoff et le général Dannenberg avaient accompagné les grands ducs au bivouac de la colonne Pavlof. Resté seul à Sébastopol, le général Soïmonof n'avait pas pu recevoir ses dernières instructions de la bouche même de ses chefs, telles que les avait conçues le prince Menschikoff. Il savait que l'intention du prince était de porter toutes ses forces au centre, sur le plateau d'Inkermann, et de faire couvrir par la colonne Soïmonof le mouvement de la colonne Pavlof. C'était d'après ce thème qu'il avait rédigé les détails d'exécution dont il avait envoyé des copies au quartier du général Dannenberg, non pas un ordre, un simple avis, d'où il semblait résulter que sa gauche devait longer le ravin du Carénage. Toutefois, cet

(1) Tribus nomades sous la dépendance des Russes.

avis isolé, sans aucune autre prescription, était si peu clair, si peu explicite que, toujours pénétré de ce qu'il croyait être la pensée du prince Menschikoff, Soïmonof résolut de passer au delà du ravin et de le côtoyer, non par sa gauche, mais par sa droite.

« Un détachement de sapeurs marchait en tête de la colonne, frayant la voie, détruisant ou écartant tout ce qui pouvait faire obstacle au passage de l'artillerie. A six heures, toutes les troupes étaient sur le plateau, couvertes par deux compagnies déployées en tirailleurs et se formaient en bataille : le régiment de Tomsk sur la droite, le régiment de Kolivansk sur la gauche, vingt-deux pièces de canon entre les deux, le reste de l'artillerie et le régiment d'Iécatherinebourg en arrière. Cette première ligne, avec sa réserve, était commandée par le général Villebois. Plus en arrière encore, touchant au ravin, les quatre régiments de Vladimir, de Sousdal, d'Ouglitch et de Bourtirsk, avec seize pièces légères, composaient, sous les ordres du général Yabokritsky, la réserve générale. Aussitôt formée, la première ligne, sans clairon, sans tambour, se mit en mouvement, droit devant elle, à la recherche de l'ennemi.

« La pluie, torrentielle depuis la veille, ne commençait à diminuer de violence que pour se transformer en vapeurs. Aux approches du jour, la nuit semblait de plus en plus noire ; avec l'épaisseur du brouillard augmentait le froid pénétrant. Engourdis par la fatigue, envahis par l'humidité, transis des pieds à la tête, frissonnant sous leurs manteaux ruisselants, les avant-postes de l'armée anglaise faisaient machinalement leur service de

garde. Le général Codrington venait d'achever, comme d'habitude, sa tournée de ronde, et partout on avait répondu à ses questions : *All right!* « Tout va bien ! » Comme il cherchait à s'orienter dans les ténèbres, il entendit des coups de feu, puis des cris d'alerte. En retournant au plus vite vers l'endroit d'où ces bruits paraissaient venir, il rencontra deux ou trois hommes courant et appelant ; c'était le reste du piquet de la division légère qui venait d'être surpris, cerné et enlevé par les Russes. Aussitôt le général courut donner l'éveil à la 2e division, qui était la plus menacée, puis à sa propre brigade et à son divisionnaire, sir George Brown. Une chute de cheval, quatre jours auparavant, avait forcé sir de Lacy Evans de se faire transporter à bord du *Sans-Pareil,* dans le port de Balaklava : c'était le major général Pennefather, plus ancien que son collègue Adams, qui commandait provisoirement la 2e division. A peine leur approche était-elle signalée, que les Russes ouvraient le feu de leur artillerie. Les vingt-deux pièces du général Villebois, en batterie sur les pentes du mont des Cosaques, presque à l'entrée de l'isthme, lançaient, dans la direction supposée, à travers l'ombre et le brouillard, des boulets et des obus qui n'étaient pas tous perdus : quelques-uns, passant par-dessus la hauteur qui protégeait le campement, venaient ricocher au milieu des tentes, tuant des hommes endormis et des chevaux attachés au piquet. Cependant, après un premier moment de confusion, la division avait pris les armes et s'était portée en avant sur la crête, la brigade Adams appuyant sa

droite à la batterie des Sacs-à-Terre, la brigade Pennefather fermant l'autre partie de l'isthme sur la gauche, chacune avec son artillerie. En même temps, la division légère prenait position des deux côtés du ravin du Carénage, près de son origine, la brigade Codrington sur la berge occidentale ; la brigade Buller à l'est, derrière les bataillons de Pennefather. Les deux divisions ensemble n'avaient pas beaucoup plus de six mille combattants à mettre en ligne. Les tirailleurs, de part et d'autre, comme les canonniers, se répondaient sans se voir ; à peine les servants mêmes des pièces avaient-ils, à chaque coup, la sensation d'une forte lueur. Cependant, pénétré peu à peu par le jour naissant, le brouillard commençait à devenir visible ; les tirailleurs anglais entrevoyaient confusément des ombres qui s'avançaient sur eux. Il faut rappeler ici la remarque faite, quelques jours auparavant, par sir de Lacy Evans : « Telle est la forme du terrain, que l'ennemi peut arriver en force sur la position en moins d'une demi-heure. » Il n'y avait pas une demi-heure que le feu était ouvert, et déjà les Russes arrivaient sur la position en force. Quatre bataillons de Tomsk, quatre de Kolivansk, deux de réserve, sept mille six cent cinquante hommes devant seize cent cinquante ; mais comme, pour être exact, il faut dire que six des bataillons russes ne servirent que de soutien d'abord à l'attaque des quatre autres, la proportion des assaillants doit être, pour ce moment-là, réduite au chiffre déjà considérable de 3000 contre 1650. Dans cette première rencontre, les Russes refoulèrent les Anglais, gagnèrent

assez de terrain pour envahir, sur leur gauche, la batterie construite près de la vieille route de poste, et, poursuivant leur objectif, commencèrent à descendre vers les campements de la 2e division. La brigade Pennefather, se couvrant d'un feu soutenu, reculait lentement sur la brigade Buller, qui, n'étant pas solidement établie encore, fut obligée d'obéir à ce mouvement de retraite et de se replier aussi, de sorte que quelques-uns des tirailleurs russes purent se glisser jusque dans les premières tentes.

Les premiers coups de canon avaient, dès six heures, mis tout le corps d'observation en éveil. D'après les dispositions arrêtées d'avance en cas d'alerte, la division turque était venue occuper les redoutes du col de Balaklava. Les brigades Espinasse et d'Autemarre avaient bordé les crêtes jusqu'au télégraphe, tandis que l'artillerie de la 2e division, soutenue par un bataillon d'infanterie, se portait à l'extrême gauche, sur la route Woronzof, au-dessus de la grande batterie appelée la queue d'hironde. Puis, le général Bosquet, accompagné du colonel de Cissey, son chef d'état-major, et de ses aides de camp, avait poussé, à travers le brouillard, vers l'armée anglaise, guidé par la canonnade qui devait également servir de guide au général Bourbaki, auquel il avait donné l'ordre de le suivre avec deux bataillons et demi de sa brigade et les deux batteries à cheval de la réserve. Il était sept heures et demie, lorsque le commandant du corps d'observation atteignit le moulin, qui était le point central des positions anglaises entre le campement de la division légère et celui

de la brigade des gardes. A ce moment vinrent à passer sir George Brown et sir George Cathcart. Le général Bosquet leur offrit aussitôt son concours ; mais les généraux anglais, en le remerciant avec la plus grande courtoisie, se bornèrent à lui dire : « Nos réserves sont suffisantes pour parer aux éventualités, veuillez seulement couvrir notre droite en arrière de la batterie, près de la vieille route de poste. » Un bataillon de tirailleurs algériens était de service depuis la veille, à la redoute Canrobert ; le général Bosquet le fit renforcer par deux autres bataillons de la brigade Bourbaki, il gardait sous sa main un bataillon de zouaves, quatre compagnies de chasseurs à pied et les deux batteries de la réserve.

« A travers les balles des tirailleurs, sur un terrain jonché de cadavres russes, Okhotsh avançait avec une résolution farouche. Plus de chants ni de hourras, la colère, concentrée dans tous les cœurs, allait envenimer cette reprise du combat d'un acharnement impitoyable. Tout, d'ailleurs, s'accordait pour donner à ce champ de bataille un aspect sinistre : les hommes et la nature. Le brouillard, à peine diminué, planait en nuages bas, tandis que la fumée du canon roulait lourdement sur la terre humide. Sur la plaine d'Eylau, la brume aussi était basse; mais le peu qu'il y avait de lumière était réfléchi par la neige et c'était le sol blanc qui éclairait le ciel sombre.

« Sur le plateau d'Inkermann tout était gris, terne, livide, sale ; partout, mais surtout aux abords de la batterie des Sacs-à-Terre, les hom-

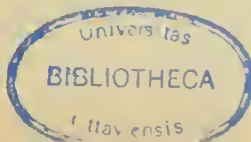
mes piétinaient dans une boue sanglante. Détendus par la pluie, les tambours ne rendaient plus qu'un son brisé, rauque et sourd : la charge ainsi battue n'était plus entraînante, elle devenait lugubre.

« Parvenus jusqu'à la batterie, les premiers bataillons d'Okhotsh l'assaillirent avec fureur, les uns escaladant les parapets, les autres attaquant par la gorge. Ce qu'il y eut là d'héroïsme dépensé des deux parts est incalculable ; les hommes se prenaient corps à corps, en se frappant à coups de baïonnette, à coups de sabre, à coups de crosse et, quand les armes se brisaient, à coups de pierres. Mais les Russes étaient tellement plus nombreux que, si résolus que fussent les défenseurs de l'ouvrage, il leur devint absolument impossible d'y tenir. Il en demeura, morts ou grièvement blessés, plus de deux cents ; le reste s'ouvrit péniblement un passage jalonné aussi de victimes et parvint à rejoindre les deux autres bataillons des gardes. Okhotsh avait perdu le colonel Bibikof, la plupart des officiers engagés et un grand nombre d'hommes.

« Tel fut le caractère que prit le combat, dès que Sakoutsk et Selenghinsk furent arrivés pour appuyer Okhotsh. Les bataillons se massèrent et s'enchevêtrèrent (1), il y en eut d'Iakoutsh qui

(1) « Alors, dit un officier anglais, témoin oculaire et acteur de ce drame terrible, alors commença une des plus sanglantes mêlées qu'on ait vues depuis que le fléau de la guerre est déchaîné sur le monde... La bataille d'Inkermann défie toute description. Ça été une série d'actes d'héroïsme terribles, de combats corps à corps, de ralliements découragés, d'attaques désespérées dans les vallées, dans les broussailles, dans des trous cachés aux yeux des humains, et d'où les vainqueurs, Russes ou Anglais,





rentrèrent, malgré la résistance des gardes, dans la batterie des Sacs-à-Terre, pendant qu'un autre, à 4 ou 500 mètres de là, rencontrait la tête de la brigade Goldie, dont il arrêtait la marche. La brigade Torrens poursuivait de son côté la sienne. Sir George Cathcart, qui avait voulu la diriger lui-même, laissant à sa gauche la batterie si obstinément disputée et profitant d'un pli de terrain qui le dérobait pour un moment aux vues de l'ennemi, avait dessein de le prendre en flanc lorsqu'en remontant sur le plateau, il se trouva tout à coup devant une masse composite où dominait Selenghinsk, et qui ne lui laissant pas le temps de prendre une solide assiette, se jeta sur lui tout d'une pièce. Déçu de son projet, forcé de reculer, le général anglais se repliait lentement sur la batterie, et il n'en était plus qu'à une courte distance, lorsqu'il lui arriva tout à coup de là une décharge meurtrière. Comme ses hommes portaient, pardessus leurs uniformes, des surtouts de couleur grise qui était la couleur de l'ennemi, sir George Cathcart s'imagina qu'il y avait une méprise, et pour la faire tout de suite cesser, il commanda de jeter bas les surtouts ; mais la vue des habits rouges ne fit qu'augmenter la vivacité de la fusillade.

« Lorsque la brigade Torrens avait commencé son mouvement, les gardes s'étaient rendus maîtres de la batterie, et le général croyait fermement qu'ils l'occupaient toujours, tandis que, par un retour

ne sortaient que pour se lancer de nouveau dans la mêlée, jusqu'au moment où les bataillons du tsar cédèrent devant notre solide courage et le chevaleresque élan des Français. »

ignoré de lui malheureusement, c'était Iakoutsk qui en avait, pour le moment, repris possession. Fusillée de haut par Iakoutsk, pressée par Okhotsh et Selenghinsk, la brigade Torrens se trouva bientôt dans la situation la plus critique. Malgré leur solidité bien connue, les soldats anglais commençaient à perdre leur sang-froid. Trois fois ils essayèrent de s'ouvrir du côté des leurs un passage à travers l'ennemi ; trois fois ils furent repoussés avec des pertes cruelles. A la seconde tentative, Torrens avait été blessé ; à la troisième, ce fut Cathcart lui-même qui tomba frappé mortellement.

« Cependant ils parvinrent à se dégager par un quatrième effort : mais, avec leurs deux généraux, l'ennemi leur avait mis hors de combat plus de 500 hommes. La batterie des Sacs-à-Terre paraissait décidément perdue ; l'armée anglaise, complètement à découvert sur sa droite, se repliait, sans cesser de contenir par son feu les Russes qui, d'ailleurs, la laissaient exécuter lentement et régulièrement sa retraite. Un point d'appui lui restait encore : la batterie placée à la droite de la vieille route de poste, et qui d'abord avait couvert le centre de la position. Sir John Burgoyne y fit amener deux canons de 18, dont la puissance et la portée eurent pour effet de tenir longtemps l'ennemi à distance.

« Cependant, les pertes étaient énormes ; non seulement Cathcart était mort et Torrens blessé, Bentinck, Goldie, Brown, Buller, Adams, étaient frappés aussi. Aux côtés même de lord Raglan, le général d'artillerie Strangways venait d'être tué,

et *le général Canrobert atteint d'un éclat d'obus au bras droit.* Lord Raglan avait engagé toutes ses réserves et il n'osait pas retirer de son extrême gauche Codrington, ni John Caampbell, tant il était difficile de s'imaginer que les bataillons de Somoïnoff eussent disparu pour toujours du champ de bataille. Les Anglais, épuisés, avaient héroïquement donné tout ce qu'ils avaient de force. Mais cet isthme, ce défilé, ces Thermopyles d'Inkermann, qui depuis trois heures étaient si vaillamment barrées par eux, les voilà qui étaient ouvertes et voilà l'ennemi qui s'apprêtait à passer outre. Alors l'armée anglaise ayant fait tout ce que pouvait exiger d'elle l'Angleterre, se tourna du côté de la France, et lord Raglan demanda au général Canrobert l'assistance de l'armée française.

« Pendant qu'au centre de la bataille, le général Dannenberg perdait un temps précieux à reformer ses bataillons, le général Bosquet, qui n'avait encore que deux des siens, dépêchait officiers sur officiers pour hâter l'arrivée des renforts, et, d'autre part, il faisait représenter à lord Raglan combien il importait de ne point laisser dégarnir, en attendant, la crête occupée par les troupes anglaises, à vingt pas seulement de leurs tentes. « Vous avez raison », répondit lord Raglan à l'aide de camp du général ; puis, après avoir échangé quelques mots en anglais avec sa suite : « Mais, reprit-il en français, nos hommes n'ont rien mangé depuis ce matin et ils n'ont plus de cartouches. » Les hommes du général Bosquet avaient la giberne garnie et l'estomac vide ; il ne leur coûta pas de prolon-

ger leur jeûne pour venir fraternellement en aide à leurs vaillants compagnons de l'armée anglaise. Vers dix heures arrivèrent d'abord quatre compagnies du 3e bataillon de chasseurs à pied, puis un bataillon du 3e zouaves, puis un bataillon de tirailleurs algériens, et sans reprendre haleine, du même élan, ils coururent sur la batterie des Sacs-à-Terre, que leur indiquait l'épée de leur général, tandis que leurs camarades du 6e de ligne et du 7e léger reprenaient la charge par la route de poste. Engagé le premier, le demi-bataillon du 3e chasseurs heurta tout à coup, à l'improviste, au tournant de la batterie, un bataillon de Selenghinsk qui se hâtait dans l'autre sens. De cette rencontre soudaine jaillit un de ces chocs à la baïonnette, un de ces combats corps à corps dont on parle si souvent et qui sont, par le fait, si rares. Celui-ci fut violent; quand il prit fin par la retraite du bataillon russe, les chasseurs n'avaient guère plus d'un tiers de leurs officiers; le corps d'un jeune lieutenant fut relevé avec vingt-deux coups de baïonnette dans la poitrine. Sur le chemin tracé par le sang de ces braves, les autres s'élançaient pour les soutenir. Clairons sonnaient, tambours battaient; bondissant comme des panthères, les Africains passaient lestement au travers des broussailles où s'embarrassaient les Russes moins alertes; en un instant ils eurent tourné la batterie des Sacs-à-Terre, comme avaient d'abord fait les deux bataillons du général Bourbaki, et le moment d'avant les chasseurs. En galopant à côté des siens, à l'aspect de ce lieu sinistre, de ces alluvions de sang, de cet entasse-

ment de cadavres, de ces couches d'Anglais et de Russes abandonnés tour à tour par le flux et le reflux de la bataille, le général Bosquet ne put retenir cette exclamation : « Quel abattoir ! » Le cri resta dès lors, on ne parla plus de la batterie des Sacs-à-Terre, mais on la nomma la *batterie de l'Abattoir*.

« Il n'y avait pas plus d'un quart d'heure que le mouvement était commencé ; déjà les troupes françaises atteignaient le contre-fort au-dessus du ravin des Carrières ; c'était là aussi qu'était arrivé la première fois le général Bourbaki. Après avoir, comme alors, cédé devant la charge, les Russes, dont le retour offensif avait réussi naguère, se décidèrent à renouveler leur effort. Okhotsh de front, Iakoutsk à droite, Selenghinsk à gauche, revinrent ensemble contre les Français qui se trouvèrent bientôt débordés, presque enveloppés. Le général Bosquet faisait placer, sur la gauche, une batterie de la réserve, lorsque, au-dessus d'un pli de terrain, les Russes apparurent subitement à quinze pas ; on n'eut que le temps d'enlever en arrière les pièces, sauf une dont le conducteur fut emporté par un boulet. En se jetant sur ce trophée, qu'on retrouva plus tard dans un ravin, les Russes ne prirent heureusement pas garde au général, qui était à cinquante mètres, avec deux ou trois officiers, son porte-fanion et une petite escorte. Quelques-uns cependant l'aperçurent comme il se retirait sans hâte, au pas de son cheval ; mais ils parurent alors tellement indécis et troublés de la rencontre, que le général Bosquet put dire en riant à ses

officiers : « Voyez donc, ne dirait-on pas qu'ils nous présentent les armes ? » La manœuvre des Russes paraissait devoir encore une fois réussir ; la ligne française ayant un peu dégagé ses ailes, se repliait lentement, face à l'ennemi, lorsque le 4e régiment de chasseurs d'Afrique, amené par le général Morris, vint se déployer à la droite de l'armée anglaise, sur la crête, avec une batterie nouvelle. En même temps, on signalait l'approche du général d'Autemarre, avec trois bataillons de sa brigade et de l'artillerie. Se sentant dès lors immédiatement soutenu par les chasseurs d'Afrique et assuré d'une bonne réserve, le général Bosquet fit porter au général Bourbaki l'ordre de reprendre tout de suite, et sur toute la ligne, la marche en avant. Ce fut le moment et ce fut le mouvement décisif. Surpris par ce brusque retour, accablés par le feu d'une artillerie très mobile, très bien servie, dirigée avec l'à-propos le plus habile par le colonel Forgeot, les Russes étaient au bout de leur effort ; s'ils ne cédèrent pas du premier coup, le second ne se fit pas attendre, et il n'en fallut pas un troisième. La retraite pour eux fut désastreuse, notamment pour Selenghinsk. Refoulé par sa droite, poussé sur un éperon du mont Sapoune, acculé tout au bord de l'escarpement, un dernier choc des zouaves et des tirailleurs algériens le jeta par-dessus les crêtes. Un grand nombre d'hommes furent brisés dans cette chute épouvantable : plus tard, lorsque le rétablissement de la paix eut rendu possible l'exploration de cette muraille rocheuse, on y recueillit pieusement des

ossements, depuis dix-sept mois lavés par la pluie et blanchis par le soleil.

« Tel était l'effet moral de la partie sanglante jouée à Inkermann : ce n'était pas la joie bruyante ni l'entrain des victorieux, comme après une bataille gagnée à l'ordinaire ; on était grave, parce qu'on sentait après coup, par réflexion, beaucoup plus vivement que pendant la crise même, l'émotion du danger couru, et parce qu'on pouvait mesurer l'abîme, où certainement l'on avait failli tomber. Encore mal instruit du détail et surtout du caractère unique de cette bataille, le maréchal Vaillant écrivait au général Canrobert, avec la familiarité de sa verve amicale : « Recevez mes vifs compliments sur votre victoire d'Inkermann. Voilà une belle page de votre vie, mon cher général, et ce grand succès vous place très haut parmi nos illustrations militaires. Faites mes compliments bien vifs aussi au brave Bosquet, qui a pris une si grande part à votre triomphe, mais que ni lui, ni vous ne se fasse blesser ; nous avons un grand besoin de vous savoir bien portants et à la tête de notre énorme affaire. » Le maréchal Vaillant avait bien sujet d'écrire ainsi ; mais quelques jours plus tard, mieux et plus profondément informé, il aurait écrit d'un ton plus ému, plus solennel, de ce ton ému et solennel qu'employaient à Londres le gouvernement de la reine et le Parlement britannique, lorsque était soutenue par l'un et adoptée par l'autre une proposition de remerciements au général Canrobert et à l'armée française, à l'amiral Hamelin, et à la marine française pour leur vaillante



MORT DU GÉNÉRAL DE LOURMEL DEVANT SÉBASTOPOL

coopération et cordiale assistance dans la guerre d'Orient.

« Le général Canrobert reçut un éclat d'obus qui le contusionna très fortement. Il se fit panser sur le champ de bataille et resta sur le mamelon même où il avait été blessé.

« Général, lui dit un officier, ménagez-vous ;
« vous allez vous faire tuer, si vous restez là.

« — Monsieur, répondit Canrobert, il m'est
« défendu de charger à la tête d'une brigade, mais
« mon poste est sur ce mamelon, le quitter serait
« une lâcheté. »

« Et il ajouta en souriant :

« Il est trop rare qu'un général en chef soit
« sérieusement exposé pour qu'il ne saisisse pas
« l'occasion d'affronter la mort, quand il peut le faire
« sans manquer à son devoir. »



La bataille d'Inkermann fut vraiment une journée glorieuse pour Canrobert. Pendant trois heures, le commandant en chef accomplit, en présence des deux armées, des prodiges de valeur personnelle et d'opiniâtreté militaire. Sous les coups des Français, des régiments russes chargés à la baïonnette ou fusillés à bout portant, tourbillonnaient et disparaissaient. La marche de l'armée se trouvait arrêtée à midi et on ne doutait plus alors de l'issue de la bataille.

C'est à cette bataille que périt l'un des meil-

leurs amis de Canrobert, l'un de ceux qu'il affectionnait le plus, le brave général de brigade de Lourmel.

Le général de Lourmel avait reçu l'ordre de se porter en avant.

« La brigade de Lourmel, dit le Rapport, conduite avec une ardeur indicible par son chef, culbuta en avant d'elle l'ennemi, aussitôt qu'elle se trouva en sa présence. Deux bataillons du 26e de ligne poursuivirent sans relâche les Russes, qui se retirèrent en désordre. Ce fut alors que le général de la Motte rouge, voyant arriver le général de Lourmel à la hauteur de la baie de la Quarantaine où il était en position, le suivit dans son mouvement offensif. Nos troupes, stimulées par l'ardeur du succès, parvinrent à peu de distance des murailles de la place, poussant devant elles la masse des Russes, pendant que la section d'artillerie, commandée par le lieutenant de la Hitte, lançait des obus et des boulets sur eux. »

Racontons, d'après un témoin, des détails intéressants sur la fin glorieuse de ce brave de Lourmel que l'armée avait surnommé un *Bayard*.

« Le général Forey, jugeant que la poursuite faite à l'ennemi était poussée beaucoup trop loin, envoya ses aides de camp, le chef d'escadron d'Auvergne et le capitaine d'état-major Colson, porter l'ordre aux généraux de se mettre immédiatement en retraite. Quand M. d'Auvergne arriva près du général de Lourmel, celui-ci venait de recevoir une balle qui lui avait traversé le corps de part en part. Quoique mortellement atteint, il

était resté ferme et impassible à cheval, et il avait su commander à un tel point à sa douleur, que M. d'Auvergne en l'abordant, ne s'aperçut pas qu'il était blessé, et qu'il lui transmit l'ordre dont il était porteur. Le général de Lourmel lui dit à demi-voix : « Je suis blessé, commandant. — « Grièvement, général ? » Celui-ci sans répondre, inclina la tête. « Croyez-vous pouvoir conserver « le commandement ? — Non, j'ai fait prévenir le « colonel Niol ; transmettez-lui les ordres. » Le commandant s'éloigna aussitôt pour porter l'ordre de retraite au colonel Niol. On eut beaucoup de peine à faire prononcer ce mouvement, tant l'ardeur des chefs et des soldats était grande. Le colonel fut obligé d'effectuer la retraite sous le feu le plus violent de toutes les batteries de la place.

« Après que l'aide de camp du général Forey l'eut quitté, malgré l'insistance de ses officiers, de Lourmel resta encore quelque temps à cheval. On le transporta à quelques pas, sous une grêle de balles et de boulets. Il ne voulut pas se laisser panser et, pendant la marche, pour arriver à la petite maison qu'il occupait dans le camp, *il continua à donner ses ordres avec le plus grand calme.*

« Les chirurgiens, prévenus du malheur qui venait d'arriver, attendaient le général. Après l'avoir déshabillé, ils reconnurent que la blessure était de la plus terrible gravité ; le poumon était traversé. On ne comprenait pas qu'il eût pu conserver assez de force morale pour dompter la douleur physique.

« La nouvelle de la blessure mortelle du général se répandit bientôt dans l'armée, et fut reçue avec les plus douloureux regrets. De Lourmel était connu, apprécié, aimé de tout le monde et adoré des soldats sous ses ordres. On l'avait surnommé le *Bayard de l'armée*, à cause de sa brillante valeur...

« Malgré les préoccupations résultant de la bataille sanglante qui venait d'être livrée à Inkermann, on venait à tout instant s'informer s'il restait quelque espoir de conserver des jours aussi précieux. Un instant, on espéra : de Lourmel seul vit bien qu'il était perdu ; il fit demander un prêtre, en disant à ceux qui cherchaient à le rassurer : « Il faut toujours être « prévoyant ». La journée fut assez bonne ; mais, la nuit, une crise violente se déclara.

« Le 6, cependant, vers onze heures du matin, le blessé allait mieux, on ne perdait pas tout espoir ; mais, vers deux heures, il se fit un épanchement de sang dans la poitrine, et chacun comprit qu'il n'y avait plus de remède. Sentant approcher son dernier moment, le général prit la main de son aide de camp, et la lui serrant avec calme :

« — Dites que mes dernières pensées ont été « pour Mme de Lourmel, pour ma mère, pour « l'empereur et la France. » Et il expira en héros chrétien, sans laisser apercevoir sur son visage la plus légère trace de douleur. »



Les dernières heures du 5 novembre, les journées du 6 et du 7, furent consacrées principalement à des soins dont ces deux mots, si voisins de forme et de sens, « pitié » « piété » marquent bien le touchant caractère : on releva les blessés et on donna la sépulture aux morts. Parmi les premiers, il y avait plus de neuf cents Russes que leurs camarades n'avaient pas pu retirer du champ de bataille, et, parmi les autres, il y avait tous les morts français et anglais, excepté ceux qui gisaient au fond des ravins, où le canon de la place et celui des navires à vapeur interdisaient les recherches.

On s'étonnait après chaque action, on s'étonna surtout après celle-ci que les Russes n'eussent pas demandé un armistice, au moins une suspension du feu, pour rendre à ceux des leurs qui étaient tombés pour toujours le dernier devoir. Dans une lettre adressée au prince Menschikoff, par le général Canrobert et lord Raglan, le 7 novembre, il y avait l'expression de cet étonnement ; il y avait aussi autre chose. C'était une rumeur accréditée parmi les Anglais, que, dans la bataille, leurs blessés avaient subi des violences, reçu de nouveaux coups ; on allait jusqu'à signaler un commandant de bataillon, Grec d'origine, qui, poussant ses soldats à les achever, aurait donné à la fois le conseil et l'exemple. La protestation des généraux en chef était énergique ; la réponse

du prince ne le fut pas moins ; il repoussa l'accusation et il récrimina. Vers la fin du mois d'octobre, selon lui, un sanctuaire vénéré des Russes, la chapelle de Saint-Wladimir, reste unique et respecté jusque-là de l'ancienne Kherson, avait été violée, dépouillée, saccagée ; un tel sacrilège aurait suffi pour expliquer l'exaspération et jusqu'à un certain point l'excès même d'une représaille acharnée. Les faits allégués par les généraux alliés manquaient de preuves certaines : l'accusation du prince Menschikoff était justifiée : des actes de pillage avaient profané l'église de Chersonèse. Le général Canrobert ordonna l'enquête d'urgence : « Je veux, disait-il, faire sur les coupables un exemple qui retentisse dans l'armée. » Celui qu'il en avait chargé, le général Forey, commandant du corps de siège, était l'homme le plus antipathique au désordre, le plus inflexible sur le devoir et la discipline. Ses ordres du jour, écrits avec énergie, souvent avec virulence, ne ménageaient rien et n'épargnaient personne, les généraux non plus que les officiers, les officiers non plus que les soldats. L'enquête fut donc vivement menée ; mais, en dépit du général, les coupables, qu'on savait appartenir à la légion étrangère, ne purent être personnellement convaincus et punis.

*
* *

On ne se doute pas à quel point les Russes comptaient sur la prétendue facilité des Français à se désorganiser au moindre échec.

En effet, une dépêche de la chancellerie de Moscou, saisie par des troupes françaises, annonçait qu'un désastre planait sur les alliés ; que les Anglais seraient bientôt écrasés sous une formidable attaque, et que, leur armée détruite, on aurait ensuite facilement bon marché des Français, incapables de se battre pour arrêter une déroute en train.

La dépêche se terminait par l'annonce « de la plus grande catastrophe des temps anciens et modernes ». « Tous nos agresseurs, disait-elle, seront jetés à la mer ; il ne restera pas un homme pour porter la nouvelle de cet événement dans son pays... »

Canrobert reçut de Paris copie de cette dépêche ; il ne s'en inquiéta pas, la mit tranquillement dans sa poche, monta à cheval, vainquit les Russes, et, rentré dans sa tente, écrivit au ministre de la guerre :

Ne vous inquiétez pas de la dépêche russe ; je viens d'y répondre. Ci-joint mon rapport sur la victoire d'Inkermann (1). »

(1) Bocher, *Lettres de Crimée.*

V

EN CRIMÉE

L'installation du général. — Une lettre de félicitation de l'empereur Napoléon III. — Le combat de Balaklava. — Un rapport. — Les récits de Paul de Molènes. — La mort de l'empereur de Russie. — En déjeunant. — Oh ! les braves soldats !...

Paul de Molènes raconte ainsi l'installation de Canrobert :

« Notre reconnaissance sous Sébastopol fut suivie de notre installation dans le bivouac où nous devions si longtemps rester. Le général Canrobert s'établit près d'une maison détruite, dont bientôt tous les débris disparurent. A l'époque où se dressèrent nos tentes, le jardin de cette maison en ruine existait tout entier encore; c'était un jardin paisible avec d'étroites allées bordées d'arbres fruitiers. Une de ces allées, resserrée entre deux haies de pruniers, se liait pour moi à d'intimes et lointaines pensées. Je trouvais un charme singulier à ce lieu, le charme de ces vieilles demeures, revues après nombre d'années par

quelque hasard de la vie, où l'on s'avance le cœur ému et comme oppressé, faisant sortir, à chaque pas des murs lézardés, de l'herbe poussée dans la cour, maints souvenirs, semblables à ces oiseaux familiers qui voltigent un instant autour de vous, puis s'arrêtent pour vous regarder. La guerre et les voyages ont augmenté mon attachement pour des objets qui ne sont ni de chair ni de sang. Il m'est arrivé continuellement d'être pris d'une affection subite pour quelques troncs d'arbres et un coin de terre.

« Partout nous rencontrons, avec étonnement et surprise, quelque chose de nous. D'où viennent, dans ces lieux inconnus où le hasard seul nous a conduits, ces lambeaux retrouvés de notre vie? Quels souffles les ont enlevés de notre cœur et dispersés ainsi sur tous les points du monde?

« Rien de plus simple que le bivouac du quartier général derrière lequel j'ai campé. Le maréchal Saint-Arnaud avait laissé à son successeur une de ces grandes tentes arabes, offrant à leur sommet une seule arête qui forme une ligne festonnée.

« Cette tente que je n'ai jamais pu voir sans me rappeler mes guerres africaines, qui, bien des fois, l'hiver, par un ciel brumeux, m'a fait songer, avec un serrement de cœur, au généreux soleil dont elle avait été si longtemps imprégnée, cette tente servait de salle à manger au général avant la construction d'une grande baraque qui, plus tard, opposa aux bises de la mauvaise saison ses planches disjointes. Quant à l'abri même où demeurait le commandant en chef de l'armée, c'était une

tente grossière qu'un étroit fossé et un petit mur de boue entourèrent seuls aux jours rigoureux, tente bien connue du soldat, dont l'aspect avait quelque chose de glacé lorsque la toile était toute rigide de neige, et qui, par cela même pourtant, a certes réchauffé plus d'un cœur, en y faisant pénétrer la toute-puissante vertu de l'exemple. »

Après la bataille d'Inkermann, le général Canrobert prit la résolution d'ajourner l'assaut et d'attendre des renforts de France et d'Angleterre.

L'empereur Napoléon approuva cette résolution des généraux en chef, et dans sa lettre de félicitation au général Canrobert sur la bataille d'Inkermann, il s'exprime ainsi à ce sujet :

« ..... Après la brillante victoire de l'Alma, j'avais espéré que l'armée ennemie, en déroute, n'aurait pas réparé si promptement ses pertes, et que Sébastopol serait bientôt tombé sous nos coups; mais la défense opiniâtre de cette ville et les renforts arrivés à l'armée russe arrêtent un moment le cours de nos succès. Je vous applaudis d'avoir résisté à l'impatience des troupes demandant l'assaut dans des conditions qui auraient entraîné des pertes trop considérables.

« Les gouvernements français et anglais veillent avec une ardente attention sur leur armée d'Orient. Déjà des bateaux à vapeur franchissent les mers pour vous porter des renforts considérables. Ce surcroît de secours va doubler vos forces et vous permettre de prendre l'offensive... »

Le 25 octobre eut encore lieu une affaire importante, qu'on appela « le combat de Balaklava »

et dont le général Canrobert a rendu compte en ces termes (1) :

« Dans la matinée du 25, dit-il, à la pointe du jour, les collines situées à 2500 mètres du port (Balaklava), et défendues par quelques ouvrages très incomplets, occupés chacun par 100 à 150 Turcs et armés de pièces de canon, furent envahies par des forces considérables, qui s'en emparèrent après avoir chassé les Turcs.

« Aussitôt lord Raglan et moi, nous nous portâmes sur les hauteurs qui bordent la vallée de Balaklava et forment la limite extrême de notre position définitive pendant le siège. L'ennemi occupait les collines dont je viens de parler ; ses masses couvraient les hauteurs boisées qui en forment le fond à côté de la Tchernaïa ; il montrait une vingtaine de mille hommes, et le reste devait se tenir caché dans les ravins et les broussailles. Son intention évidente, celle qu'il aura toujours, était de nous faire descendre jusqu'à lui en quittant nos excellentes positions. Je me suis contenté de réunir, sur la demande de lord Raglan, ma cavalerie à la cavalerie anglaise qui se tenait dans la plaine, en avant de Balaklava, et avait déjà fourni contre la cavalerie russe une charge très brillante.

« En outre, pendant que lord Raglan établissait deux divisions d'infanterie en avant du port, je faisais descendre au pied des premières pentes

(1) On ne saurait trop donner le texte de ces Rapports de Canrobert, qui sont toujours d'une lumineuse clarté et toujours intéressants à lire.

tout ce que j'avais de disponible de ma première division.

« Les choses en étaient là, et le jour était déjà avancé, lorsque la cavalerie légère anglaise, sept cents chevaux environ, se laissant aller à trop d'ardeur, chargea vigoureusement le gros de l'armée russe.

« Cette charge impétueuse, exécutée sous le feu croisé de la mousqueterie et de l'artillerie, produisit d'abord un très grand désordre dans les rangs ennemis ; mais cette troupe, emportée trop loin de nous, éprouva des pertes sensibles. Après avoir sabré les canonniers des deux batteries, elle dut revenir affaiblie de cent cinquante hommes.

« Pendant ce temps, ma brigade de chasseurs d'Afrique, qui tenait dans la plaine la gauche de l'armée anglaise, voulut lui venir en aide ; elle y parvint par une manœuvre hardie qui a été fort remarquée, et qui consistait à attaquer sur la gauche une batterie d'artillerie et quelques bataillons qu'elle a forcés à la retraite, et dont le feu sur les Anglais était meurtrier. Nous avons perdu là une vingtaine d'hommes blessés ou tués, dont deux officiers. La perte de l'ennemi de ce côté a été assez importante, et il a laissé nos chasseurs opérer leur retraite en bon ordre sans les inquiéter. La nuit est venue mettre fin à ce combat. »

*
* *

Nous empruntons au brillant officier d'ordonnance de Canrobert, Paul de Molènes, qui a été en même temps un de nos plus charmants écri-

vains, quelques récits relatifs au siège de Sébastopol. Ces pages émues nous feront connaître plus intimement encore le brave commandant en chef de l'armée (1).

« On peut s'imaginer, raconte Paul de Molènes, l'empire qu'exerçait sur l'armée le général Canrobert, avec cette langue imagée et vive que fournit un cœur vaillant à un esprit bien doué.

« Un seul trait montrera cet empire. J'ai dit quel aspect sinistre avait, à la droite du siège, l'entrée de nos tranchées. Les ravins où l'on était forcé de s'engager, pour arriver à cette partie de nos travaux, évoquaient le génie de Salvator Rosa.

« C'étaient les paysages tourmentés, chers à ce pinceau hardi et violent comme un glaive. Un soir, en revenant de visiter nos tirailleurs, le général Canrobert cheminait dans un de ces ravins. Au pied d'une montagne sombre et farouche, dont les plis commençaient à se remplir des ombres de la nuit, il aperçut quelques soldats qui remuaient la terre. Il s'arrêta pour demander à ces hommes ce qu'ils faisaient : ils lui répondirent qu'ils creusaient des tombes. En cet instant, près de ces fossoyeurs improvisés, passaient d'autres soldats portant sur leurs épaules une civière. Un cadavre singulier

(1) Une émotion pleine de charme anime les souvenirs de cette guerre que nous a laissés Paul de Molènes. Paul de Saint-Victor, le célèbre critique, parlant de ces récits, a dit : « C'est la foi de la guerre qui anime ces récits de Paul de Molènes d'un intrépide et mélancolique enthousiasme. Il les raconte en poète plutôt qu'en soldat. L'homme d'action s'efface derrière le contemplateur ; il garde d'un bout à l'autre la modeste attitude d'un témoin armé. Il peint la guerre en artiste, ému de ses souffrances, exalté par ses héroïsmes, ébloui jusqu'au ravissement par ses gigantesques spectacles. »

reposait sur ce lit de mort ambulant : c'était un homme atteint par le trépas avec une telle rapidité, que, en devenant immobile, il avait gardé toutes les attitudes de la vie et s'était changé en une sorte d'effrayante statue. Un de ses bras s'était raidi le long de son corps, mais l'autre bras était levé au ciel. La mort avait donné au geste de ce membre livide une énergie que je ne saurais rendre. On eût dit un appel terrible à la puissance divine. Parmi tous les objets transformés que la guerre avait fait passer sous mes yeux, aucun peut être ne m'a paru plus émouvant que ce bras. Il y a dans les spectacles extérieurs d'invincibles puissances que les âmes les plus simples subissent souvent à leur insu.

« Les hommes près de qui le général Canrobert s'était arrêté semblaient soucieux. Ce qui frappait en ce moment mes regards pesait évidemment sur les cœurs.

« — Eh bien, mes enfants, leur dit le général, il « y en a donc beaucoup qui ont fait le grand « voyage aujourd'hui.

« — Oui, mon général, lui répondirent-ils, et « demain, il y en aura bien d'autres encore.

« — Nous le ferons tous, reprit alors le chef, « c'est bien certain ; mais de quel lieu partirons- « nous et quand nous mettrons-nous en route ? « Voilà ce que je ne puis pas vous dire. »

« Appuyés sur leurs pioches, les hommes qui travaillaient dans le ravin se mirent à rire. L'humeur gauloise était réveillée et reprenait sa chanson au bord de ces tombes.

« Rien de plus singulier, même de plus émouvant, que la visite du général Canrobert aux tranchées les jours où l'hiver redoublait de rigueur. Non seulement on n'entendait point sur ses pas une seule plainte, un seul murmure, mais sa venue, au contraire, était fêtée par un concert de paroles joyeuses. Tous ces braves gens devant lesquels il passait trouvaient pour le saluer un sourire, sourire attendrissant, sourire sacré comme les souffrances d'où leur simple et touchant héroïsme le faisait jaillir ; quant à lui, il s'arrêtait sans cesse, dans ses courses prolongées souvent jusqu'à la nuit, pour adresser à l'un et à l'autre quelques mots d'encouragement familier. Les endroits qu'il choisissait de préférence pour ses stations étaient ceux où l'on était le moins à couvert des feux ennemis, où passaient le plus de boulets, où sifflaient le plus de balles ; il n'y avait point là entraînement aveugle d'une bravoure irréfléchie : c'était le calcul instinctif d'une généreuse intelligence. Plus d'une fois, balles et boulets se mêlèrent à ses entretiens avec un heureux à propos. Ces images sensibles du péril donnaient aux plus modestes discours une hauteur et une portée que, je crois, l'on demanderait en vain à toutes les ressources de l'art oratoire ; il n'y avait point, dans la vie journalière du soldat, de détails que le général en chef craignît d'aborder. Une nuit avait été particulièrement marquée par une abondante pluie de neige. Cette pluie s'était arrêtée tout à coup, et, sous les souffles du matin, cet amas de neige tombée était devenu dur, rigide. La lave

glaciale s'était figée ; les chevaux ne pouvaient point marcher sur une surface glissante où les hommes mêmes étaient obligés de s'avancer avec précaution. Le général sortit à pied ; je l'accompagnai. Il se dirigea vers le bivouac d'un régiment nouvellement arrivé. La mort semblait régner sous les tentes dressées de la veille, au sein de ce pays désolé. Sauf les sentinelles, aucun homme n'était debout. L'unique moyen de soutenir la lutte à laquelle ils étaient appelés manquait à ces nouveaux venus.

« Ils n'avaient point de bois. Où en trouver sur ce plateau transformé en désert, qui ne semblait plus produire que des boulets? Le général se penche vers une tente ; il appelle, il secoue quelques hommes, pressés les uns contre les autres, cherchant l'oubli de leurs misères dans l'engourdissement d'un funeste repos. Il les engage à faire du feu. On attache sur lui des regards étonnés. « Nous n'avons point de bois. — Allons, « mes enfants, suivez-moi. » Ils l'accompagnent ; au bout de quelques pas, le voilà qui s'arrête et, du bout de sa canne, il désigne, au milieu d'une surface blanche et unie, quelques pousses noires, minces, frêles, presque imperceptibles de petites branches semblables à des brins d'herbe que le moindre vent eût fait frissonner : « Voilà du bois », leur dit-il. Les soldats se mettent à rire, ils croient à une plaisanterie qu'ils ne comprennent pas ; mais ils sont distraits et un peu réchauffés par le mouvement, ce qui est déjà quelque chose. Le général s'écrie ensuite : « Qu'on aille me chercher

une pioche. » La pioche arrive et, sous les yeux du chef qui dirige la fouille, on remue la neige, puis la terre, à l'endroit où s'élèvent ces tiges menues ; bientôt, c'est un vrai trésor que l'on découvre. Une énorme souche dessine l'un après l'autre ses contours rugueux, et finit par apparaître tout entière aux regards des travailleurs ébahis : « Partout, leur dit le général, où vous verrez ces pousses brunes que vous dédaigniez tout à l'heure, donnez un coup de pioche et vous trouverez une bûche de Noël. » Voilà un régiment réveillé, des corps réchauffés et des esprits enrichis d'une de ces leçons pratiques, chères à tous ceux que Dieu a faits pour être les pasteurs des guerriers.



« L'ambulance qui m'a le plus frappé est celle du quartier général. Depuis l'accident qui avait renversé, le 14 novembre, tout un édifice de planches sur les lits de nos malades, on avait creusé, près du quartier général, une vaste tranchée que l'on avait recouverte en toile. Le général en chef visitait souvent les blessés. Je pénétrai un jour, sur ses pas, dans cette galerie souterraine où se pressaient des couches alignées en longues files. Ce jour-là, l'air était froid, le vent âpre et chargé de neige ; mais la plus rude, la plus cruelle bise semblait quelque chose de bienfaisant lorsqu'elle venait vous frapper au visage dans cette atmosphère embrasée par des souffles fiévreux d'une chaleur

oppressive et malsaine. Les deux extrémités de ce corridor lugubre étaient seules éclairées par la pâle lumière du dehors. Toutes les autres parties étaient envahies par une ombre où l'on distinguait çà et là, autour d'une chair morbide, quelque linge ensanglanté. Comme il arrive cependant au sein de toutes ténèbres, la vue semblait acquérir bientôt une puissance indépendante de ses lois ordinaires, avec cette étrange force que donnent tout à coup au regard l'émotion de certains spectacles et l'énergie de la volonté, on voyait dans ses moindres détails un cruel et sublime tableau. Ce sacrifice dont je parlais tout à l'heure, je ne le côtoyais plus cette fois, je l'embrassais, je le pénétrais, je descendais dans ses profondeurs sacrées, je sondais ses redoutables mystères.

« Le général en chef trouvait dans son cœur des paroles pleines de vie qui ranimaient tour à tour ces patients sur leur douloureux grabat. Il répétait à ces élus de la souffrance les mots magiques qui font donner à nos soldats, avec un sourire, jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Il parlait au mutilé de l'accueil qui fêterait son retour parmi les siens ; à l'agonisant, de ces amours qui fleurissent jusque dans le trépas, de Dieu et de la patrie. Je n'oublierai jamais cette revue d'hommes, rangés pour la plupart sur le seuil d'un autre monde. Elle resplendissait d'une grandeur idéale, plus éblouissante mille fois que toutes les grandeurs visibles. Au lieu de visages animés de formes robustes, l'œil ne voyait que des figures hâves, toutes semblables à des fantômes ;

au lieu d'uniformes étincelants, c'étaient des draps trempés déjà par les sueurs de maintes agonies ; enfin, tout l'appareil de la misère, tous les apprêts du sépulcre remplaçaient l'appareil de la gloire et les apprêts du combat.

« Mais on sentait là quelque chose de plus émouvant que le roulement du tambour et même que le salut altier du drapeau ; on sentait, à cette revue de mourants, non plus les signes, mais la présence même des choses invisibles et sacrées pour lesquelles on embrasse la mort. »

On voit, par la lecture de ces lignes, combien sont intéressants ces curieux récits écrits par un soldat doublé d'un poète (1).



Un moment, le général Canrobert avait pensé que le siège allait se terminer rapidement ou être levé, à cause de la mort de l'empereur de Russie.

En effet, le 6 mars, un vapeur anglais, expédié de Varna, avait apporté à lord Raglan la nouvelle de la mort de Nicolas Ier.

Elle fut transmise au général anglais au milieu

(1) Le maréchal Canrobert, dans une conversation avec M. Henri d'Ideville, lui disait : « Vous avez bien jugé de Molènes : c'était une épée et c'était une lyre ; au demeurant, bon soldat, intelligent, ardent et dévoué. Je m'étonne que vous n'ayez point parlé d'un de ses amis intimes, et son meilleur camarade : La Tour du Pin. Celui-là était aussi un type bien original ; il ne nous a pas quittés un seul instant en Crimée : c'est là qu'il est mort. Il couchait sous la propre tente de Molènes, afin d'être sur pied à toute heure et de prendre part à toutes les affaires, à tous les engagements. Lorsque de Molènes partait seul, on ne le réveillait point, La Tour du Pin entrait alors dans des colères violentes ; jamais je n'ai rencontré un

d'une conférence avec les généraux français. Elle produisit une grande sensation.

« La Providence vient mêler sa voix à la nôtre », s'écria lord Raglan.

La nouvelle, de source anglaise, avait été confirmée par une dépêche du Ministre des Affaires étrangères de France, M. Drouyn de Lhuys.

Le 6 au soir, les généraux recevaient du général Canrobert une lettre ainsi conçue :

« Une dépêche portant tous les caractères de la plus grande authenticité annonce la mort de l'empereur de Russie, qui aurait succombé le 2 mars, à midi dix minutes ; c'est une grande nouvelle. »

Mais cette grande nouvelle n'allait rien changer au siège de Sébastopol, qui devait suivre son cours (1).

homme aussi avide du danger. Il était très myope et, de plus, très sourd : deux conditions, dira-t-on, pour ne point craindre le péril qu'on ne voit point et qu'on ne peut entendre ; mais ce n'était point là le courage du colonel de La Tour du Pin. Cet homme était trempé d'une façon étrange ; il courait à l'ennemi comme un taureau court au rouge. Avant qu'il fût blessé, je lui disais : « Mon pauvre La Tour du Pin, vous êtes le plus « vaillant soldat que je connaisse, mais vous êtes un fou. Si vous tombez « ici, et vous tomberez, je vous jure de faire élever une colonne avec ces « mots : « Ci-gît un preux du moyen âge égaré à notre époque. » Peu de temps après, il mourut frappé. »

(1) L'impression générale fut loin d'être dans l'armée ce qu'on la supposait en France : « Cette impression, dit un témoin oculaire, fut de l'inquiétude : on se demandait si cette mort subite et inattendue n'allait pas modifier les événements de la guerre et arrêter le siège. Car, il faut bien se le dire, la prise de Sébastopol, c'était l'espérance brillante qui vivait dans toutes les pensées ; c'était le courage contre les souffrances, c'était la résignation contre toutes les épreuves, contre toutes les fatigues, contre toutes ces morts qui frappaient et décimaient ; c'était le foyer lumineux qui éclairait l'horizon et vivifiait tous les cœurs. Si un souffle subit fût venu l'éteindre, c'eût été une profonde douleur, une unanime amertume. »



On était au commencement de mai ; une attaque des Russes en plein jour avait été brillamment repoussée par la brigade du général de Salles. En déjeunant, Canrobert dit au général : « Nous vous devons un beau succès.

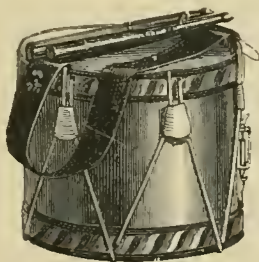
« Vous le devez à vos soldats », répondit le général de Salles.

Toujours sous la même impression, après ce déjeuner, Canrobert, s'adressant à un diplomate, lui dit :

« Eh bien, vous vouliez des émotions ?

— J'en ai, général, répondit le diplomate, elles ont été à la fois tristes et nobles.

— *J'espère*, ajouta Canrobert, *que vous écrirez de belles pages sur mes soldats. — Oh ! les braves soldats !* »



VI

SOUVENIRS DU SIÈGE

Canrobert et ses soldats. — Je les aime beaucoup ! — Les récits d'un diplomate. — Les soldats de la légion étrangère. — La bravoure. — Une sortie. — Canrobert et les artilleurs. — Un déjeuner. — Canrobert et les grognards. — Une promesse alléchante. — La poignée de main du général. — Le soldat lorrain.

Si le général Canrobert était adoré de ses soldats, il leur rendait bien la pareille. Il fallait voir comme il s'inquiétait de leurs moindres besoins.

Rien ne passait inaperçu pour Canrobert : le commandant en chef s'occupait aussi bien de la marine que de l'armée de terre. La marine s'ennuyait de son inaction :

« J'ai beau dire à l'amiral Dundas, écrivait au chef d'état-major général de l'armée française, le contre-amiral Bruat, j'ai beau lui dire que, ne fût-ce que pour l'effet moral, il faut que les vaisseaux se fassent casser quelques mâts, il me répond qu'il a ordre de les tenir toujours prêts à rembarquer les troupes, au besoin. »

Canrobert s'ingéniait à ménager, avec une délicatesse habile, les opinions et les sentiments particuliers de la marine.

Personne, pendant cette terrible campagne de Crimée, n'a porté au plus haut degré que le général en chef Canrobert la crainte de verser le sang du soldat. Comme il le répétait souvent, l'armée c'était sa famille, les soldats étaient ses enfants !

« Ils vous aiment, lui disait un jour un général anglais, parce qu'ils savent que vous les aimez.

— Oui, répondit Canrobert d'une voix pensive, je les aime beaucoup..., je les aime... trop, peut-être (1). »

Il y avait surtout deux corps dont il était fier et auxquels il rendait de fréquentes visites : c'étaient les zouaves et les soldats de la légion étrangère qu'il avait formée autrefois et avec lesquels il avait déjà combattu en Afrique :

Un écrivain militaire, M. de Bazancourt, qui les a vus à l'œuvre en Crimée, en parle avec admiration :

« Ils sont intrépides, ces soldats de la légion étrangère, a-t-il écrit ; et comme ils forment, pour ainsi dire, une petite armée à part dans la grande armée, permettez-moi de vous en parler.

« Ce soir-là, un d'eux qui, la veille, avait commis une faute, et que son commandant avait très rudement traité, s'approcha de lui et lui dit :

« — J'espère, mon commandant, que vous me « pardonnerez, j'ai deux balles dans le corps. »

« Un de leurs officiers me disait :

« — En dehors du service, ce sont d'horribles sou-

(1) Parlant de cette guerre de Crimée, le maréchal Canrobert a dit lui-même un jour : « Ce fut une terrible et gigantesque lutte ; on ne connaîtra jamais les trésors de patience, de gaieté, de bravoure enfermés dans le cœur de nos petits soldats. »

« dards, peut-être même d'atroces coquins, rudes « à mener, dangereux à discipliner, mais énergi- « ques et indomptables au feu. »

Une grande partie de ces régiments se compose de déserteurs, d'hommes dont la conscience est souvent chargée de bien des fautes. Pleins de courage, ils sont parfois étrangers à tout sentiment moral et ne connaissent que le devoir militaire. C'est sur ce chapitre seul qu'ils se montrent chatouilleux. Le reste leur importe peu.

Singulière éducation militaire, n'est-ce pas ? Souvent les compagnies se font justice elles-mêmes.

Un homme est mis à l'index de ses camarades.— Le soir venu, les camarades *l'abîment* (c'est le mot); la mort s'ensuit le plus souvent, et le lendemain le docteur met sur le rapport : « Un tel, mort... d'une chute. »

On sait ce que cela veut dire.

Au commencement du siège un homme avait déserté et avait été repris. — On l'envoie aux silos. (Les silos sont des trous pratiqués très profondément en terre ; on descend dans ces sortes de cavernes étroites et souterraines ceux qui sont condamnés, et là, ne pouvant se coucher, forcés d'être accroupis sur eux-mêmes, ils restent ainsi souvent quarante-huit heures, trois jours, huit jours même; — supplice terrible, le seul qui puisse dompter ou, du moins, briser un peu, par l'épuisement, ces natures cyniques et rebelles.)

Donc le déserteur avait été descendu dans un silo.

« Vous avez tort, mon lieutenant, dirent de



DANS LES TRANCHÉES DEVANT SÉBASTOPOL

vieux soldats ; dans un silo, ça se plaint, ça crie, ça fait du bruit ; vous auriez mieux fait de nous le confier, nous l'aurions mené ce soir dans le ravin. »

Je doute fort qu'il en fût revenu.

Il y a nombre de choses que l'on réprimerait avec la plus grande sévérité dans d'autres régiments, mais sur lesquelles, en faveur de certaines qualités, il faut fermer les yeux.

Du reste, les sous-officiers et les caporaux sont excellents et exercent une grande influence sur les soldats qu'ils mènent rudement. — La dureté pour tous, l'amour-propre chez quelques-uns, voilà les seuls mobiles qui puissent mettre en mouvement ces troupes composées d'éléments si divers, et de nationalités si disparates.

Il ne faudrait pas cependant trop charger le tableau : hâtons-nous de dire que partout où la légion étrangère a été appelée, elle s'est jetée au premier rang, au plus fort du danger.

Voulez-vous deux traits entre mille ?

Un sergent-major de la légion était descendu sur le flanc du ravin de la Quarantaine, en vue des embuscades. — Aussitôt il est assailli par une grêle de balles ; une lui fracasse la cuisse, il tombe. — Le caporal de l'une des escouades s'élance aussitôt par la même route et court vers son sergent ; il le prend sur ses épaules et revient vers la tranchée. — A moitié route, une balle traverse l'épaule du sauveteur et le renverse. — Il se relève, reprend le blessé sur l'autre épaule et regagne la parallèle, aussi tranquillement que s'il ne lui était rien arrivé.

Ce héros fut décoré de la médaille militaire.

Un sergent, un vieux soldat d'Afrique, est de garde. On l'envoie, le soir, placer un petit poste sur un point très avancé, derrière un pan de muraille qui abrite la troupe contre la mousqueterie des embuscades ennemies.

Il revient. Le lieutenant lui demande :

« Es-tu bien sûr que les hommes peuvent voir à quarante ou cinquante pas ? »

Le sergent part, puis revient un instant après.

« Eh bien, dit l'officier ?

— Ils voient très bien, mon lieutenant.

— Comment le sais-tu ?

— Je suis sorti par la brèche et j'ai été me placer à cinquante pas en avant ; ils me voyaient comme vous. »

Il faut bien passer quelques petites peccadilles à de tels hommes.

*
* *

Le même témoin écrivait au sujet de la sortie opérée contre les Russes dans la nuit du 23 février :

« Je me rappelle que, dans ma dernière lettre, je vous disais que la perte des Russes, bien qu'il nous fût impossible de la préciser, avait dû être grande, et je ne me trompais pas. Le combat ayant eu lieu dans les positions de l'ennemi, qu'il nous avait fallu quitter pour regagner nos retranchements, chacun en était réduit aux conjectures des probabilités, et, le lendemain, la demande que fit le général Osten-Saken d'une suspension d'armes

pour enterrer les morts prouve que les pertes doivent avoir été notables ; mais, ce qu'il y a de plus triste pour eux, c'est qu'ils en ont, comme je vous l'indiquais, de beaucoup augmenté le chiffre par leur propre fusillade et même par les feux de la place qui mitraillaient la portion des leurs contre lesquels nous étions engagés, et qui n'avaient pu s'abriter derrière les carrés que les Russes avaient formés pour nous écraser de tous les points. »

* * *

Canrobert était partout, s'inquiétait de tout, prenait note de tous les détails et ne négligeait aucune occasion de rendre justice aux vaillants et aux braves.

Il allait souvent visiter les travaux qui s'exécutaient et ne craignait nullement de s'exposer, ainsi que le témoigne M. le baron de Bazancourt :

« Le général Canrobert, raconte-t-il, s'arrête dans les batteries, parle aux artilleurs.

« Tout à coup, une bombe vient tomber au milieu de la tranchée, à quelques pas du groupe que forment les généraux. Les éclats meurtriers du projectile peuvent, d'un seul coup, abattre bien des têtes précieuses. Ce fut un moment d'angoisses inexprimables, non pour ceux que le danger menaçait, mais pour ceux qui, à l'abri de la mort, la voyaient planer si près des chefs de l'armée. Chacun s'arrête, s'abrite de son mieux ; heureusement, la bombe éclate au milieu des gabions et ne touche personne.

« A la batterie 16, on présente au général Canrobert un artilleur qui, blessé et retenu depuis une semaine à l'ambulance, l'avait brusquement abandonnée le jour de l'ouverture du feu, malgré les remontrances du médecin, « voulant, disait-il, « servir sa pièce et ne pas manquer un si beau « jour ».

« Le général prend une médaille militaire et la lui donne devant tous.

« Certes, c'est là un épisode bien simple, mais vous ne pouvez comprendre combien il empruntait de mâle poésie au lieu où il se passait, sous le feu du canon, devant les pièces fumantes.

« Le voyez-vous ce brave soldat, les vêtements couverts de terre, le visage et les mains noires de poudre. — combattant arraché à la lutte pour paraître devant son général ; — ses yeux brillent :

« Vive l'empereur ! dit l'artilleur ; vive mon « général ! »

« Et il retourne à son poste tout radieux, en regardant la médaille qui brille sur sa poitrine. »

Dans le même moment passait un brancard, il portait le capitaine du génie Monbat, qui venait d'être mortellement blessé.

Mis à l'ordre du jour, par le général en chef Canrobert, le capitaine Monbat avait été récemment nommé officier de la Légion d'honneur.

Quand il arriva à l'ambulance, il rendit le dernier soupir.

Les soldats qui l'avaient apporté prirent, chacun à son tour, la main encore chaude du capitaine, et la portèrent à leurs lèvres.



Laissons encore la parole à M. le baron de Bazancourt, qui raconte ainsi l'emploi de la journée du 6 avril.

« J'ai déjeuné hier, dit-il, chez le général en chef, avec Ismaïl-Pacha, qu'accompagnaient plusieurs officiers de son état-major. Ce déjeuner a un aspect pittoresque et original qui me frappe. Le commandant Magnan, qui est près du général turc, lui sert d'interprète : « Après la prise de Sébas-
« topol, déclare Ismaïl, je donnerai ma démission
« et je quitterai mon uniforme; car, ajouta-t-il,
« après avoir vu l'armée française, on ne peut
« plus servir dans aucune autre armée. »

« Vous devez comprendre que le général Canrobert n'a pas voulu rester en arrière de galanterie avec Ismaïl-Pacha, et s'est empressé de lui répondre :

« L'armée ottomane, a dit Canrobert, est une
« de celles que l'on peut montrer avec orgueil à ses
« amis comme à ses ennemis. »

« Le général Canrobert cause souvent bas avec le général Niel, et les regards suivent le mouvement des lèvres; ici, on est affamé de nouvelles et d'espérances ; ici, on attend aussi avec cette fiévreuse impatience que chaque jour écoulé augmente encore. Je ne sais pourquoi, mais j'ai presque la conviction que ma prochaine lettre vous apprendra du nouveau et que nous ne tarderons pas à ouvrir le feu.

« On se réunit souvent en conseil chez le géné-

ral en chef; pourtant rien ne transpire, au dehors, des résolutions de ce suprême aréopage.

« Après le repas, le général Canrobert me fit l'honneur de causer quelque temps avec moi.

« Eh bien! général, lui dis-je, quand viendra « le grand jour ?

« — Oh ! me dit-il en souriant, cela dépend du « bon Dieu !

« — Mais ici, vous êtes le bon Dieu.

« — Avec cette différence que nous sommes « deux, et que le troisième va arriver demain, « ajouta-t-il, faisant allusion à l'arrivée d'Omer-« Pacha ; mais soyez tranquille, bientôt Sébastopol « entendra parler de nous, et *nous en aurons pied* « et *aile*.

« — Je n'en ai jamais douté.

« — A la bonne heure ! me dit le général, en me « frappant sur le bras. Et au Clocheton, doute-t-on?

« — On attend, général.

« — Eh bien, dites au Clocheton qu'il n'atten-« dra pas longtemps, et qu'il fera bien de s'occu-« per à se garantir des boulets. »

« Au Clocheton, je fus reçu comme un porteur de bonnes nouvelles, et je trouvai le capitaine Brussenaud qui faisait élever devant notre maison une fort respectable gabionnade (1) de tonneaux.

*
* *

« A cette époque, raconte aussi un témoin, on voyait presque tous les jours notre général en chef,

(1) *Gabionnade* : retranchement, abri exécuté en gabions. Ici, les gabions étaient des tonneaux remplis de terre.



LE DERNIER ADIEU. — SOUVENIR DU SIÈGE DE SÉBASTOPOL

Canrobert, visiter les camps à pied et sans escorte; il entrait dans les tentes, faisait signe aux soldats de ne pas se déranger, prenait place au milieu d'eux, et causait avec les vieux Africains qu'il connaissait de longue date.

« Canrobert savait mieux que personne prendre les grognards par leur faible ; il ne cherchait pas à les consoler, c'eût été maladroit ; il se faisait consoler par eux, c'était plus habile.

« Une fois assis, il regardait la tente d'un air de commisération, et disait :

« Vous ne devez pas avoir chaud ici, mes
« enfants ; les baraques n'arrivent pas, c'est déso-
« lant. On fait ce qu'on peut en France ; mais il
« faut du temps pour amener le matériel jusqu'ici.
« N'importe, quand je pense que vous avez froid,
« je suis furieux de ces retards, qui pourtant sont
« inévitables.

« — Pauvre Canrobert, murmuraient les soldats,
« comme il s'occupe de nous !... »

⁂

Et ils s'évertuaient à lui prouver qu'ils étaient bien logés, bien nourris, très contents.

Et plus le général les plaignait, plus ils le raisonnaient sur leur sort, supportable selon eux.

Invariablement, à la fin de ces conversations, la même question revenait sur le tapis.

« A quand l'assaut ? demandaient les soldats.

— Encore un ou deux mois de patience, répon-

dait le général, et nous aurons une grande bataille. »

Cette promesse produisait un effet prodigieux; à l'idée de battre encore une fois l'ennemi, nos troupiers oubliaient misères et peines et se frottaient joyeusement les mains.

Grâce à la façon dont il se faisait consoler par ses grognards, Canrobert obtenait tout ce qu'il voulait de l'armée.

Nos soldats, si frondeurs par tempérament, exécutaient sans broncher les ordres les plus pénibles; jamais on n'entendit un murmure dans les camps.

Turenne seul avait déjà su obtenir à ce point la confiance de ses régiments.

Lorsque Canrobert quittait un bivouac, il n'oubliait jamais d'échanger une cordiale poignée de mains avec un vétéran: c'était un grand honneur pour celui qui en était l'objet; en parlant de lui les conscrits disaient :

« Un tel, c'est l'ami du général; ils sont à *tu* et à *toi;* ils se serrent la main quand ils se rencontrent. »

Or il arriva qu'un jour Canrobert, passant sur un front de bandière, aperçut un tout jeune homme qui, le torse nu, se lavait dans la neige et semblait défier la bise.

Le général s'arrêta pour regarder ce spectacle.

Le jeune homme, sans se préoccuper du nouveau venu, continua sa toilette et y mit le temps, puis s'habilla tranquillement.

« Eh! garçon, lui demanda le général, pourquoi diable prends-tu des bains de neige?

— Parce que je suis engagé volontaire, répondit le jeune homme.

— Quel rapport particulier y a-t-il entre la neige et les engagés volontaires?

— Voilà la chose. Je suis Lorrain.

— Ah! tu es Lorrain, dit Canrobert, étonné de la tournure que prenait l'explication.

— De Nancy, ajouta le jeune soldat.

— Je ne comprends pas bien où tu veux en venir; mais enfin, continue.

— Vous allez voir ; je disais donc que je suis de Nancy, le pays du général Drouot, qui se faisait la barbe en plein air pendant la retraite de Russie, pour embêter les malins.

— Après, après ?

— Après ? Les anciens se sont moqués de moi en arrivant ici ; ça m'a vexé, et j'ai voulu imiter le général Drouot pour montrer que le froid ne me faisait pas plus peur que les Cosaques. Malheureusement, n'ayant pas de barbe, j'ai dû m'y prendre autrement que le père Drouot.

— Et voilà ! bonjour, mon officier. »

Et le jeune homme voulut tourner les talons.

« Attends donc, mon garçon, lui dit Canrobert; je vais t'indiquer un moyen de ne plus être en butte aux quolibets.

— Le mien est bon, mais voyons le vôtre.

— Supposons que tu sois caporal.

— Ah! dame! si j'avais les galons, les simples soldats ne se permettraient pas de rire à mes dépens. Mais je ne suis pas caporal.

— Je te nomme caporal, moi.

— Vous voulez rire ; vous n'êtes pas mon colonel.

— Je suis Canrobert. »

Le conscrit pâlit à l'idée d'avoir parlé sans façon à un si haut personnage.

Au même moment, la nouvelle de la présence du général s'étant répandue, les soldats sortirent des tentes et saluèrent leur chef de joyeux vivats. Le nouveau caporal fut solennellement promu et reconnu aux acclamations du régiment.

Un matin, Canrobert vit rentrer un de ses bataillons, qui revenait des tranchées.

La nuit avait été si glaciale qu'il s'était dirigé avec inquiétude du côté de Balaklava, craignant que les compagnies ne fussent gelées.

A la vue du général en chef, les soldats entonnèrent la fameuse complainte du *Grenadier revenant de Lille en Flandre*, chanson de circonstance. Puis, passant devant Canrobert, ils poussèrent un hourra pour lui prouver que leur voix n'était pas gelée dans leur gosier.

Nous ne saurions dire jusqu'à quel point le général fut touché de cette gaieté qu'affectaient les soldats après pareille nuit.

Il salua avec émotion ce bataillon qui défilait si crânement, et regagna le quartier général où il écrivit le célèbre rapport qui se terminait par ces mots : « Avec de pareils hommes, nous vaincrons l'univers. »

*
* *

Rappelons encore un trait de Canrobert, réellement et profondément touchant, qui se passa devant Sébastopol :

Le soldat français, qui est généralement propre et surtout coquet, a la vermine en horreur.

Or, en Crimée, les troupes bivouaquant sur les camps russes délaissés par les assiégés, avaient ramassé dans les plis de leurs vêtements, des poux qui les dégoûtaient horriblement.

Canrobert connaissait cette répugnance des soldats, l'impossibilité, pour ainsi dire, de pouvoir se débarrasser de ces sales parasites et il résolut, tout au moins, de les consoler.

Un jour, il s'arrangea de manière, qu'au milieu d'un cercle de zouaves où il s'était arrêté à causer, on vît trois gros poux courir sur sa tunique de général.

Un zouave s'approcha vite pour le débarrasser de ces sales visiteurs. Canrobert lui dit en riant :

« Voyons, donne-m'en un. »

Et, le regardant tranquillement courir dans sa main :

« Il est de taille, le gredin, hein ! dit-il ; mais vous comprenez bien, mes enfants, qu'en ma qualité de général en chef, je suis forcé de nourrir les plus gros ! »

La scène fut répétée dans tout le camp et, quand un soldat osait se plaindre de la vermine, les officiers lui disaient :

« Eh bien, quoi ! le général en a bien ! »

*
* *

Il avait des mots hardis et un geste empoignant qui électrisait les hommes.

Le 19 octobre, pendant qu'on essayait de compléter l'investissement, les Russes firent une sortie pour débusquer nos bataillons.

Canrobert entendant la fusillade, monte à cheval et court sur le terrain. Là, se tournant vers les soldats, d'un geste superbe, il leur dit :

« Allons, enfants, la baïonnette aux reins de ces gaillards-là et jetez-les dans la ville ! »

Les soldats chargèrent et l'ennemi s'enfuit rapidement.



VII

AUTOUR DE SÉBASTOPOL

La religion chez les assiégeants. — Une messe au camp. — Les lettres intimes de M. Charles Boscher. — La fin du brave général Bizot. — L'allocution du général Canrobert. — Une revue passée par le général en chef. — Le général Forey.

La religion ne fut jamais oubliée par le général Canrobert, qui donna toujours des ordres pour qu'elle fût respectée et toutes les autorisations nécessaires pour célébrer la sainte messe, où il assistait très souvent en personne.

A ce sujet, laissons raconter un témoin qui a assisté à une de ces messes au camp devant Sébastopol.

« Je dois vous dire, écrivait-il, que dimanche dernier (février 1855), j'avais l'honneur de déjeuner chez le général Forey.

« A neuf heures et demie, j'arrive et, dans la chambre du général, je trouve tout son état-major réuni et l'aumônier de la division disant la messe.

« A Paris, où vous lirez ces lignes, au milieu de toutes vos églises si belles et si grandes, si

superbement ornées de peintures et couvertes d'or, pourrez-vous comprendre l'impression que produisit sur moi cette messe, dite ainsi, sans pompe aucune, dans une chambre nue et presque sans meubles?

« L'autel est une petite table appuyée contre le mur, en face de la cheminée. A côté de l'évangile pend l'épée du général; le livre de messe est appuyé sur la crosse d'un pistolet; près des bougies qui brûlent sont accrochés, à un clou, des éperons dorés, et les burettes sont posées sur une carte de Sébastopol.

« Ce qui parle de paix se mêle à ce qui parle de guerre.

« Chacun était recueilli, et les lèvres suivaient, en les répétant, les paroles que prononçait le prêtre.

« C'est qu'ici, si près de la mort, c'est-à-dire si près de Dieu, la pensée de l'homme s'élève vers le Créateur; elle sent que toute force vient d'en-haut, et, pour être calme devant le péril, inébranlable devant les épreuves, résigné devant les souffrances, tous ont besoin de prier.

« Un soldat servait la messe. »



Les lettres intimes de M. Charles Boscher, attaché à l'état-major de l'armée renferment des détails curieux sur Canrobert. Nous leur empruntons ces quelques pages.

« Le moral de l'armée est excellent, écrivait

M. Ch. Bocher; ce sera l'honneur du général Canrobert de l'avoir maintenu tel pendant les dures épreuves de l'hiver. Avec des lieutenants comme Pélissier, Bosquet, il peut aujourd'hui tout entreprendre. Les soldats, fatigués d'une inaction forcée, ne demandent qu'à combattre. Nous serions plus avancés si les Anglais eussent été prêts; mais, soit découragement, soit apathie, loin de nous prêter leur concours, ils paralysent nos efforts.

« Nous ne pouvons même obtenir aucun renseignement sur les ressources dont ils disposent.

« C'est un grand inconvénient d'avoir des alliés sous des chefs différents.

« Celui de l'armée française, il est vrai, a une sorte de prépondérance que lui donnent, dans les conseils, la supériorité numérique de ses troupes, son expérience des choses de la guerre, et surtout la confiance qu'il a su inspirer à lord Raglan; mais cela ne supplée pas au défaut d'unité. Toutefois, avoir su maintenir, malgré bien des divergences de vues, une harmonie parfaite entre les deux commandements, sera compté comme un des grands succès de notre général en chef.

« L'état-major de Canrobert est très bien composé. Nous avons le général Trochu (1), le plus jeune de son grade dans notre armée, esprit vif et brillant, travailleur infatigable, faisant à lui seul plus de besogne que tous les autres officiers du quartier général, ancien aide de camp de

(1) On sait qu'il devint gouverneur de Paris pendant le siège de 1870-1871.

l'illustre maréchal Bugeaud, dont sa reconnaissance aime à invoquer le souvenir dans des entretiens familiers; les lieutenants-colonels de Cornely et Waubert de Genlis, d'une grande distinction et d'un commerce des plus agréables. Le duc de Dino, qui a obtenu la faveur de servir pendant cette campagne, et M. de Molènes, connu par ses écrits dans la *Revue des Deux Mondes,* en font aussi partie.

« Des souvenirs communs de Paris, un attachement plus particulièrement dévoué pour le général en chef, nous ont liés tous les trois. C'est sous la tente du duc que nous nous réunissons presque chaque jour, surtout à l'arrivée du courrier de France.

« Là, nous nous communiquons nos nouvelles. Celles que donne à son fils la duchesse de Sagan (1), sur la politique des cabinets de l'Europe, sont du plus haut intérêt; celles que je reçois, de mon côté, complètent nos renseignements, souvent utiles au commandant par les encouragements et les vœux qu'elles lui apportent.

« L'Angleterre a des représentants à notre état-major: le général Rose (2), ministre à Constantinople lors des incidents diplomatiques qui nous ont amené la guerre, type de l'officier anglais, caractère tenace, honnête, énergique, ne désespérant de rien, rassurant tout le monde

(1) La duchesse de Sagan avait joué un rôle important au congrès de Vienne, où elle tenait la maison de son oncle, le prince de Talleyrand.

(2) Il a été depuis pacificateur des Indes et pair d'Angleterre, sous le titre de lord Shathnaim.

autour de lui et disant *oui* à tout ce qui se dit, mais sachant très bien ce qu'il en doit penser, le major Folley, le capitaine Claremont, très sympathiques aux Français, surtout le capitaine Claremont qui parle notre langue à merveille et nous rend de très grands services.

« Les repas se prennent en commun sous une grande tente de chef arabe, souvenir glorieux de nos guerres d'Afrique et laissée par le maréchal Saint-Arnaud à son successeur. Il y a presque toujours des invités que les devoirs ou les affaires de service appellent au quartier général. Nous avons eu hier à déjeuner le colonel Pajol, le chef d'état-major de la cavalerie, dont la gaieté d'esprit et l'amabilité de caractère contrastent avec l'air maussade de bien des invités.

« La table est frugale, je pourrais dire détestable. *Le général Canrobert, qui est la simplicité et la sobriété mêmes*, après avoir passé toute sa vie en Afrique, ne saurait rien entendre à des détails de cuisine. *On goûte davantage sa conversation, qui est des plus attrayantes et des plus animées.*

« Notre quartier général, du plateau de Chersonèse, a l'aspect assez misérable. Situé sur un sol dénudé, où l'on enfonce dans une boue fangeuse et gluante, il se compose de quelques tentes et baraques en planches à demi ruinées par les pluies et les neiges de l'hiver. On voit sortir de ces habitations de sauvages des officiers avec leurs uniformes relevés de galons et de broderies d'or, ce qui est d'un contraste singulier. Le comman-

dant en chef ne s'est pas choisi une demeure plus digne de sa haute position. Dur à lui-même, s'il ne l'est pas pour les autres, *il couche et travaille sous une simple tente de soldat.* »



De nombreux amis du général Canrobert devaient trouver la mort à ce terrible siège de Sébastopol. Un des premiers d'entre eux fut le brave général Bizot que Canrobert adorait. Il fut tué en surveillant les travaux des tranchées.

Pour se faire une idée des difficultés que présentaient ces travaux et du courage qu'il fallait pour les exécuter, nous citerons la description qu'en a faite un diplomate attaché à l'armée d'Orient :

« C'est, a-t-il dit, une œuvre de géants qui ne peut être exécutée que par des cœurs de bronze. Il faut avoir l'âme solidement trempée pour s'avancer ainsi à 70 mètres d'un ouvrage ennemi, hérissé de batteries fumantes et dont les gueules ouvertes vomissent incessamment le fer et le feu.

« Figurez-vous de pauvres soldats se traînant à terre, sur un sol rocailleux, derrière un gabion, faible et inutile abri ! Ce gabion, ils le posent, puis des sacs de terre se passent de mains en mains, et là, toujours accroupis, illuminés par les feux de l'ennemi qui répandent soudainement des lueurs étranges, ils jettent un à un ces sacs remplis de terre dans les gabions et cherchent ensuite à



MORT DU GÉNÉRAL BIZOT DANS LES TRANCHÉES DE SÉBASTOPOL

creuser le sol ingrat qui résiste sous les pioches qui le frappent. Parfois, un faible cri se fait entendre : c'est un corps qui tombe et deux bras qui cessent de travailler.

« Oh ! la guerre de siège est une vilaine guerre ! Elle n'a pas la belle poésie d'une bataille qu'éclaire le soleil ; on ne voit pas devant soi reluire des positions ennemies ; on ne marche pas la tête levée, le bras haut, le cœur bondissant ; c'est la guerre de la nuit, la guerre des surprises, la guerre des embuscades ; on s'accroupit derrière des terres amoncelées ; on se courbe pour passer le long des épaulements écrêtés par les projectiles ennemis ; on regarde à travers d'étroits créneaux. Et puis, après des mois de travaux incessants, après des jours et des nuits d'attente, lorsque le moment de se voir face à face va venir enfin..., une balle, une balle obscure, inconnue, tirée au hasard, sans but, arrive et nous frappe à la tête, *comme elle a frappé ce digne et brave Bizot*. Mais aussi que l'heure du triomphe est grande et solennelle, et que l'on oublie vite les souffrances et les épreuves passées (1). »

« Nul homme, a dit aussi un témoin du siège, ne pouvait mieux comprendre et plus aimer que le général Canrobert ce cœur droit et

(1) « Il y a plusieurs sortes d'embuscade, a écrit un témoin du siège ; quelques-unes sont simplement des *trous de loups*, c'est-à-dire des trous assez profondément creusés en terre pour y placer quelques hommes que protègent contre nos tireurs des pierres entassées, au milieu desquelles sont pratiquées de petites embrasures. D'autres sont de véritables murailles élevées en avant de nos tranchées, solidement construites et percées d'embrasures ; un fossé profond est pratiqué par derrière avec

honnête du général Bizot, ce cœur semblable à une lampe utile, où brillait constamment une flamme pure entretenue par une huile précieuse : l'amour du devoir servi par le goût du travail. Aussi ce fut avec une triste émotion que le général en chef pénétra sous l'abri où gisait son compagnon et son ami. Le général Bizot avait la tête enveloppée de bandages. Quand il vit s'approcher de son lit le chef sous lequel il servait, avec un sentiment de déférence militaire qui eut quelque chose de singulièrement touchant, il essaya de se soulever. Il pouvait encore parler, seulement sa parole se ressentait de la nature même de sa blessure ; elle avait déjà le son profond et voilé que la mort donne à la parole humaine. Après avoir remercié le général en chef, il lui dit que tout allait bien. Il ne parlait pas, bien entendu, de son enveloppe brisée, où il sentait la vie près de disparaître, mais du siège de Sébastopol, dont il avait reçu, à l'instant même, de bonnes nouvelles. Il était arrivé sans effort, par le seul fait de cette blessure mortelle, à ce qui est assurément le plus parfait état de l'âme, à une complète abnégation. Il ne tenait plus à ce monde que par son intérêt à l'œuvre pour laquelle il allait mourir.

« Bien souvent, on avait reproché au pauvre

des gradins de fusillade. Vingt-cinq à trente hommes peuvent facilement s'y abriter et entretenir toute la journée un feu nourri. Certes, c'est par ces embuscades que les Russes nous ont fait le plus de mal. Elles apparaissent comme par enchantement sur le sol, semées sur tous les points, audacieuses, infatigables ; détruites aujourd'hui, elles reparaissent demain, et chaque nuit qui s'écoule semble une rosée vivifiante qui les agrandit et les fortifie. »

général cette courageuse imprudence qui le faisait, chaque jour, chaque nuit, exposer sa vie comme un simple soldat; mais il souriait en secouant la tête. Un instant, on avait espéré le sauver, et, après l'extraction de la balle, le médecin en chef avait eu les plus heureux pressentiments; une heure même avant ce fatal événement, rien ne le faisait supposer; mais, tout à coup, un épanchement intérieur dans le cerveau l'a enlevé.

« Cette nouvelle a été annoncée au général Canrobert le jour même; ses traits se sont subitement altérés.

« — Pauvre Bizot! a-t-il dit, chef habile, intrépide soldat. C'était la volonté de Dieu. »

« Tous les généraux français, anglais et turcs assistaient à la cérémonie funèbre. L'amiral Bruat s'y était rendu avec tout son état-major. Le général Canrobert, lord Raglan et Omer-Pacha marchaient derrière le cercueil; venaient ensuite les généraux Bosquet, Pélissier, Niel, Mayran, Dulac, etc., etc. Les soldats du génie entouraient silencieusement l'espace où devait être célébré l'office funèbre. Au milieu de cette foule, c'était un silence triste et grave, qui impressionnait vivement. Au loin, le canon tonnait et les fusées sillonnaient le ciel; amis et ennemis saluaient ainsi des salves de leur artillerie l'intrépide soldat dont notre armée déplorait la perte.

« Le service fut célébré par l'aumônier de l'état-major, dans une cabane qui servait de chapelle et qui avait été décorée avec soin par cet ecclésiastique pour la cérémonie. Puis de cette cabane sortirent

deux corps portés par les soldats du génie : le premier était celui du général Bizot, avec son uniforme, son épée, son chapeau, sa croix de commandeur ; l'autre, celui du commandant Masson, également du génie, mort le même jour d'une blessure reçue aussi dans la tranchée.

« C'était une cérémonie triste et solennelle que celle de ce double enterrement, le chef et son lieutenant, tous deux regrettés ; le drame était digne du théâtre : c'était au milieu de ces camps, de cet appareil de guerre, de ce bruit du combat, de ces soldats assemblés, de ces trois armées réunies, pour ainsi dire, sous le même deuil.

« Quand les corps eurent été déposés dans la fosse, quand le prêtre eut récité la sublime et touchante prière du *De profundis* et prononcé ces dernières paroles : *Qu'ils reposent en paix !* le général Canrobert, les généraux d'artillerie et du génie vinrent, chacun à leur tour, jeter de l'eau bénite, en faisant le signe de la croix, sur les cercueils que la terre allait recouvrir. Lord Raglan et les généraux anglais, Omer-Pacha et l'amiral de la flotte ottomane se joignirent aux généraux français, et, prenant de leurs mains le goupillon humecté d'eau bénite, protestants et mahométans rendirent ce dernier hommage religieux à la mémoire de deux guerriers catholiques morts en braves soldats et en héros chrétiens.

« Les généraux Niel, Pélissier et Canrobert prirent successivement la parole et retracèrent avec chaleur les titres de leurs compagnons d'armes à l'estime et aux regrets de l'armée. Le général Can-

robert termina son allocution par ces paroles remarquables prononcées avec un élan de cœur et une énergie qu'il serait impossible d'exprimer : « C'est « justement parce que Bizot était un noble caractère, « donnant à tous, chaque jour, le modèle du courage, « du devoir accompli sans relâche, du dévouement, « de l'abnégation, c'est parce que Bizot avait toutes « les vertus et les mâles qualités, que Dieu, dans sa « justice infinie, lui a accordé le suprême honneur « de tomber en soldat sur la brèche, en face de l'en« nemi. »

« A ces mots, une profonde émotion s'empara du cœur de chacun ; soldats et chefs relevèrent la tête, s'associant ainsi, par l'élan de leur âme, à cette belle et énergique pensée (1). »



Donnons quelques extraits des ordres du jour du général Canrobert. Ils renferment des éloges que l'histoire ne peut point oublier, et la France doit unir ses applaudissements aux félicitations plus graves du général en chef. Ces ordres du jour nous feront encore mieux apprécier la valeur de nos braves soldats.

« Dans la nuit du 14 au 15 mars, les troupes aux ordres du général Bisson ont fait de très bonnes preuves. Deux compagnies du 10e de ligne ont

(1) De Bazancourt, *Cinq mois au camp devant Sébastopol.*

enlevé avec beaucoup de résolution les embuscades de l'ennemi. La compagnie de grenadiers du capitaine Campanhet a notamment montré la plus grande énergie en défendant contre des assaillants très nombreux le poste qu'elle occupait.

« Le commandant des troupes russes a été blessé, le commandant en second a été tué.

« Du 15 au 16 mars, les troupes dirigées par le général de Failly n'ont pas opéré avec moins de vigueur. Le 2e bataillon du 3e zouaves, sous la direction immédiate du colonel de Brancion, s'est jeté sur l'ennemi avec son entrain habituel, et on a vu se dérouler, dans cet épisode militaire très intéressant, des actions individuelles fort honorables pour leurs auteurs.

« ..... L'assiégé a toujours éprouvé des pertes considérables.....

« A l'extrême gauche de nos attaques, l'assiégé a fait, dans la nuit du 15 au 16 mars, une sortie sur les points défendus par la compagnie de voltigeurs du 2e régiment de la légion étrangère, capitaine Bertrand, et par une compagnie de chasseurs à pied, sous-lieutenant Bédès. Averties par leurs vedettes, ces deux compagnies ont attendu avec le plus grand calme l'ennemi jusqu'à quelques mètres seulement du parapet de la tranchée, l'ont fusillé presque à bout portant, puis l'ont assailli à la baïonnette, sans commettre la faute de le poursuivre au loin. Malgré la promptitude et le soin qu'il met à enlever ses morts et ses blessés, l'ennemi en a laissé vingt-neuf entre nos mains et autant en avant du parapet, sur le terrain qu'il a parcouru

dans sa retraite précipitée. Il a perdu dans cette opération au moins le tiers de l'effectif engagé. »

« Dans la nuit d'avant-hier (22 mars), l'ennemi a fait sur nos travaux de droite une sortie générale avec dix mille hommes environ, et des dispositions telles que cette opération pouvait être considérée comme une sorte d'assaut tenté avec des troupes fraîches contre nos cheminements, que la nature du sol rend très laborieux.

« Le combat, soutenu par moins de deux mille hommes de nos troupes, a été long, opiniâtre et fort glorieux pour ces dernières. L'ennemi n'a pu prendre pied nulle part, et il a été rejeté définitivement dans ses ouvrages, après avoir échoué devant la tranchée anglaise comme devant la nôtre.

« Le général de division Brunet a exécuté habilement les dispositions générales prescrites par le général Bosquet. Le général d'Autemarre a conduit l'action avec une intelligente vigueur. Il a été dignement secondé par le colonel Janin, qui n'a cessé de donner à tous, bien que deux fois blessé, l'exemple d'un brillant courage.

« Le chef de bataillon Baron, du 3e zouaves, le chef de bataillon Dumas, du corps du génie, officiers supérieurs pleins de mérite et de bravoure, ont trouvé une mort glorieuse dans l'accomplissement de leur devoir. Le capitaine de Crécy, des zouaves, le capitaine Montois, du 85e, se sont hautement distingués.

« Officiers, sous-officiers et soldats se sont disputé l'honneur de faire payer cher à l'ennemi

une agression sur laquelle il fondait de grandes espérances, et qui lui a coûté plus de deux mille hommes tués ou blessés. »

Ainsi parlait le général Canrobert.

Après cette sanglante affaire, le général russe Osten-Sacken demanda au général Canrobert une suspension d'armes pour relever les cadavres. Il terminait ainsi la lettre qu'il adressait :

« Je m'empresse de vous prévenir que vos braves soldats morts, qui sont restés entre nos mains dans la nuit du 23, ont été inhumés avec tous les honneurs dus à leur intrépidité exemplaire. »

Et le général Canrobert, faisant allusion à cette phrase du général Osten-Sacken, s'exprimait ainsi dans son ordre du jour à l'armée : « Le général en chef remercie, au nom de l'empereur et de la France, les braves qui viennent de soutenir l'honneur de notre drapeau avec une si haute valeur, que nos ennemis eux-mêmes lui rendent hommage. »

De plus, et avec un sentiment d'exquise délicatesse que chacun a vivement apprécié, le général russe renvoyait, par un parlementaire, une croix d'honneur trouvée sur le corps d'un officier de zouaves, pour que ce dernier et précieux souvenir fût rendu à la famille du brave soldat qui avait glorieusement succombé.

Certes, en face de tous ces morts qui jonchent le sol, de cette destruction de l'homme par l'homme, la pensée attristée a des larmes même



LE MARÉCHAL NIEL, MINISTRE DE LA GUERRE

pour les triomphes, mais il est beau de voir l'ennemi rendre ainsi un hommage public au courage de nos soldats, à cette valeureuse intrépidité qui commande le respect après la mort. La bataille n'est pas l'acharnement des hommes contre les hommes, c'est la question du droit et de la justice qui se débat et se juge sous le regard de Dieu.



Le 27 avril, le général Canrobert voulut passer une revue des troupes du 2e corps :

« Cette revue fut magnifique, raconte un témoin de la scène ; nos soldats étaient dans une tenue irréprochable ; les zouaves, avec cette allure qui leur est propre, ce pas rapide, ce costume étrange, ces visages rudes et basanés ; la garde impériale, cette nouvelle venue, qui a déjà payé son tribut de dévouement et de sang, toutes nos troupes, fières, hautaines, résolues, rien, je vous assure, ne manquait pour donner à cette revue un aspect à la fois pittoresque, poétique et solennel.

« La solennité, c'était la guerre ; c'étaient ces hommes défilant devant leur général en chef comme en un jour de parade, et qui, deux heures après, allaient s'embusquer à 100 mètres de l'ennemi sous le feu de sa mitraille, sous la grêle de ses balles.

« Le côté pittoresque et poétique, c'était lord Raglan, à la gauche du général Canrobert, et, à

sa droite, lord Radcliffe, l'ambassadeur de Sa Majesté Britannique à Constantinople ; puis lady Radcliffe, à cheval, et, dans une calèche attelée de deux chevaux, miss Radcliffe et la femme d'un colonel de hussards anglais, jeune femme au teint pâle, aux yeux noirs, qui souriait doucement au milieu de cet appareil de guerre et qui, nonchalamment étendue, semblait ne pas entendre le canon qui tonnait si près d'elle. Le visage d'une femme est comme un rayon de soleil.

« Au milieu de l'état-major, on voyait aussi plusieurs amazones anglaises. Mettez à côté de cela la figure pâle, maigre et triste de lord Radcliffe, qui relève à peine d'une dangereuse maladie, son attitude immobile et pensive en contraste avec l'allure militaire de ces masses qui s'agitent, et tout près de lui *la physionomie ouverte, martiale du général Canrobert* qui, son chapeau de commandement à la main, salue les drapeaux de la France, et vous aurez l'ensemble de ce tableau, dont les nuances varient à l'infini.

« Sans doute, ceux qui liront ces lettres, si jamais elles sont publiées, ne comprendront peut-être pas ce qui m'a frappé dans cette journée. Mais ici, tout ce qui n'est pas la guerre elle-même, frappe et émeut ; c'est comme un écho de la vie que l'on a quittée. Et puis, faut-il le dire ? Si loin de ses affections, de son foyer, de son pays, parfois la pensée devient tout à coup triste, et elle se rattache facilement aux moindres branches qui s'inclinent vers elle.

« Le général Canrobert, en passant devant le

front des troupes au pas de son cheval, parlait tout le temps aux soldats. Il s'est arrêté devant un qui avait la médaille et la croix d'honneur, et il lui a tendu la main en se retournant vers les généraux qui l'accompagnaient, pour désigner à leur attention ce soldat doublement récompensé.

« Puis après, il a réuni les officiers de chaque division.

« Remerciez, leur a-t-il dit, nos braves soldats « au nom de la France, au nom de l'empereur ; « dites-leur que, lorsque la France et l'Angleterre « réunies mordent quelque part, elles enlèvent le « morceau.

« Dites-leur aussi que, dans douze ou quinze « jours, 35 à 40.000 de leurs compagnons, de leurs « frères d'armes, viendront prendre part à leurs « travaux, à leur gloire, à leurs fatigues ; alors, « nous irons frapper à la porte ou à la fenêtre de « Sébastopol, et il faudra bien que l'une ou l'autre « s'ouvre. »

« En assistant à cette revue, je me rappelais le récit de ces grandes revues que passait l'empereur Napoléon sur le champ de bataille et que, dans mon enfance, mon père, vieux général, me racontait toujours avec émotion. Le canon grondait encore à l'horizon comme je l'entendais ici ; les soldats passaient en criant : « Vive l'empe-« reur ! » comme je les entends aujourd'hui, et il y avait tout autour de cette vaillante multitude ce souffle de guerre que je sens frémir et s'agiter auprès de moi. »

*
* *

Canrobert ne se ménageait pas, ne craignant rien et s'exposant avec bravoure.

« A cinq heures, raconte à ce sujet un de ses officiers, le général en chef vint visiter la tranchée et le nouvel ouvrage. La veille, il avait manifesté l'intention d'y venir, mais le général Niel lui avait dit :

« — Ce n'est pas la place d'un général en chef. »

« Il y a des hommes qui aiment et recherchent le danger. Le général Canrobert est de ce nombre. Chacun a sa nature, laissez-lui la sienne.

« A huit heures, il revint. »

*
* *

Nous avons dit que le général Canrobert avait une grande estime pour tous ses officiers et qu'il savait rendre justice à tous ; nous en trouvons encore une preuve lors du départ du brave général Forey.

Le général Forey avait commandé le corps de siège pendant cinq mois. Le 17 avril, il quittait la Crimée pour aller remplir un commandement supérieur et s'embarquait pour Constantinople, après avoir fait ses adieux avec une véritable émotion.

Il disait à ses officiers :

« Vous êtes plus heureux que moi, vous autres, vous restez. »

Dans son ordre du jour, en parlant de lui, Canrobert disait :

« Le nom du général Forey reste glorieusement attaché aux efforts persévérants de l'armée d'Orient pendant cette mémorable campagne d'hiver. »



VIII

LA DÉMISSION

De graves dissentiments avec lord Raglan. — La lettre de démission de Canrobert. — La lettre confidentielle à Napoléon III. — Les regrets de l'armée. — Un ordre du jour. — La proclamation de Pélissier. — Canrobert après sa démission. — Une visite au sultan. — Le retour en France.

« Dès son arrivée sur le théâtre de la guerre d'Orient, dit Castille, le général Canrobert se montra ce qu'il est partout, un organisateur infatigable dans les préparatifs de la campagne, un intrépide soldat sur le champ de bataille.

« Mais ce qui lui vaut, selon nous, la meilleure part de sa popularité, c'est la prudence, l'activité, la sollicitude dont il a fait preuve sous les murs de Sébastopol, durant ce long siège où nos soldats, dans la boue, dans la neige, en proie à la maladie, aux privations, sous une pluie de feu sans cesse grondante et battante, pouvaient tous périr misérablement, s'ils avaient eu un chef moins paternel, moins aimé.

« Aussi, dès qu'à la plus petite alerte, le géné-

ral Canrobert, lançant ses aides de camp de tous côtés, paraissait lui-même sur le lieu du danger, les soldats sortaient de leurs tentes pour le voir et, d'un bout à l'autre des lignes françaises, partait un long cri d'affection plus encore que d'enthousiasme : « Vive Canrobert ! »

« Mais, quel que fût son zèle, il ne pouvait lutter contre la situation même.

« Le cabinet de Londres désirait savoir, d'une manière précise, la vérité sur ce singulier théâtre divisé par les diplomaties, pour vider la querelle entre la civilisation et la Russie. Il envoya lord Radcliffe examiner les établissements de Balaklava et de Kamiesch, ainsi que les travaux de siège des Anglais.

« Les devoirs de cette inspection conduisirent l'ambassadeur anglais sous la tente du général en chef de l'armée française. La conversation y était à peine entamée que le canon gronda. Plusieurs aides de camp entrèrent précipitamment. Le général Canrobert se leva aussitôt et dit à l'ambassadeur d'Angleterre :

« Vous me pardonnerez, Milord, de me séparer « aussi vite de Votre Seigneurie, mais, vous l'en- « tendez, le canon gronde. Ce sont les assiégés « qui font une sortie ; je dois monter immédiate- « ment à cheval. »

« Avec autant de bon goût que de courtoisie, l'ambassadeur anglais voulut, plutôt que d'interrompre l'entretien, le continuer jusque sous le feu des Russes, et témoigna instamment le désir d'accompagner le général. Charmé de la grâce et

de l'à propos du diplomate anglais, le général Canrobert fit amener des chevaux. On partit et, peu d'instants après, les deux interlocuteurs se trouvaient en face d'une affaire sérieusement engagée.

« On ne distinguait aucun combattant, l'artillerie ravageait les tranchées, les rapides volées de boulets soulevaient, au fond des ravins, des nuages de poussière et d'éclats de rochers.

« Mais, s'écria tout à coup lord Radcliffe, il « n'est pas possible que ce soit dans ces bas-fonds « que se battent nos soldats !

« — Pardon, Monsieur l'Ambassadeur, répliqua « vivement le général Canrobert, voilà précisément « *nos champs de bataille.* »

« Puis, se rapprochant de lord Radcliffe, il ajouta tristement :

« Je n'aurais pas insisté, Milord, sur ces dou- « loureux détails ; mais, puisqu'un hasard de votre « voyage vous en fait témoin, il est de mon devoir « d'appeler la sérieuse attention d'un spectateur « tel que vous sur la nature même de ces milieux « singuliers où les combinaisons des diplomates « ont précipité, de préférence à tant d'autres « théâtres préparés pour leurs exploits, les plus « valeureux soldats du monde. »

« Il paraît que, durant ce rigoureux hiver que l'armée passa sous les murs de Sébastopol, le général Canrobert montra pour le soldat une sollicitude sans égale. Il prépara la victoire en soutenant le moral des troupes affaiblies par les privations et l'épidémie. Toujours debout, payant

de sa personne à la tranchée, il prouva qu'il craignait moins pour sa vie que pour celle de ses hommes. »



De graves dissentiments sur la manière d'opérer, relatifs aux opérations du siège, s'étant élevés entre lord Raglan et le général français, Canrobert trouva plus digne de donner sa démission de général en chef.

La lettre qu'il écrivit à l'empereur était ainsi conçue : (1)

« Ma santé fatiguée ne me permettant plus de conserver le commandement en chef, mon devoir envers mon souverain et mon pays me forcent à vous demander de remettre ce commandement au général Pélissier, chef habile et d'une grande expérience. L'armée que je lui laisserai est intacte, aguerrie, ardente et confiante ; je supplie l'empereur de m'y laisser une place de combattant, à la tête d'une simple division. »

Mais, si le général Canrobert gardait secrète la

(1) Un jésuite, le R. P. de Damas, aumônier supérieur de l'armée d'Orient, a ainsi parlé, en termes émus, de la démission de Canrobert :

« Le 19, dit-il, un ordre du jour parut qui annonçait la démission du général Canrobert. Sans vouloir faire tort à son successeur, dont les preuves étaient faites, on regretta sincèrement la démarche de celui qui, dans une campagne d'hiver horriblement difficile, avait su gagner l'affection de l'armée, à laquelle il demandait des sacrifices immenses. Il avait donné l'exemple du courage. Il n'avait pas imposé une privation qu'il ne la subît le premier. Il avait été bon pour le soldat en santé, charitable et même touchant dans la visite des ambulances. Assidu au travail, dur à lui-même, ne songeant pas même à se faire construire un abri lorsqu'il en avait les moyens, voulant donner l'exemple de la lutte contre les éléments, comme

cause réelle de cette subite résolution, en l'imputant à sa santé fatiguée, il disait la vérité dans la lettre particulière suivante adressée à Napoléon III :

« Le peu d'effet relatif produit contre Sébastopol par les nombreuses et excellentes batteries des alliés, la non-attaque de nos lignes extérieures par l'ennemi à la réouverture du feu, attaque qui paraissait très probable, et sur laquelle j'avais fondé les espérances d'un succès plus décisif que celui d'Inkermann ; les ardues difficultés que je viens d'éprouver pour préparer l'exécution du plan de campagne de Votre Majesté, devenu presque impossible par la non-coopération du chef de l'armée anglaise ; la position très fausse que m'a créée ici, vis-à-vis des Anglais, le rappel subit de l'expédition de Kertch, à laquelle, je l'ai su depuis, ils attachaient une importance capitale ; les exceptionnelles fatigues morales et physiques auxquelles, depuis neuf mois, je n'ai pas cessé un seul instant d'être soumis ; toutes ces raisons, Sire, ont produit dans mon âme une conviction : celle que je ne devais pas diriger désormais en chef une immense armée dont j'avais su conquérir l'estime, l'affection et la confiance.

« Dès lors, mon devoir envers Votre Majesté,

il savait donner celui de la bravoure en face de l'ennemi, il terminait l'exercice de son autorité suprême par l'exemple d'un noble désintéressement. L'admiration générale accueillit son ordre du jour, et les regrets unanimes furent la plus belle couronne tressée en l'honneur de celui qui, après avoir essuyé les fatigues de la lutte, cédait noblement à un autre la gloire de la conquête. L'histoire gardera ce souvenir. Un général, dont j'estime la valeur, me disait : « J'aimerais mieux avoir fait, dans les « mêmes circonstances, ce que vient de faire le général Canrobert, que « d'avoir pris Sébastopol. »

envers la patrie, était de m'effacer et de demander mon remplacement par le général pour lequel, dans sa sage prévoyance, l'Empereur m'avait confié une lettre de commandement en chef (1) et qui réunit les conditions de capacité, d'autorité morale, d'habitude de conduite des grandes affaires et d'énergie nécessaires pour amener à un heureux et sérieux résultat la vaste entreprise, dont la mort de mon prédécesseur et la volonté de l'Empereur m'avaient chargé. Le soldat et l'officier connaissent les qualités guerrières du général Pélissier ; ils vont l'entourer de toute leur confiance ; le concours de nous tous est complètement acquis et je sais que le nouveau général en chef a en son succès la foi la plus vive.

« Votre Majesté me permettra-t-elle de lui dire que mon nom est trop connu des troupes, dont la confiante affection n'a cessé et ne cesse de m'honorer pour que, dans les circonstances présentes, je ne reste pas au milieu d'elles, afin de leur donner, en face des fatigues et des périls, l'exemple du dévouement au service et à la gloire de l'Empereur et de la France ?

« J'ose donc supplier Votre Majesté de me permettre de commander une simple division dans cette belle et héroïque armée dont la conduite a honoré et honore toujours la France. »

(1) L'empereur Napoléon III, prévoyant le cas où un malheur serait arrivé à Canrobert, lui avait fait parvenir une lettre de commandement pour le général Bosquet ; mais, à l'arrivée du général Pélissier, une autre lettre secrète de commandement, en cas d'événement imprévu, portait le nom de ce dernier général

Et au ministre de la guerre il écrivait :

« L'armée que je laisse à mon successeur est sortie des plus rudes et des plus périlleuses épreuves, plus belle, plus remplie d'ardeur et de confiance ; elle est une gloire pour la France et n'a cessé d'être pour moi une source de consolation par le dévouement dont elle m'a entouré jusqu'à ce jour ; elle est prête à accomplir les plus grandes choses que lui demanderaient le service et la gloire de l'Empereur. »

A la réception de ces lettres, le gouvernement français eut à prendre une lourde responsabilité.

Mais, de crainte de déplaire aux Anglais, Canrobert fut sacrifié ; le gouvernement accepta en ces termes sa démission :

« Paris, 16 mai, 11 heures du soir.

« L'Empereur accepte votre démission et regrette que votre santé soit altérée ; il vous félicite du sentiment qui vous fait demander de rester à l'armée ; vous y commanderez, non pas une division, mais le corps du général Pélissier. Remettez le commandement en chef à ce général. »

Mais Canrobert, dont l'âme était pleine de généreuse abnégation, par un sentiment profond de sa dignité, refusa le commandement offert, il craignit d'être un obstacle à la libre action de son successeur en acceptant une haute position, et il

déclara qu'il reprendrait simplement le commandement de sa première division.

Cet acte, simple et grand, suffirait à nous inspirer la plus profonde admiration pour Canrobert. Seule une âme vraiment chrétienne était capable d'un tel sacrifice.

A cette occasion, M. Charles Bocher, attaché à l'état-major général, se fit l'interprète des sentiments de tous les hommes de cœur, dans une lettre confidentielle adressée à sa famille :

« Du camp de Traktir (1), 1er juin 1853.

« J'espère qu'à Paris on aura jugé, comme à l'armée d'Orient, le rare mérite et la noble conduite pleine de désintéressement du général Canrobert. L'histoire offre peu d'exemples d'une telle abnégation ; elle ne nous parle que d'ambitieux capables de tout pour conserver ou saisir le pouvoir. L'impossibilité de faire adopter par les Anglais un certain plan de campagne, qui était le meilleur et le plus décisif, a fait tomber en d'autres mains la direction des opérations lentes et ruineuses du siège.

« L'armée, douloureusement surprise, donna à Canrobert les marques du plus vif attachement ; les soldats acclamèrent son nom et ne cessèrent, jusqu'à son départ de Crimée, de l'entourer des plus délicates manifestations. »

. . . .

(1) *Traktir*, en russe *auberge*.

Canrobert remettait aux mains de Pélissier une magnifique armée, animée du feu sacré, aguerrie, trempée aux plus rudes épreuves, capable des plus grandes choses... »

∴

Voici l'ordre du jour que Canrobert adressa aux troupes pour leur annoncer qu'il quittait le commandement en chef :

« Soldats !

Le général Pélissier, commandant le 1er corps, prend, à dater de ce jour, le commandement en chef de l'Armée d'Orient. L'empereur, en mettant à votre tête un général habitué aux grands commandements, vieilli dans la guerre et dans les camps, a voulu vous donner une nouvelle preuve de sa sollicitude et préparer encore davantage les succès qui attendent sous peu, croyez-le bien, votre énergique persévérance.

« En descendant de la position élevée où les circonstances et la volonté du Souverain m'avaient placé et où vous m'avez soutenu, au milieu des plus rudes épreuves, par vos vertus guerrières et ce dévouement confiant dont vous n'avez cessé de m'honorer, je ne me sépare pas de vous ; le bonheur de partager de plus près vos glorieuses fatigues, vos nobles travaux, m'a été accordé, et c'est ensemble que, sous l'habile et ferme direction du nouveau général en chef, nous continuerons à combattre pour la France et pour l'Empereur.

« Au grand quartier général, devant Sébastopol, le 19 mai 1855.

« *Le général en chef,*

« CANROBERT. »

Pélissier répondit noblement à l'ordre du jour de Canrobert, en publiant celui-ci quelques heures plus tard :

« Soldats !

« Notre ancien général en chef nous a fait connaître la volonté de l'Empereur, qui, sur sa demande, m'a placé à la tête de l'armée d'Orient.

« En recevant de l'Empereur le commandement de cette armée, exercé si longtemps par de si nobles mains, je suis certain d'être l'interprète de tous, en proclamant que le général Canrobert emporte tous nos regrets et toute notre reconnaissance. Aucun de nous, soldats, ne saurait oublier ce que nous devons à son grand cœur (1).

« Aux brillants souvenirs de l'Alma et d'Inkermann, il a ajouté le mérite, plus grand encore peut-être, d'avoir conservé à notre souverain et à

(1) Le maréchal Canrobert avait le droit d'être légitimement fier de ce dernier témoignage. L'armée lui était sincèrement attachée comme une famille reconnaissante à son chef ; au souvenir de ses épreuves, de ses souffrances, de ses misères, elle unissait le souvenir attendri des soins qu'elle avait constamment reçus de lui, des consolations que lui avait prodiguées son âme généreuse. En le voyant descendre avec ce désintéressement, avec cette dignité tranquille, du pouvoir militaire suprême, accomplir sans regret un si grand sacrifice, et redevenir sans effort un subordonné volontaire, elle lui donnait, d'un cœur ému, son admiration et, plus que jamais, son respect. (Camille Rousset, *Histoire de la guerre de Crimée.*)

notre pays, dans une formidable campagne d'hiver, une des plus belles armées qu'ait eues la France.

« C'est à lui que vous devez d'être en mesure d'engager la lutte à fond et de triompher ; et si, comme j'en suis certain, le succès couronne nos armes, vous saurez mêler son nom à vos cris de victoire.

« Il a voulu rester dans vos rangs et, bien qu'il pût prendre un commandement plus élevé, il n'a voulu qu'une chose : se remettre à la tête de sa vieille division. J'ai déféré aux instances et aux inflexibles désirs de celui qui était naguère notre chef et sera toujours mon ami.

« Soldats, ma confiance en vous est entière. Après tant d'épreuves, après tant de généreux efforts, rien ne saurait étonner votre courage.

« Vous savez tout ce qu'attendent de vous l'Empereur et la patrie ! Soyez ce que vous avez été jusqu'ici, et, grâce à votre énergie, au concours de nos intrépides alliés, des braves marins de nos escadres, et avec l'aide de Dieu, nous vaincrons !

« Au quartier général, devant Sébastopol, le 19 mai 1855.

« *Le général en chef* (1),

« A. PÉLISSIER. »

(1) Pélissier (Amable-Jacques-Jean) naquit le 6 novembre 1794. Il fit ses études au prytanée et à Saint-Cyr. Après avoir reçu son brevet de sous-lieutenant il partit pour l'armée du Rhin. En 1823, Pélissier fit la campagne d'Espagne et fut décoré à la fois de la Légion d'honneur et de l'ordre de Saint-Ferdinand. Il reçut le grade de chef d'escadron à la suite de l'expédition d'Alger, puis devint aide de camp du général Pelet pendant



Un soldat, témoin de ce siège mémorable, a fort bien montré le beau rôle de Canrobert.

« Ce sera l'éternel honneur de Canrobert, a-t-il dit, d'avoir sauvé cette armée des causes de démoralisation qui réduisent à si peu de chose les troupes anglaises.

« Et, quoique Canrobert ait gagné la bataille d'Inkermann, pris la plus glorieuse part à la bataille de l'Alma, quoiqu'il ait dirigé ce siège dans sa période la plus laborieuse, son vraï titre à la popularité inaltérable dont il jouit dans notre armée, c'est d'avoir vaincu l'hiver.

« Il fit ce que Napoléon Ier, dans une passe moins critique, disposant du pouvoir absolu et d'immenses ressources, ne sut pas faire. Il sut prévoir, il sut improviser, il sut organiser.

« Enfin, par la toute-puissance d'une parole éloquente, d'un zèle incessant, d'exemples stoïques, il galvanisa ses soldats et les rendit insensibles au froid, à la faim, au découragement fatal; tout le prestige de Napoléon avait échoué devant une pareille tâche (1). »

l'expédition d'Anvers. En 1841, il se distingua au combat d'Oued-Melah et après l'expédition du Chelif il fut nommé colonel.

Pélissier prit part ensuite à l'expédition du Maroc et se signala à la bataille d'Isly. En 1846, il reçut les épaulettes de général de brigade. En 1852, il retourna en Algérie où il s'empara de Laghouat et força les tribus du nord à faire leur soumission.

Il venait d'être promu au grade de grand-officier de la Légion d'honneur lorsqu'il reçut l'ordre de remplacer le général Canrobert.

(1) L. Noir, *les Guerres de mon temps.*

En quittant le commandement en Crimée, Canrobert résuma bien son rôle par cette phrase qu'il prononça, non sans un certain orgueil :

« Je laisse intacte l'armée qui m'a été confiée ! »

En somme, il fit vivre les soldats français là où tant d'Anglais périrent.

« Comment donc votre général fait-il pour vous préserver du froid ? demandait un colonel anglais au colonel de zouaves, Cler. Nous autres, nous voyons périr nos soldats gelés par centaines.

« — Ah ! répondit Cler, c'est tout simple. Canrobert a le feu sacré et il nous chauffe avec. »



Un officier de l'état-major de Canrobert donne ainsi l'impression que ressentirent les officiers à la nouvelle de la démission de Canrobert :

« Notre vie était remplie d'incidents nombreux, quand arriva un événement qui a laissé en moi des traces vives et profondes encore malgré les années écoulées. Un matin, le général en chef réunit autour de lui ses officiers, et leur apprit qu'il abandonnait son commandement. Je sus alors, par mes propres impressions, ce que l'âme humaine peut avoir parfois d'impersonnel ; comment, à certaines heures, on peut sentir soudain toutes les énergies de sa vie se mouvoir dans une existence complètement étrangère à la sienne. Ce que j'éprouvai fut ressenti par tous les cœurs

avec une force que je ne saurais rendre. Cette résolution, pleine d'une si incontestable grandeur, produisit une émotion dont il serait impossible aujourd'hui de faire comprendre toute l'étendue et toute la puissance. « L'abdication du général Canrobert, écrivait M. de la Tour du Pin, c'est la « mort de M. de Turenne. Voilà une armée « entière dans l'attendrissement. » Le capitaine expérimenté et hardi, que cet acte inattendu portait aux degrés les plus élevés du commandement, en avait le premier apprécié la générosité et la noblesse avec une chaleur connue de tous. On se répétait sous les tentes des entretiens entre le général Canrobert et son successeur; ces entretiens sont acquis désormais à l'histoire. Il y règne un caractère que l'on est toujours tenté de refuser à son époque, et qu'on est convenu, depuis des siècles, d'appeler un caractère antique, pour le reléguer dans les plus lointaines régions du temps. »



Canrobert aimait le troupier, l'adorait pour ainsi dire et faisait tout son possible pour ne pas prodiguer le sang du soldat dans des escarmouches inutiles.

L'armée allait trouver du changement avec le successeur de Canrobert, avec le général Pélissier (1).

(1) « 18 juin 1855,

« J'avais attendu ce jour pour vous écrire, parce que je savais qu'il devait être décisif dans cette terrible et triste guerre. Malheureusement,

« Depuis que le général Pélissier, écrit M. Bocher, a pris le commandement de l'armée, il y a aujourd'hui un mois, nous avons eu près de 18,000 hommes hors de combat. Nous y passerons tous, si on veut se buter contre des obstacles que l'art de l'attaque des places peut seul vaincre.

« Le général Canrobert, qui, au coup d'œil militaire, joint des sentiments d'humanité bien rares chez un guerrier de sa trempe, ne s'y était pas trompé. Après l'épreuve, suivant lui décisive, de l'ouverture du feu, au mois d'avril, qui n'avait pu ruiner les défenses de la place, il avait renoncé à l'attaque de front et voulait tourner la difficulté par une marche hardie sur les derrières de l'armée russe. Lord Raglan n'a pas voulu le suivre dans cette voie, prétendant qu'il n'avait pas de moyens de transport, et que, puisqu'on avait commencé le siège, il fallait le finir.

« Mais il ne s'offrait de prendre ni le mamelon Vert, ni les ouvrages Blancs, ni surtout la tour de Malakoff.

« Je me trouvais à l'enlèvement des morts, le surlendemain de l'affaire du mamelon Vert. Les officiers russes furent pleins d'égards et de courtoisie. Je remarquai parmi eux un des aides de camp du général Luders, de la connaissance de Gallifet, qui nous exprima le désir de voir finir

je n'ai que de mauvaises nouvelles à vous envoyer. Nous avons éprouvé aujourd'hui un échec grave, malgré les avertissements du général Canrobert, qui avait précisément donné sa démission pour ne pas être l'exécuteur d'un plan que lord Raglan était seul à conseiller. On a voulu donner l'assaut à la place ; on a été très cruellement repoussé. »

(Lettre de M. Charles Bocher, attaché au corps expéditionnaire.)

cette guerre pour n'avoir plus à nous traiter en ennemis.

« Nous nous donnons rendez-vous à Paris pour l'hiver. Sur ces entrefaites arrivent des officiers anglais, en curieux; ils n'avaient rien à faire là. Les officiers russes se taisent; un des Anglais parle de la prise prochaine de Malakoff. Un officier russe se retournant dit : « Les Français « pourront peut-être s'en rendre maîtres, mais « vous, jamais! » Il est à remarquer qu'il n'y a aucune animosité entre nous et les Russes et que nous avons plus de sympathie pour nos ennemis que pour nos alliés. Cela tient à bien des choses; mais il en arrive toujours ainsi lorsqu'on ne réussit pas dans une entreprise commune : on s'en prend à ses meilleurs amis. »



Même, après avoir donné noblement sa démission, Canrobert ne devait pas rester inactif, ainsi que le témoigne ce joli récit de son officier d'ordonnance :

« Nul acte d'abdication qui ne porte en soi une secrète tristesse, dit-il, pour ceux surtout qui en sont les témoins et qui mesurent toute l'étendue du sacrifice sans pouvoir en goûter les âpres jouissances. Ainsi, la première soirée que passa le général Canrobert dans son nouveau campement m'a laissé une impression pénible que je retrouve encore. Nous dînions chez le général Espinasse,

qui nous avait offert l'hospitalité du premier jour. L'heure était avancée déjà, et cependant nous étions encore à table. Dans les loisirs forcés que la vie militaire mêle soudain à une activité effrénée, on cherche à prolonger le moment des repas. C'est dans les camps que doit être né ce vieux proverbe : « On ne vieillit point à table. » Je ne sais pas si on y vieillit, mais je sais qu'on y est atteint parfois d'une mélancolie singulière. Assis devant une tasse vide, je regardais, derrière la fumée de mon cigare, tous ceux qui m'entouraient, et dont plus d'un a, du reste, disparu déjà pour toujours, depuis notre hôte renversé par les balles autrichiennes à Magenta, jusqu'à mon voisin, son aide de camp, enlevé, à quelques jours de là, dans les tranchées, par un accès foudroyant de choléra. Je songeais à tous les étranges hasards qui président aux réunions humaines et décident des lieux où l'on se retrouvera. Dans l'existence qui semble la plus opposée à l'habitude, on se crée si facilement une manière d'être coutumière, que mon regard et mon esprit cherchaient, avec une sorte d'inquiétude, sous le nouvel abri où le sort m'avait conduit, les parois de la grande baraque où, la veille encore, nous prenions nos repas. Comment le souvenir de cette baraque, peu fait pour s'unir cependant à des idées de splendeur, me ramenait-il à l'acte dont j'avais alors l'âme frappée ? C'est ce que tout le monde comprendra.

« Et comment cette variété de pensées avait-elle fini par me jeter dans une sorte de songerie moitié philosophique, moitié maladive ? C'est ce que com-

prendront tous les rêveurs. La conversation était tombée peu à peu ; elle ressemblait à ces foyers refroidis où l'on cherche en vain à rapprocher deux tisons renfrognés et décidés à ne plus se communiquer leur chaleur. Si je rêvais, quelques-uns, autour de moi, étaient endormis. Plus d'une tête, tantôt s'inclinant, tantôt se relevant par de brusques soubresauts, luttait contre la main pesante du sommeil. Voilà que tout à coup, du côté des tranchées, éclate une de ces fusillades qui font songer à un immense feu où l'on ne cesserait point de jeter un amas de matières pétillantes. Sur le fond de notes alertes et mordantes, que forme la mousqueterie, se détachent par instants les bruits violents et sourds de pièces tirant à toute volée. Évidemment, il se livre sous les murs de la ville quelque ardent combat. Le général Canrobert me regarde alors : « Montez à cheval, me dit-il, et allez savoir « ce qui se passe ! Vous direz au major de tran- « chées que je n'ai plus le droit de lui faire deman- « der des renseignements, mais que je lui saurai « gré des nouvelles qu'il me donnera. »

« Ainsi la sollicitude pour l'œuvre qu'il avait dirigée survivait, chez le général en chef de la veille, à l'exercice du commandement, sollicitude profonde et sincère, qui lui faisait former, pour son successeur, des vœux bien naturels, sans aucun doute, mais où plus d'un cœur, peut-être, n'aurait pas apporté la même ardeur que le sien.

« J'avais un grand trajet à accomplir pour arriver jusqu'aux attaques de gauche, où se passait l'action. J'étais guidé, à travers les ténèbres, dans

des chemins qui n'étaient plus ceux que je parcourais habituellement, par les bruits et les clartés du combat. La ville et les tranchées à l'horizon ressemblaient à ces régions du ciel où éclatent les orages des nuits d'été ; elles formaient une sombre contrée où se succèdent de continuels éclairs.

« Parfois, au-dessus des nuages brûlants de fumée qui créaient dans l'ombre le royaume des tempêtes, une lueur rapide étincelait dans des espaces solitaires : c'était quelque bombe ou quelque obus, devançant, par une explosion imprévue, le terme de sa course.

« Je m'acquittai de la mission dont j'étais chargé, et j'appris que, pour enserrer de plus près la ville, on avait tenté une entreprise qui avait réussi. Je revins au milieu de la nuit porter cette nouvelle au général Canrobert. Je le trouvai couché sous la modeste tente qu'il avait dressée dans son nouveau bivouac. Je le réveillai ; il me dit quelques paroles affectueuses, et j'allai me reposer à mon tour. Tel fut le premier jour de notre nouvelle vie. »

« Le général Canrobert a dit quelquefois : « Je « suis comme Moïse, si je n'ai point pu entrer dans « la terre promise, il m'a été permis de la con- « templer. » Dans les dernières gardes de tranchées, il la voyait de près en effet cette terre promise à notre gloire. Nos travaux avaient été poussés avec tant de vigueur que, sur certains points, lorsqu'on mettait l'œil à un créneau, on avait le regard noyé dans l'ombre de la tour Malakoff. On semblait presque toucher l'apparition irritante qui devait un jour s'évanouir au contact de notre drapeau.



LE GÉNÉRAL PÉLISSIER EN CRIMÉE

« Dans une de ses excursions aux extrêmes limites de nos attaques, le général Canrobert, un après-midi, passait à un endroit où quelques soldats lui dirent : « Mon général, on ne passe pas. » Aux questions du général étonné du sens de ces paroles, les soldats finirent par lui répondre : « C'est le feu des tirailleurs russes qui empêche « de passer par là. Le chemin a été ouvert cette « nuit ; on n'a pu le couvrir encore. Un officier « a voulu le traverser tout à l'heure, il a été « tué. » Il arriva ce que de semblables explications devaient amener : le général Canrobert entra dans le chemin. Je me rappelais, en le suivant, les chasses princières où l'on fait passer le gibier devant les tireurs commodément établis ; mais ce chemin n'était pas d'une trop fâcheuse longueur, et les balles que lancent les armes de précision sont souvent aussi capricieuses que leurs aînées, les balles des anciens fusils. Au bout d'un instant, nous avions traversé l'essaim des abeilles de fer déchaînées autour de nous, et nous rentrions dans la tranchée, abri d'une sécurité tempérée, qui devenait un foyer hospitalier au sortir de ces lieux. Malheureusement, une triste nouvelle nous y attendait.

« L'officier tué sur cette route, dont on voulait écarter le général Canrobert, c'était Romieu, vaillant jeune homme, qui avait jeté hardiment aux échos des champs de bataille un nom souvent répété par d'autres échos. Romieu avait été un de ces volontaires de la garde mobile qui épousèrent sérieusement la condition à laquelle ils s'étaient fiancés dans une heure d'enthousiasme. Je le

retrouvai un jour dans la galerie d'une maison arabe que l'on avait transformée en ambulance. C'était en Afrique, à Laghouat; il avait reçu une blessure sous le ciel du désert. Maintenant, je le retrouvais, encore une fois, mort sous le ciel de la Crimée. Ce souvenir est mon dernier souvenir de tranchée.

« Un matin, j'appris que le général Canrobert avait reçu l'ordre de retourner en France. J'appris également que le général m'emmenait. Dès longtemps, mes spahis étaient retournés en Afrique; mon régiment était répandu dans la province de Constantine qu'il n'avait jamais quittée; c'était là que je comptais retourner à mon tour, après avoir passé quelques instants dans mon pays.

« Mes destinées en avaient décidé autrement, et, sans le savoir, j'adressais à la Crimée de courts adieux. Ils furent tristes cependant ces adieux, car ce n'est pas impunément que l'on abandonne une œuvre où l'on avait mis toutes les forces de son âme. Puis les compagnons que je laissais sur ces rives pleines de périls, devais-je les revoir? Évidemment, il ne me resterait d'un grand nombre d'entre eux que le sourire affectueux dont ils saluaient mon départ et qui allait, dès ce moment, prendre place parmi les reliques de mon cœur. Si de pareilles émotions m'agitaient dans ma situation obscure, on peut s'imaginer de quelles pensées était assailli l'homme qui avait été le chef de la grande famille dont il se séparait. »

*
* *

Les Anglais n'oublièrent pas les services que leur avait rendus Canrobert, et nombreux sont les témoignages de félicitations, les remerciements unanimes, qui furent envoyés au général Canrobert par les Chambres des lords et des communes réunies ; nous en donnons deux importants, ainsi que la lettre du feld-maréchal Raglan, affirmant hautement le concours dévoué que Canrobert n'avait cessé de donner aux alliés de la France :

« *A Son Excellence le général Canrobert.* »

« Devant Sébastopol, 1 janvier 1855.

« Général,

« J'ai l'honneur de transmettre à Votre Excellence les résolutions unanimes de la Chambre des lords et de celle des communes du 15 du mois dernier, qui expriment la haute valeur qu'elles attachent aux grands et éminents services de Votre Excellence, et à la coopération cordiale et aux brillants exploits de l'armée française. J'ai reçu l'ordre d'être l'interprète de ces sentiments auprès de Votre Excellence et, par votre entremise, auprès des braves soldats qui servent sous vos ordres.

Je suis enchanté qu'une tâche aussi agréable

me soit dévolue que celle d'offrir à Votre Excellence et à l'armée française le tribut de remerciements de la part du Parlement anglais, et je suis heureux de saisir cette occasion, afin de vous assurer que les sentiments que les Chambres ont exprimés sont en harmonie avec ceux de la Reine et de toutes les classes des sujets de Sa Majesté ; que leur admiration de la conduite des troupes est universelle, et que tous sont convaincus que la cause dans laquelle les deux nations sont engagées a énormément profité de l'union qui n'a pas cessé de régner entre les généraux en chef des armées de la France et de l'Angleterre, et des efforts combinés, et de la bonne camaraderie des troupes.

« J'ai l'honneur d'être, général, de Votre Excellence, le très obéissant et très humble serviteur.

« *Signé :* RAGLAN. »



Peu de temps après avoir donné sa démission, Canrobert reprenait le chemin de la France.

Nous trouvons encore dans la correspondance de l'officier d'état-major Charles Bocher ces deux anciennes lettres qui montrent quels furent les sentiments de l'armée au départ de Canrobert :

« 4 août 1855.

« Le général Canrobert est rappelé en France. Son noble caractère, ses éminents services, comme

ses talents militaires, lui conservaient dans l'armée un prestige, une autorité morale, qui ne devaient appartenir qu'au nouveau commandant en chef. Il a fallu toute une négociation pour obtenir ce départ, les scrupules d'une conscience si délicate n'ont pu être vaincus que par un ordre de l'empereur. Le général Pélissier, par intérêt pour une santé fort affaiblie et qui lui était aussi chère qu'à personne, conseillait à son ami un repos momentané, trop justifié d'ailleurs.

« La réponse a été digne de celui qui l'a faite : « En acceptant ma rentrée en France, je donnerais à l'armée un mauvais exemple, et je me « pique de ne lui en donner jamais que de bons. »

« Tout triste que je suis, je me console en pensant que cette vie si précieuse sera conservée à la France. Elle en aura sûrement besoin, et elle n'aura jamais de cœur plus dévoué à son service.

« Il emmène avec lui M. de Cornely, son premier aide de camp, le plus parfait officier d'état-major, et de Molènes, que je regrette beaucoup, car nous nous entendions très bien pour tout et sur tout. S'il écrit, comme il sait le faire, ce qu'il a vu, ce sera intéressant. »

« Du Quartier Général du 2e Corps devant Sébastopol, 11 août 1855.

« Le départ du général Canrobert me délivre d'une crainte continuelle que j'avais pour sa vie. Les adieux les plus flatteurs lui ont été faits. Presque tous les officiers généraux et supérieurs qui n'étaient pas retenus par leur service l'ont

accompagné jusqu'à la plage. De là, il s'est rendu, avec le général Pélissier, à bord du *Montebello,* où l'amiral Bruat a donné un grand dîner en son honneur.

« Après, il s'est séparé de nous, non sans une pénible émotion, pour monter à bord du bâtiment qui devait le ramener en France. Les canons du vaisseau amiral l'ont salué, à titre d'ancien général en chef de l'armée d'Orient.

« L'amiral Bruat avait toujours eu pour lui les plus grands égards. Une certaine analogie de caractère devait rapprocher ces deux hommes de guerre : la bonhomie, la simplicité au milieu des honneurs, les distinguent également ; l'un est aussi modeste dans sa cabine que l'autre sous sa tente. »

C'est pendant cette guerre de Crimée que le général Canrobert reçut la médaille militaire. On sait que c'est une grande distinction, car elle est rarement accordée (1).



Le général Pélissier fut le digne successeur du général Canrobert ; il mena à bonne fin le siège de Sébastopol.

(1) Le plus ancien des officiers décorés de la médaille militaire est le général de brigade, en disponibilité, prince Joachim Murat, médaillé en 1852, à l'époque où il était simple brigadier de cavalerie. Le maréchal de Mac-Mahon avait été médaillé en 1857, lors de l'expédition de la grande Kabylie.

Le général de Failly reçut la médaille militaire en 1868, après l'expédition de Mentana ; le général Davoust d'Auerstaedt, alors colonel, en 1868 ; le général de Ladmirault, en 1871, après la Commune ; en 1882, ce fut le tour des généraux Lallemand et Saussier qui, tous deux, avaient commandé



PRISE DE LA TOUR MALAKOFF (Tableau d'Yvon)

Nous empruntons à Georges de Saint-Anaïs le remarquable récit suivant :

« Aux yeux des assiégeants, Malakoff était la clef de Sébastopol. Le 18 juin, ils tentèrent de l'emporter d'assaut. La journée fut glorieuse et sanglante, mais inutile ; et l'on dut se remettre aux travaux du siège.

« Le 5 septembre, nos tranchées n'étaient plus qu'à 25 mètres du redoutable bastion. Un conseil de guerre se réunit et l'assaut fut décidé. Il devait être général. Mais le principal effort porterait sur la droite, contre Malakoff.

« Pendant trois jours, nos huit cents pièces d'artillerie inondèrent les forts et la ville d'une pluie de fer et de feu. Sauf les membres du conseil de guerre, nul ne connaissait le moment arrêté pour l'attaque. Il était entendu qu'elle commencerait le 8, à midi. Toutes les montres des généraux avaient été réglées sur celle du général en chef. Il n'y avait point de signal à attendre ; un signal aurait pu mettre les assiégés en éveil et faire échouer l'entreprise. A midi précis, tout le monde devait s'élancer sur les remparts ennemis.

en chef en Algérie ; en 1887, le général Billot fut médaillé ; l'année suivante, le général Février et le général Lewal, ancien ministre de la guerre ; enfin, les derniers, le général Logerot et le général Ferron, mort tout récemment.

La médaille militaire est non seulement une distinction de l'ordre le plus élevé, mais une décoration essentiellement nationale. Parmi ceux qui l'ont reçue, on ne cite que quatre étrangers :

En 1856, sir William Codrington, général anglais, et le chevalier Alphonse de la Marmora, général et ministre de la guerre du roi de Sardaigne ; en 1880, le grand-duc Nicolas, feld-maréchal général, inspecteur général du génie militaire russe, et le prince Charles de Hohenzollern, devenu roi de Roumanie en 1881.

« La veille au soir, le général Bosquet, qui commandait la droite des assiégeants, convoqua tous les généraux de son corps d'armée. Il leur donna ses instructions dernières, leur indiqua l'heure fixée pour l'assaut ; puis, leur recommandant le plus impérieux silence, il leur serra la main et leur dit : « Je vous connais tous de longue « date, Messieurs, pour de vaillants hommes de « guerre ; aussi j'ai pleine confiance en vous. « Demain, Malakoff et Sébastopol seront à nous. »

« L'on se sépara la joie dans le cœur et l'on courut aux tranchées.

« La nuit fut longue. Le lendemain, à huit heures, on lut dans chaque bataillon du deuxième corps, l'ordre du jour que le général Bosquet adressait à ses troupes. « Soldats, disait-il en « finissant, c'est une immense et mémorable « victoire dont il s'agit de couronner les jeunes « aigles de la France. En avant donc, enfants ! « A nous, Malakoff et Sébastopol ! »

« C'était la division Mac-Mahon qui avait reçu le périlleux honneur d'entrer dans Malakoff. Deux autres divisions, sous le commandement des généraux La Motterouge et Dulac, étaient chargées d'enlever la grande courtine et le petit redan.

« Tous les soldats étaient sous les armes ; on attendait. Tout à coup, l'artillerie, qui tonnait depuis trois jours, cesse brusquement le feu. A la terrible voix du canon succède un silence solennel. Il est midi. Les généraux s'élancent de toutes parts, leur chapeau de commandement à la main. On les voit apparaître, entièrement à découvert,

sur la crête des parapets, et l'on entend de tous côtés ce cri de guerre : « En avant, soldats », « en avant ! »

« En quelques secondes, Mac-Mahon est sur les escarpements de Malakoff. On n'attend point que le génie ait facilité les voies et comblé les fossés. Les soldats se cramponnent aux aspérités du sol ; les voilà sur les parapets. Avant que les Russes surpris aient quitté les abris où ils se trouvent, le drapeau du premier régiment des zouaves flotte, aux mains du caporal Lehaut, sur le point culminant du bastion. La charge éclate comme un chant de triomphe. Le clairon Sauvelet, debout sur la crète du retranchement, sonne à pleins poumons. Ralliés à la voix de leurs chefs, les Russes opposent une résistance héroïque. Mac-Mahon est au premier rang des nôtres avec les colonels Lebrun, de la Tour-du-Pin et Decaen. Les cartouches s'épuisent et les combattants cherchent des munitions sur le corps de ceux que la mort a frappés. La mêlée est effroyable : sans cesse repoussé, l'ennemi revient sans cesse à la charge ; mais c'est en vain. Malakoff est à nous. « J'y entrerai, avait dit la veille Mac-Mahon au « général Niel, et soyez certain que je n'en sorti- « rai pas vivant ! »

« Il y entra, et il n'en sortit point. A un moment on vint lui dire que le bastion était miné et qu'il n'était que temps de fuir pour échapper à la mort. On connaît sa réponse célèbre : « J'y suis, j'y reste. »

« En réalité, le péril était extrême. Malakoff

eût sauté avec les vainqueurs, si un hasard providentiel n'avait fait découvrir les fils de la batterie électrique qui devait déterminer l'explosion. Quarante mille kilogrammes de poudre étaient amoncelés sous la tour, prêts à servir la terrible colère des vaincus.

« Dulac et La Motterouge, un moment victorieux, avaient dû céder sous l'effort désespéré de l'ennemi. Sur la gauche, notre attaque était demeurée infructueuse. Au centre, les Anglais nos alliés, avaient été contraints aussi de battre en retraite. Mais la prise de Malakoff décida de la journée et du sort de Sébastopol. Les Russes abandonnèrent la ville; ils avaient fait sauter leurs forts et allumé partout l'incendie. Mais la longue traînée de flamme, qu'ils laissaient derrière eux et qui éclairait la nuit de sinistres lueurs, annonçait au loin, dans le ciel, leur désespoir et notre victoire.

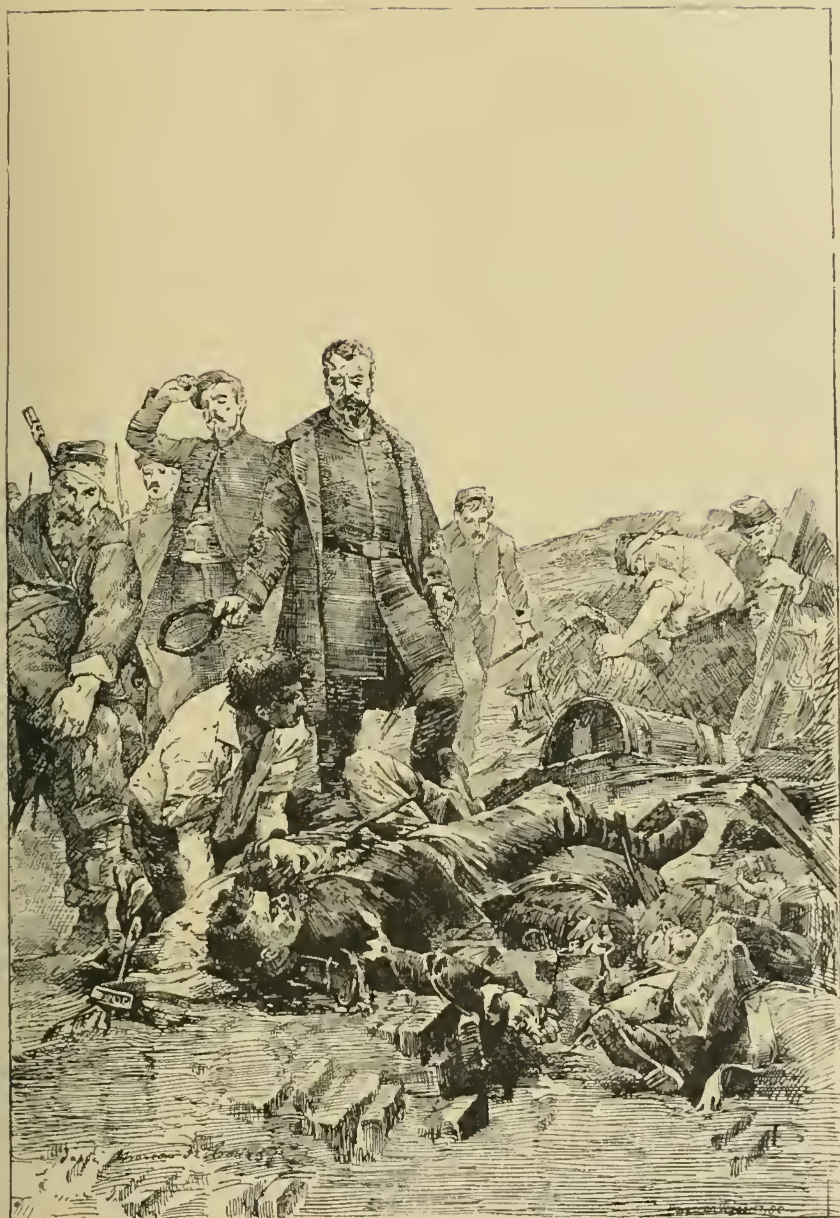
« C'était le 8 septembre 1855. »

Citons un épisode de Malakoff.

« Au signal donné pour l'attaque générale de Sébastopol, le 8 septembre 1855, le 91e régiment d'infanterie s'installe dans la courtine de Malakoff, où il combat toute la journée.

« Trois fois les cartouches sont renouvelées; le soldat, noir de poudre, montre un courage et une constance admirables.

« Le drapeau du régiment avait été planté sur le parapet au-dessus d'une poudrière ; tout à coup, retentit une terrible explosion saluée par les hurrahs des Russes ; la poudrière venait de sauter ; le parapet est renversé dans le fossé et le drapeau



LE DERNIER SALUT. — Episode de la guerre de Crimée.

(Tableau de Moreau de Tours.)

est enseveli dans le gouffre. Neuf officiers disparaissent sous cette avalanche qui recouvre également une partie des défenseurs de la courtine.

« Ceux qui survivent travaillent, sous la fusillade et jusqu'à la nuit, à dégager leurs camarades gisant sous les décombres.

« Le lendemain, dès qu'il fit jour, le lieutenant-colonel de Sonnay réunit tous les hommes valides du régiment pour déterrer le drapeau ; les soldats, brisés de fatigue, retrouvèrent une nouvelle ardeur pour accomplir cette pénible tâche. Ce ne fut qu'après un travail de trois heures, et après avoir déblayé entièrement les décombres, que le drapeau reparut enfin au fond du fossé, entouré des cadavres mutilés de nos soldats.

« Le brave et malheureux sous-lieutenant porte-drapeau Ganichon tenait encore dans ses mains, raidies par les convulsions d'une horrible agonie, le symbole de gloire qui lui avait été confié et dont il n'avait pas voulu, même en mourant, se dessaisir.

« A huit heures du matin, le drapeau sortit enfin de son glorieux tombeau ; l'aigle était détachée, la hampe brisée, les franges déchirées et sanglantes.

« 295 hommes et 50 officiers, derniers débris du régiment, rentrèrent au camp, escortant le drapeau, salués au passage par les cris enthousiastes des divisions de réserve, venues pour prendre la garde de notre conquête.

« Sébastopol était enfin à nous (1). »

(1) Extrait de *l'Historique du 91e régiment d'infanterie.*

IX

CANROBERT EN FRANCE

L'impératrice Eugénie recevant Canrobert. — Canrobert à la tête des troupes à la rentrée solennelle à Paris. — La récompense après le sacrifice. — Canrobert aide de camp de l'empereur. — Sa nomination au grade de maréchal de France. — Canrobert sénateur. — Au camp de Châlons. — Le voltigeur et le maréchal. — A Lyon.

Le jour où Canrobert, revenu d'Orient, vint aux Tuileries rendre compte de ses services aux souverains, l'impératrice Eugénie, souriante et émue, alla au-devant de l'intrépide soldat, et, lui tendant la main, prononça ces paroles pleines de charme :

« Je vous félicite et vous complimente, général, au nom de la France et au nom de toutes les mères ! Vous, du moins, tout en sachant vaincre, vous avez su ménager le sang de nos soldats ! »

Quand l'Armée d'Orient fit sa rentrée solennelle à Paris, l'empereur Napoléon III ordonna au général Canrobert d'aller se mettre à la tête des troupes.

Suivant les ordres de son souverain, le gé-



REVUE PASSÉE PAR LE MARÉCHAL CANROBERT

néral se rendit à la gare de Lyon, où les soldats, reconnaissant leur ancien général, s'écrièrent avec enthousiasme : « Le voilà ! Voilà notre père ! »

C'était le surnom, qu'ils lui avaient donné en Crimée, qui revenait alors sur leurs lèvres (1).

C'était la récompense qui arrivait après le sacrifice, c'était la réparation éclatante après les longs jours d'amertume.

Ce jour-là même, un décret impérial élevait le général Canrobert à la dignité de Maréchal de France.

En conférant au général Canrobert cette haute dignité, l'Empereur récompensait en lui, non seulement le militaire distingué, mais surtout le fidèle serviteur qui s'était, sans murmurer, soumis aux nécessités de la politique suivie par les puissances alliées, et au mot d'ordre qui lui recommandait de n'agir que de *concert* avec le général anglais.

En même temps qu'il était nommé Maréchal de France, Canrobert se voyait élevé à la dignité de sénateur.

L'empereur Napoléon III chargea peu après Canrobert d'une mission de haute confiance : il l'envoya s'entendre confidentiellement avec le gouvernement de la Suède, qui venait, pensait-on, de conclure un traité avec les puissances occidentales, au cas où il eût fallu protéger, dans les ports de la mer Baltique, les opérations d'une escadre anglo-française.

(1) « Le peuple se précipitait autour de son cheval pour toucher, comme une relique, le fourreau de son épée ; les gens de lettres célébraient à l'envi sa grandeur d'âme ; les mères laissaient couler leurs larmes, en voyant les enfants que le général leur ramenait des lointains rivages. »

Ce fut en 1862 que le Maréchal Canrobert reçut le commandement du camp de Châlons. Il sut s'y faire aimer de toutes les troupes.

« Racontons, à ce sujet, cette charmante histoire qui se passa pendant son séjour au camp :

« L'empereur Napoléon, qui était venu visiter le camp de Châlons, voulut s'assurer par lui-même de l'effet de la jambière qu'on voulait donner aux troupes.

« En conséquence, il ordonna qu'une compagnie de voltigeurs lui fût présentée.

« Canrobert assistait à cette revue passée le long des baraquements, sans cérémonie aucune, ce qui fut cause d'un pêle-mêle général entre soldats et officiers.

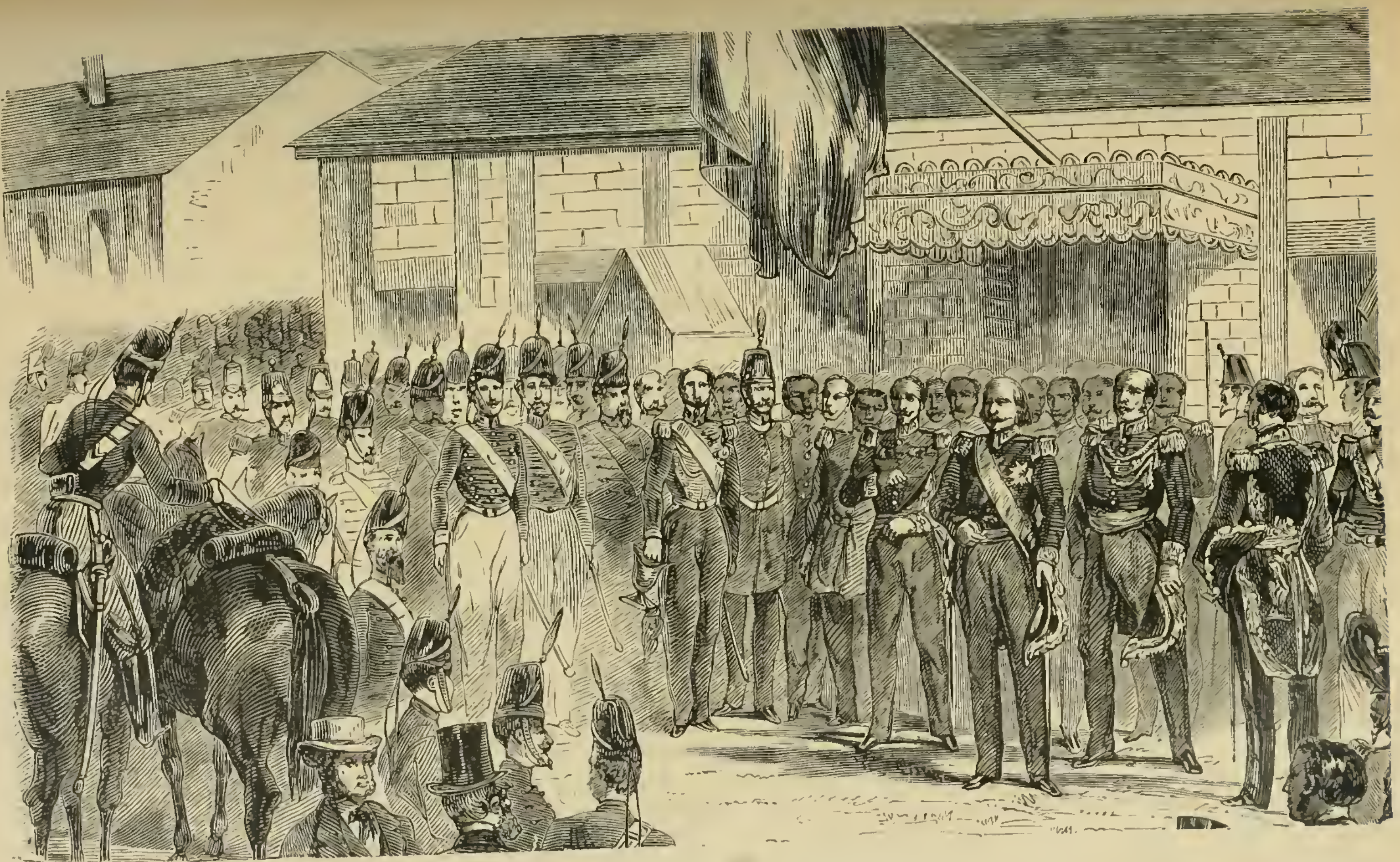
« Pendant que Napoléon III interrogeait quelqu'un, par-ci par-là, sur la commodité ou l'ennui de ladite jambière, Canrobert aperçut un voltigeur des plus mal guêtrés. Le maréchal s'approcha de lui, lui releva le pantalon et vit que la jambière, au lieu d'être bouclée au-dessus du mollet, l'était au milieu. De plus, le caleçon était mal attaché et dépassait beaucoup trop.

« Ce voltigeur était, comme l'on dit, très mal fagoté.

« Le maréchal Canrobert le regarde un instant, puis lui dit en hochant la tête :

« — A toi, mon vieux, je t'enverrai la canti-
« nière pour t'habiller.

« — Ce n'est pas la peine, Monsieur le Maréchal,
« répondit le soldat, je trinque avec elle toute la
« journée. »



LE MARÉCHAL CANROBERT ARRIVANT AU CAMP DE CHALONS

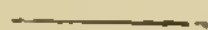
Éclat de rire sur toute la ligne et, bien entendu, le maréchal riait bien plus fort que tout le monde.

« Si cela était vrai, coquin, dit-il, en tirant l'oreille du fanfaron, tu ne te vanterais pas si fort. Boutonne-toi mieux et tâche de ne faire de l'esprit qu'après avoir mieux fait ta toilette! »



Le 14 octobre de la même année, l'empereur Napoléon choisit le maréchal Canrobert pour aller, à Lyon, remplacer le maréchal Castellane, qui venait de mourir. Le 4e corps d'armée se félicita de se trouver sous les ordres d'un pareil chef.

Et lorsque l'empereur le rappela de Lyon pour lui confier le commandement en chef de l'armée de Paris, Canrobert reçut de toutes les classes de la population lyonnaise les témoignages des regrets les plus vifs.



X

CANROBERT DÉFENSEUR DE LA RELIGION

Un discours du comte de Ségur d'Aguesseau. — Une protestation du sénateur Sainte-Beuve. — Un ami de Renan. — Intervention du baron de Chapuis-Montlaville. — Paroles éloquentes du maréchal Canrobert.

Un jour que le comte de Ségur d'Aguesseau traitait au Sénat l'importante question du travail du dimanche, interdit depuis longtemps par une loi de police, le maréchal Canrobert, qui assistait à la séance, écouta avec un vif intérêt les développements de l'auteur.

« Je suis très disposé, disait le comte de Ségur, à trouver sage et prudent de ne pas vouloir imposer l'observance de cette loi, on ne serait pas compris. Elle a été bien évidemment faite pour protéger la liberté de l'exercice des cultes ; mais on ne l'entendrait pas ainsi, on n'y verrait qu'une vexation tyrannique pour ceux qui seraient contraints de s'y soumettre malgré eux. Ce que je demande, c'est que les architectes du Gouverne-

ment ne donnent pas eux-mêmes, par des travaux publics exécutés les dimanches et fêtes, l'exemple de la violation des commandements religieux, dans ces jours où les hommes, après le labeur de la semaine, pensent goûter quelque repos, se rappeler qu'ils ont une famille, une âme, et peuvent aller ensemble se retremper au pied des autels et entendre les divins enseignements de la Religion chrétienne. Le bon exemple ne serait peut-être pas suivi, hélas ! mais au moins on n'encourrait pas le reproche d'avoir favorisé ce courant de matérialisme et d'athéisme, qui emporte les masses et leur inspire une profonde indifférence pour les lois religieuses les plus sages et les plus saintes. Un autre reproche que j'ai à faire, ce sont certaines nominations regrettables, et je voudrais que le ministre fût présent...

« — Mais le voilà, crièrent plusieurs sénateurs, il est ici !

« — Eh bien, continua M. de Ségur, je dirai seulement devant lui que, malgré les bonnes intentions qu'il a manifestées l'année dernière, à l'occasion d'une pétition relative aux protestants, malgré toutes ses bonnes dispositions, il lui restera le regret d'avoir fait une certaine nomination qui a produit un grand scandale... »

A ces paroles, le sénateur Sainte-Beuve, importuné déjà, dans ses tristes convictions de libre penseur, par le commencement du discours de M. de Ségur, qu'il trouvait trop sympathique à la religion catholique, se leva furieux et s'écria violemment :

« Je proteste contre des imputations personnelles qui sortent de la question et qui s'adressent à des hommes honorables ! »

Puis, malgré les objections du président, Sainte-Beuve continua :

« Si c'est à M. Renan que l'honorable M. de Ségur d'Aguesseau prétend faire allusion, je repousse une accusation portée contre un homme de conviction et de talent, dont j'ai l'honneur d'être l'ami. »

Le sénateur Sainte-Beuve se déclarant l'ami de Renan (1), et faisant l'éloge de l'auteur de *la Vie de Jésus*, cet éloge parut si scandaleux que l'assemblée du Sénat protesta.

« Il est impossible, Messieurs — dit à son tour le baron de Chapuis-Montlaville, avec un accent de douleur — il est impossible de ne pas éprouver une affliction profonde lorsqu'on voit, dans une certaine littérature moderne, dont on vient louer les auteurs, fouler aux pieds les lois de l'ordre éternel et attaquer la Religion, base de l'ordre social. Il n'est pas permis de venir ici faire l'éloge de ces hommes qui portent l'incendie dans la société, en répandant dans ses masses des doctrines d'athéisme et d'irréligion. C'est là un danger social contre lequel doivent se réunir toutes les forces des hommes de bien.

« Nous protestons contre ces doctrines funestes de toute l'énergie de nos convictions. L'immoralité coule à pleins bords, et c'est à nous plus particu-

(1) Voir mon livre : *Ernest Renan*, sa vie et ses œuvres.

lièrement qu'il appartient de signaler, à qui de droit, les moyens d'y porter remède. Pour mon compte, je n'y manquerai pas. C'est un devoir.

« — Très bien ! s'écria-t-on de toutes parts dans la salle. »

Une émotion indescriptible régnait dans l'assemblée.

Sainte-Beuve s'efforça de parler et de dominer le tumulte.

Et malgré les cris : « A l'ordre ! Taisez-vous ! » l'ami de Renan put encore dire :

« M. de Ségur d'Aguesseau a parlé de deux choses. Il y a un courant d'immoralité que personne ne défend et qu'on réprouve avec mépris ; mais il y a aussi des opinions philosophiques honorables et respectables que je défends au nom de la liberté de penser et que je ne laisserai jamais attaquer et calomnier sans protestation. »

La mesure était comble. Oser soutenir que la *Vie de Jésus* où nos dogmes sont bafoués avait droit à l'estime des gens de bien, c'était blasphémer. Des interruptions violentes couvrirent la voix de l'orateur.

Se levant à son tour et jetant sur le sénateur Sainte-Beuve un de ces regards de mépris qui écrasent l'ennemi, dans les luttes du Parlement comme sur le champ de bataille, la voix émue et toute frémissante d'indignation, énergique, terrible, le maréchal Canrobert s'écria :

« Monsieur, ce n'est pas dans cette assemblée du Sénat qu'on peut faire l'apologie de celui qui a nié la divinité du Christ, et qui s'est posé comme

l'ennemi acharné de la religion de nos pères, qui est encore celle de la très grande majorité des Français! Quant à moi, en laissant à chacun la liberté d'apprécier à son point de vue le livre de cet écrivain, je proteste formellement contre les doctrines qui y sont émises, et je suis persuadé que ma voix aura ici beaucoup d'échos! »

Les membres du Sénat couvrirent d'applaudissements cette énergique repartie du maréchal.

Ses paroles chrétiennes et généreuses retentirent dans la France entière et dans tout le monde catholique. L'Europe attentive apprit une fois de plus qu'en France la Croix est la sœur de l'Épée et qu'un grand soldat se double toujours d'un fervent chrétien.



III

CANROBERT EN ITALIE

I

LES ORIGINES DE LA GUERRE D'ITALIE

Les origines de la guerre d'Italie. — L'Autriche et le Piémont. — Déclaration de guerre. — L'armée des Alpes. — Le général comte Giulay. — Proclamation de Napoléon III.

On sait que, pendant la Guerre de Crimée, le petit royaume de Piémont avait fourni à la France un contingent de 20,000 hommes, commandé par le général La Marmora, qui se battit, dans diverses rencontres, contre les Russes. Ce royaume était gouverné par deux hommes de haute valeur : le roi Victor-Emmanuel et son ministre, Cavour, qui voulaient agrandir le Piémont et affranchir l'Italie du joug de l'Autriche. Cette dernière puissance possédait alors la Lombardie et la Vénétie, et dirigeait les cours de Parme, de Modène et de Florence, les diverses principautés de l'Italie.

A cette époque, les sociétés secrètes, présidées par l'agitateur Mazzini, fomentaient de ténébreux complots contre l'Autriche et poussaient les popula-

tions à la révolte. Tout le monde sentait qu'un conflit était imminent (1), et que le canon seul dénouerait la crise. Depuis le jour où l'empereur Napoléon III, recevant aux Tuileries les représentants des puissances, avait gourmandé M. de Buol, le représentant de l'Autriche, tout le monde s'attendait à une rupture et à un coup d'éclat.

La diplomatie avait fait de vains efforts pour les retarder. Le cabinet de Vienne prolongea, pour sa part, les négociations jusqu'au jour où il estima qu'il ne pouvait plus, sans compromettre sa dignité, éviter une rencontre.

Le 22 avril 1859, à la dernière heure, sommé de désarmer, il refusa d'obéir à cette perfide mise en demeure. Mais ce n'était pas assez : un impérieux ultimatum adressé au roi Victor-Emmanuel exigea le désarmement des troupes du Piémont et le licenciement sous trois jours des *corps francs* ou *volontaires* qui se livraient à d'inquiétantes manœuvres sur la frontière. Ainsi qu'on le prévoyait, M. de Cavour refusa : le 29, les Autrichiens envahirent le territoire sarde.

L'empereur Napoléon III avait promis de défendre le Piémont. Pendant les derniers jours d'avril, la Chambre des députés vota deux projets de loi, dont l'un décrétait la levée de 140,000 hommes, et

(1) De toutes les provinces occupées par l'Autriche on envoyait des députations à Turin. Une souscription nationale s'était même ouverte pour l'armement de la citadelle d'Alexandrie. Du reste, ce mouvement d'indépendance générale s'était accru lorsqu'on apprit que la France et l'Angleterre avaient rappelé leurs ambassadeurs du royaume de Naples, où le roi Ferdinand II s'était refusé à satisfaire les vœux des deux puissances par des réformes intérieures.



LE MARÉCHAL RANDON

l'autre qui autorisait l'émission d'un emprunt de guerre de 500 millions (1). L'affaire fut menée si rapidement qu'en peu de jours, une armée de plus de 100,000 hommes avec son matériel et ses approvisionnements fut rassemblée autour d'Alexandrie.

Cette grande armée était entrée en Italie, d'un côté, par les Alpes et Suze et, de l'autre, par la mer et Gènes. Napoléon III, devant se mettre à sa tête, avait, par décret, conféré la régence à l'impératrice Eugénie.

Le 2 mai parut la déclaration de guerre, et, le 10, l'empereur partait pour l'Italie.

L'armée des Alpes était forte de cent soixante mille hommes : vingt mille hommes de cavalerie et cent quarante mille hommes d'infanterie.

Elle était divisée en quatre corps, sous les ordres des maréchaux Baraguey-d'Hilliers et Canrobert, et des généraux Niel et Mac-Mahon.

Un corps indépendant, placé sous les ordres du prince Napoléon (2), avait été chargé de faire une diversion par la Toscane et d'opérer sur la gauche de l'armée autrichienne, pendant que les chasseurs des Alpes et les volontaires italiens l'inquiéteraient par derrière. Le général Frossart était à la tête du génie, et le général Lebœuf à la tête de l'artillerie. L'armée piémontaise s'élevait à cinquante mille hommes.

Quant à l'armée autrichienne, elle comprenait

(1) Rappelons que cet emprunt produisit jusqu'à 2.307.000.000.

(2) Il est bon de rappeler ici, que, le 30 janvier 1859, l'alliance politique de la France et du royaume du Piémont s'était scellée intimement par le mariage du prince Jérôme-Napoléon avec la princesse Clotilde, fille de Victor-Emmanuel.

plus de deux cent mille hommes, sous les ordres du comte Giulay.

Voici la proclamation que Napoléon III adressa aux troupes, en allant prendre le commandement de l'armée :

« Français ! L'Autriche, en faisant entrer son armée sur le territoire du roi de Sardaigne, notre allié, nous déclare la guerre. Elle viole ainsi les traités, la justice, et menace notre frontière. Toutes les grandes puissances ont protesté contre cette agression. Le Piémont ayant accepté les conditions qui devaient assurer la paix, on se demande quelle peut être la raison de cette invasion soudaine ; c'est que l'Autriche a amené les choses à cette extrémité, qu'il faut qu'elle domine jusqu'aux Alpes ou que l'Italie soit libre jusqu'à l'Adriatique : car, dans ce pays, tout coin de terre demeuré indépendant est un danger pour son pouvoir. Jusqu'ici, la modération a été la règle de ma conduite. Maintenant, l'énergie devient mon premier devoir. Que la France s'arme et dise résolument à l'Europe : Je ne veux pas de conquête, mais je veux maintenir, sans faiblesse, ma politique nationale et traditionnelle ; j'observe les traités, à condition qu'on ne les violera pas contre moi ; je respecte le territoire et le droit des puissances neutres, mais j'avoue hautement ma sympathie pour un peuple dont l'histoire se confond avec la nôtre, et qui gémit sous l'oppression étrangère.

« La France a montré sa haine contre l'anarchie ; elle a voulu me donner un pouvoir assez fort

pour réduire à l'impuissance les fauteurs de désordre et les hommes incorrigibles de ces anciens partis qu'on voit sans cesse pactiser avec nos ennemis ; mais elle n'a pas pour cela abdiqué son rôle civilisateur. Ses alliés naturels ont toujours été ceux qui veulent l'amélioration de l'humanité, et, quand elle tire l'épée, ce n'est point pour dominer, mais pour affranchir.

« Le but de cette guerre est donc de rendre l'Italie à elle-même, et non de la faire changer de maître, et nous aurons à nos frontières un peuple ami qui nous devra son indépendance. Nous n'allons pas en Italie fomenter le désordre ni ébranler le pouvoir du Saint-Père que nous avons replacé sur son trône, mais le soustraire à cette pression étrangère qui s'appesantit sur toute la Péninsule, contribuer à y fonder l'ordre sur des intérêts légitimes satisfaits. Nous allons enfin sur cette terre classique, illustrée par tant de victoires, retrouver la trace de nos pères. Dieu fasse que nous soyons dignes d'eux ! Je vais bientôt me mettre à la tête de l'armée. Je laisse en France l'Impératrice et mon Fils. Secondée par l'expérience et les lumières du dernier frère de l'Empereur, elle saura se montrer à la hauteur de sa mission. Je les confie à la valeur de l'armée qui reste en France pour veiller sur nos frontières, comme pour protéger le foyer domestique. Je les confie au patriotisme de la garde nationale ; je les confie au peuple tout entier, qui les entourera de cet amour et de ce dévouement dont je reçois chaque jour tant de preuves.

« Courage donc et union ! Notre pays va encore montrer au monde qu'il n'a pas dégénéré. La Providence bénira nos efforts ; car elle est sainte aux yeux de Dieu la cause qui s'appuie sur la justice, l'humanité, l'amour de la patrie et de l'indépendance.

« Napoléon. »



II

LE MARÉCHAL CANROBERT SAUVANT LA MAISON DE SAVOIE

Canrobert et Victor-Emmanuel. — Un récit du maréchal. — La ville de Turin menacée par les Autrichiens. — La Dora-Baltea. — Une belle inspiration. — La fuite de Turin. — La colère du comte de Cavour. — Un coup d'audace. — Palestro. — Les zouaves.

Au début même de la guerre d'Italie, le maréchal Canrobert a sauvé la dynastie de la Maison de Savoie par un coup d'audace. C'est un fait peu connu, le maréchal étant discret. En un jour de verve, il l'a raconté en ces termes à notre confrère M. Henri d'Ideville (1) :

« On doit savoir les dangers qu'avaient courus le roi et la capitale, a-t-il dit. Il faut que je raconte ces faits très peu connus.

(1) « Je connais peu de physionomies aussi vivantes, aussi sympathiques, que celle du maréchal Canrobert. Il met dans ses paroles, dans ses gestes, une insinuation, une ampleur des plus pittoresques. Tout en lui est éloquent, les yeux, la bouche, les bras, la tête, les mains ; chacun de ses mots, de ses mouvements, est juste, net et plein d'à-propos. Tantôt il se lève, marche à grands pas, puis se rassied. Tantôt il gesticule, s'arrête et me regarde dans le blanc des yeux ; la chaleur avec laquelle il exprime ses pensées, ses sentiments, se communique bientôt à l'interlocuteur, un peu troublé au premier abord par cette fougue inattendue. »

H. D'IDEVILLE.

« On a passé ces incidents sous silence ! Je n'ai point voulu les relever. Depuis quatre ans j'étais maréchal de France ! Que pouvait-on faire de plus pour moi ? D'autres avaient besoin de commencer leur gloire, je ne voulus pas les gêner.

« Voici la chose : Il faut se souvenir avec quelle précipitation fut déclarée la guerre de 1859 entre l'Autriche et l'Italie. Il n'y avait pas un instant à perdre, les Autrichiens étaient sur le théâtre de la lutte. Notre armée dut s'avancer, on le sait, d'un côté par Gênes, de l'autre par les Alpes ; j'étais le chef de l'armée qui, suivant le chemin d'Annibal et de Bonaparte, descendait de France par les montagnes. Le temps pressait. Déjà les Autrichiens menaçaient Turin. Enfin, j'arrive à Suze, au pied du Mont-Cenis. Nous étions prêts à peine, équipés à la hâte, et je n'avais avec moi que l'avant-garde de mon corps d'armée, 8,000 hommes environ. Or, voici ce que contenaient mes instructions : « Il est interdit au « maréchal Canrobert d'agir isolément et d'enga- « ger ses troupes avant leur réunion complète. » Puis, en *Post-Scriptum :* « Le maréchal Canro- « bert se rendra compte personnellement, à son « arrivée à Turin, des positions de la Dora- « Baltea (1) que l'on nous annonce comme formida-

(1) La Dora-Baltea, ou *Doire Baltée* est un affluent de la rive gauche du Pô. Cette rivière prend sa source au pied du Petit Saint-Bernard, dans la partie occidentale de la province d'Aoste, qu'elle traverse de l'est à l'ouest ; elle arrose ensuite la partie orientale de la province d'Ivrée, limite les provinces de Verceil et de Turin, et, après un cours de 150 kilomètres, se jette dans le Pô, entre Crescentino et Brusesco. Aoste et Ivrée sont les seules villes qu'elle baigne en son cours.

« blement défensives; si elles lui paraissent telles, « il est autorisé, sous sa responsabilité personnelle, « à les occuper. »

« On n'ignore pas quelle panique avait saisi l'esprit de tous. La capitale piémontaise, ville ouverte, située en rase campagne, était d'une prise facile. Les Autrichiens se montrèrent à quelques lieues; du haut des clochers, on pouvait les apercevoir dans la direction de Verceil; les habitants de Turin étaient terrifiés; on emballait déjà les archives du royaume. En débarquant à Suze, je trouvai le roi, venu au-devant de moi, dans un état d'inquiétude difficile à décrire. Il me suppliait de prendre position sur la Dora-Baltea.

« Nous arrivons à Turin et je cours, au débotté, visiter avec lui les lieux en question. C'était un point impossible à défendre !

« — Mais, dit le roi qui ne me quittait point, « nous le jugeons très important, capable d'arrê- « ter les Autrichiens.

« — Hélas ! non, répondis-je à Victor-Emma- « nuel, Votre Majesté voit elle-même qu'il ne faut « pas y songer ; chercher à défendre ce point serait « nous perdre inutilement.

« — Mais que devenir ? Les Autrichiens sont « à quelques lieues, dit le roi. A tout prix ils « veulent occuper ma capitale, il faut prendre un « parti ! »

« C'est alors que je montrai au roi mes instructions. Après les avoir lues, il me les rendit en disant :

« — Je suis donc perdu !

« — Non, Sire, répondis-je, vous ne l'êtes pas.
« Il ne sera pas dit que la capitale des alliés de
« la France aura été brûlée devant des baïonnettes
« françaises. Votre Majesté peut-elle me garantir
« que Casale et Alexandrie (20 lieues en avant
« sur le flanc gauche des Autrichiens), peuvent
« mettre à l'abri quelques milliers d'hommes que
« je possède ?

« — Je vous en donne ma parole de roi,
« répondit Victor-Emmanuel.

« — Alors, je n'hésite pas, Sire, malgré la
« responsabilité immense qui va m'incomber, à
« me porter sur Casale et sur Alexandrie, si vous
« voulez m'y suivre. Pour sauver Turin, il faut
« l'abandonner. Ce mouvement stratégique, mena-
« çant les communications de l'ennemi, peut seul
« dégager la capitale. »

« Le roi se jeta dans mes bras.

« — Oh ! merci maréchal ! nous partirons
« cette nuit. »

« Je quittai le roi pour prendre les dispositions nécessaires ; nous devions partir au jour naissant. Je fus m'étendre tout habillé sur un canapé. Je logeais au palais, dans un des appartements royaux. A peine reposais-je depuis un quart d'heure que j'entends frapper à ma porte. J'ouvre. Entre un petit homme, gros, court, à lunettes, dont le visage m'était inconnu.

« — Je suis le comte de Cavour, dit-il, et je
« viens vous demander, Maréchal, si Sa Majesté ne
« s'est pas trompée, s'il est bien vrai que vous,
« maréchal de France, vous vous refusiez à défendre

« Turin et que vous abandonniez les positions de « la Dora-Baltea. C'est impossible !

« — Cela est pourtant ainsi, repris-je, Monsieur « le Comte, je suis seul juge ; n'ayant point de « conseil en politique à vous donner, souffrez « qu'en fait de dispositions militaires je ne vous « en demande pas.

« — Quelle responsabilité sera la vôtre, Monsieur « le Maréchal, devant l'histoire et devant l'Empe- « reur !

« — Croyez, Monsieur le Comte, que j'ai « réfléchi avant de prendre cette décision. Autant « que vous je désire sauver le roi de Sardaigne « et sa capitale. Voilà pourquoi j'emploie l'unique « moyen qui nous reste. »

« Le grand ministre partit après m'avoir salué froidement, et je repris mon canapé.

« Deux heures après, au petit jour, nous quittions Turin. Dès que les Autrichiens eurent connaissance de notre départ, ils abandonnèrent leur marche en avant sur Turin et rétrogradèrent à la hâte en se portant de notre côté. La ville était sauvée ! Mon plan avait merveilleusement réussi. Sans doute, c'était un coup audacieux, mais le seul qui pût dégager la capitale. Avec les Prussiens, tels que nous avons appris à les connaître, j'eusse été perdu. Ils auraient certainement connu, eux, l'insuffisance de nos forces, et ne se seraient point donné la peine de revenir sur leurs pas. Ils auraient été informés que notre armée descendait lentement, très lentement, des Alpes, et qu'avant qu'un corps d'armée eût pu opérer

sa jonction avec les troupes venues par mer et débarquant à Gênes, ils avaient tout le temps d'envahir, de saccager Turin, d'emmener le roi prisonnier avec son gouvernement.

« Le roi n'a jamais oublié le service que je venais de lui rendre en cette circonstance. Ces faits si importants du début de la campagne n'ont pas été relevés, comme je le disais. L'Empereur seul les a approuvés ; ils sont, du reste, consignés dans un ouvrage officiel sur la campagne d'Italie, publié par le ministère de la guerre. Quant à M. de Cavour, nous fûmes séparés pendant la durée de la campagne. Nous nous retrouvâmes à Milan. A peine m'eut-il aperçu qu'il se jeta dans mes bras et m'embrassa.

« Comme vous aviez raison, Monsieur le Maré-
« chal, me dit-il, de m'éconduire certaine nuit, au
« palais de Turin ! Sans votre promptitude, sans
« votre décision, nous étions perdus avant même
« l'arrivée des Français. »

« M. de Cavour n'était point banal, on le sait. »

Comme on le voit, ce récit, très important pour l'histoire, permet de mettre en relief la présence d'esprit, la prompte décision et le coup d'œil stratégique du maréchal Canrobert qui, ce jour-là, sauva la Maison de Savoie, car cette opération décida vraiment du sort de la campagne d'Italie.



Un des premiers combats de cette guerre fut celui de Palestro. Une partie du corps de Canrobert y prit part, notamment ses zouaves.

Le 30 mai, le roi Victor-Emmanuel avait enlevé le village de Palestro aux troupes autrichiennes. Celles-ci voulurent reprendre cette position importante ; c'est alors que le colonel de Chabron, à la tête du 3e zouaves, arriva à Palestro à neuf heures du matin.

Les Autrichiens menaçaient de prendre les Piémontais à revers. Le colonel de Chabron fit poser rapidement les sacs, mettre baïonnette au canon et sonner la charge ; un canal profond et large séparait les zouaves d'une batterie ennemie qu'il fallait enlever.

Au cri de « En avant ! » poussé par les officiers, le régiment s'élance au pas de course. On trouve un gué ; les zouaves se jettent alors dans le canal la carabine haute, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et, au milieu de la mitraille, escaladent la rive opposée. Ils emportent à la baïonnette les canons qui les décimaient.

Sur un autre point du champ de bataille, le 1er et le 3e bataillon des zouaves s'emparent du pont défendu par un moulin crénelé, garni de tirailleurs, et par une batterie qui tombe rapidement en notre pouvoir.

Les Autrichiens, chargés à la baïonnette, plient de tous côtés, abandonnent la position et se retirent en désordre par la route de Rosasco.

Le 3e régiment avait perdu 287 hommes dont 53 tués. L'ennemi avait eu hors de combat 2.500 hommes.

Le roi Victor-Emmanuel et l'Empereur visitèrent le champ de bataille dans la soirée, en sui-

vant le chemin si intrépidement parcouru par ce brave 3e zouaves. Les blessés se soulevèrent sur le passage des deux souverains pour les saluer.

Le régiment était rassemblé à la Bridda. Napoléon III serra la main du colonel de Chabron en lui disant : « C'est très bien, colonel, vous avez dignement soutenu votre vieille réputation. »

Le lendemain, 1er juin, le 3e zouaves était mis à l'ordre de l'armée d'Italie.

L'ordre général disait :

« La journée d'hier a été signalée par un nouveau fait d'armes. L'armée du roi de Sardaigne, après avoir repoussé l'ennemi sur tout son front, a vu un instant sa droite débordée par les Autrichiens, qui menaçaient le pont de bateaux de la Sésia, au moyen duquel le maréchal Canrobert devait opérer sa jonction avec l'armée du roi.

« L'Empereur ayant envoyé au roi le 3e zouaves, le régiment fut chargé d'arrêter cette attaque. Déjà, les Autrichiens avaient mis huit pièces en batterie en avant d'un canal profond, dont le passage, sur un pont étroit, est couvert par un moulin et défendu par des rizières.

« Le 3e zouaves, commandé par son brave colonel de Chabron, après avoir jeté un coup d'œil sur la position et avant que le roi ait eu le temps de le faire appuyer par des canons, s'est élancé, sans faire feu, sur la batterie, a tué à la baïonnette ou jeté à l'eau les compagnies de soutien placées au delà du canal, s'est emparé de cinq pièces et a fait 500 prisonniers.



BATAILLE DE MAGENTA

(Tableau d'Yvon.)

« L'Empereur met ce glorieux fait d'armes à l'ordre de l'armée. »

De son côté, le roi Victor-Emmanuel envoyait de son quartier général de Terrionne au colonel de Chabron une lettre d'éloges et de remerciements pour la part glorieuse que le 3e zouaves avait prise au combat de Palestro et le brillant concours que ce régiment avait prêté à son armée.

Ce combat de Palestro avait permis aux corps d'armée français d'opérer deux jonctions avec les troupes piémontaises : les projets de l'empereur avaient réussi et, le 3 juin, les deux armées marchaient sur Novare et Magenta.

III

SOUVENIRS DE MAGENTA

Le rôle de Canrobert pendant la guerre d'Italie. — A Magenta. — Une curieuse anecdote. — Le maréchal entouré des hussards autrichiens. — A Rébeen.

A part l'acte important de la délivrance de Turin et le combat de Palestro qui honorent l'intelligence militaire du maréchal Canrobert, son rôle ne fut pas d'une grande importance pendant la suite de la guerre, si ce n'est à la bataille de Magenta.

Peu s'en fallut qu'il ne fût fait prisonnier.

En effet, Canrobert, voyant, en avant du Ponte-Vecchio, ses tirailleurs mal engagés, courut vers eux ; tout à coup, il fut entouré par un escadron de hussards autrichiens.

L'escorte du maréchal et ses officiers mirent l'épée à la main, et le colonel Bellecour, qui avait quelques hommes de son régiment près de là, leur fit croiser la baïonnette ; il fut foulé aux pieds des chevaux.

Des soldats du général Renaud, ayant fait un feu nourri sur les hussards, ceux-ci se sauvèrent, et le maréchal fut délivré.

Ce fut à Magenta que Canrobert voulut donner un démenti au méchant brocard du maréchal Pélissier. Un jour, devant Sébastopol, Pélissier, faisant allusion à son propre prénom et au nom patronymique de Canrobert, dit en riant devant plusieurs officiers : « Quelle drôle de rencontre, tout de même ! Moi, je m'appelle « Aimable » et Canrobert « Certain ».

Plût à Dieu que les chefs de notre jeune armée ne fussent pas plus indécis que Canrobert ! Imbu des anciennes traditions de solidarité militaire, Canrobert n'eut pas plutôt entendu gronder le canon que, sans attendre des ordres, il se dirigea vers le point d'où venait le vacarme. L'avant-garde de Canrobert commença à bousculer l'artillerie qui arrêtait sa marche ; puis, quand cela fut terminé, le maréchal, mettant ses hommes au pas gymnastique, jeta, au bon moment, sur le champ de bataille, une brigade qui sauva fort à propos la garde impériale. On peut donc dire qu'il contribua, pour une bonne part, au succès de la bataille, qui, sans lui, aurait pu se trouver compromis.

C'est à Magenta que Canrobert perdit un de ses meilleurs amis, dont il avait fait son chef d'état-major, le colonel de Senneville.

Empruntons à l'ouvrage de M. Georges de Sainte-Anaïs les considérations et le magnifique récit que voici :

« La guerre que le Second Empire entreprit pour la cause de l'unité italienne, dit-il, fut une des plus grandes fautes de sa politique. En favorisant la formation de puissantes nationalités, la France se préparait des rivales qui pouvaient devenir un jour de redoutables ennemies. Réduit à ses seules forces, le petit roi de Sardaigne eût vu ses ambitions facilement écrasées sous la puissance de l'Autriche. La France eut le tort de lui prêter le prestige de son nom, et de verser pour lui le sang de ses soldats.

« L'armée sarde était si peu importante, qu'en réalité la guerre eut lieu entre Autrichiens et Français.

« Napoléon III commandait en personne.

« Depuis le commencement de la campagne, nous avions livré quelques combats heureux, quand s'engagea, un peu au hasard et comme d'elle-même, une grande action, qui fut à la fois un péril et une gloire pour nos armes.

« C'était le 4 juin 1859. L'Empereur avait décidé que l'armée tout entière passerait le Tessin. Tout près de nous, sur la rive gauche, 125,000 Autrichiens gardaient la route de Milan, sous les ordres du feld-maréchal Giulay. Mac-Mahon, avec le 2e corps et une division de la Garde, avait reçu l'ordre de se porter un peu au nord ; et il formait l'aile gauche de l'armée.

« La Garde impériale occupait le centre. Elle franchit la rivière. Mais en face d'elle étaient massées des forces considérables qu'elle ne soupçonnait pas et qui la mirent en péril. Des officiers

d'état-major partirent dans toutes les directions, vers le maréchal Canrobert et le général Niel, qui étaient encore assez loin sur la droite. Il fallait à tout prix hâter leur arrivée, car, écrasée par le nombre, la Garde faiblissait. De tous côtés arrivaient à l'Empereur de lamentables messages. Le général de Wimpfen lui faisait dire qu'il ne pouvait plus se maintenir; le général Picard annonçait qu'il allait être tourné; Saint-Jean d'Angély lui-même dépêchait son chef d'état-major pour prévenir qu'il était obligé de battre en retraite, si on ne lui envoyait du secours.

« Dites-lui que je n'ai personne, répondit tris-
« tement l'Empereur. Mais qu'il tienne avec le peu
« de monde qui lui reste. »

« Enfin paraît la division Viney, du 4e corps. Elle se précipite au pas de course. Les vaillants soldats de Saint-Jean d'Angély, déjà décimés par la mort, poussent, en l'apercevant, des exclamations d'enthousiasme. Mais des renforts arrivent aussi à l'ennemi. Le combat est acharné. Le village de Ponte-Vecchio est pris et reperdu sept fois.

« Depuis quatre heures, les Français luttaient un contre vingt. Les Autrichiens se tenaient pour assurés de la victoire; leur général en chef envoyait à l'empereur, son maître, dépêche sur dépêche, pour lui annoncer son triomphe et notre défaite.

Tout à coup, on entend gronder le canon au loin sur la gauche. L'écho apporte le bruit strident de la fusillade qui redouble à chaque instant d'intensité. C'est Mac-Mahon qui se précipite sur

Magenta. Les Autrichiens sont obligés de diviser leurs forces pour courir à lui; la Garde est sauvée et tout change.

« Mac-Mahon était resté sans nouvelles de



LE MARÉCHAL DE MAC-MAHON.

l'Empereur et de la bataille. Mais un pressentiment, qui fut le salut de l'armée, lui fit deviner le péril extrême que couraient ses compagnons d'armes. Aussitôt qu'il eut pu relier entre elles ses trois divisions que l'ennemi menaçait de couper, il prit résolument pour objectif le village même de

Magenta où se trouvait le quartier général autrichien. Tout son corps d'armée avançait en même temps avec un ensemble admirable, les yeux fixés sur le clocher du village. Il était cinq heures et demie, quand Giulay l'aperçut de loin. Il regarda avec désespoir ces vaillantes colonnes qui refoulaient de tous côtés ses troupes vers lui. Il se barricada et le village dut être emporté comme une forteresse. Chaque maison devint une citadelle qu'il fallut prendre à la baïonnette. Des boulets balayaient les rues avec des sifflements sinistres, la fusillade éclatait à toutes les fenêtres, la mort frappait de toutes parts. Mais, dominant le cri des mourants et tous les bruits de la bataille, les tambours battaient la charge et les clairons sonnaient leurs fanfares.

« Enfin à huit heures du soir, la victoire restait aux aigles françaises. Les Autrichiens se retirèrent, laissant dans nos mains plus de cinq mille prisonniers. Leurs pertes s'élevaient à douze mille hommes ; les nôtres atteignaient près de cinq mille.

« C'était beaucoup de sang répandu pour donner Milan et la Lombardie au roi de Sardaigne. Depuis, l'Italie a fait alliance avec l'Autriche et l'Allemagne contre les soldats généreux de Magenta. Elle a oublié que, si elle est une nation, elle le doit à nos baïonnettes.

« Nous n'avons pas conquis la reconnaissance ; mais il nous reste la gloire. »

Le 24 juin les Autrichiens furent de nouveau vaincus à Solférino. Mais la paix signée le mois suivant à Villafranca mit fin à la campagne d'Italie.

IV

CANROBERT ET LA GUERRE DE 1870-71

I

LES ORIGINES DE LA GUERRE DE PRUSSE

La déclaration de guerre. — Les corps d'Armée. — Les Commandants. Proclamation de Napoléon III. — Le commencement des hostilités.

La guerre de Prusse eut pour origine la candidature Hohenzollern.

En effet, le 6 juillet, une déclaration fut faite à la Chambre des députés par M. de Grammont, alors ministre des affaires étrangères, au sujet de la candidature du prince de Hohenzollern, parent du roi de Prusse (et dont le frère règne en Roumanie), au trône d'Espagne.

Le 11 du même mois, le prince renonça à sa candidature.

Le gouvernement français demanda au roi de Prusse de s'associer à cette renonciation pour le présent et pour l'avenir. Le roi Guillaume avait répondu d'une façon à peu près satisfaisante à M. Benedetti, l'ambassadeur de France ; mais M. de Bismark, dans une dépêche envoyée aux repré-

sentants de la Prusse, et communiquée aux agences, altéra le caractère de l'incident et lui donna une portée injurieuse qui ne permit pas au gouvernement impérial de reculer. Le 15 juillet, M. Emile Ollivier présenta au Corps législatif, avec un exposé de la situation, une demande de 500 millions. La majorité vota le crédit, et le 18 juillet la guerre fut déclarée à la Prusse. L'armée française, forte de 570,000 hommes environ, dont 230,000 de réserve, fut divisée en sept corps : Mac-Mahon, à Strasbourg; Frossard, à Saint-Avold ; Bazaine, à Metz ; Ladmirault, à Thionville ; de Failly, à Bitche ; Canrobert, à Châlons ; Félix Douay, à Belfort.



Le 28 juillet, l'empereur partit de Saint-Cloud, laissant la régence à l'impératrice Eugénie, pour aller à Metz prendre le commandement en chef de l'armée du Rhin avec le maréchal Lebœuf, comme major général. Avant son départ, il adressa à la France la proclamation suivante :

PROCLAMATION DE NAPOLÉON III

« 20 juillet 1870.

« Français,

« Il y a dans la vie des peuples des moments solennels où l'honneur national violemment excité s'impose comme une force irrésistible, domine tous

les intérêts et prend seul en main la direction des intérêts de la patrie. Une de ces heures décisives vient de sonner pour la France.

« La Prusse, à qui nous avons témoigné, pendant et depuis la guerre de 1866, les dispositions les plus conciliantes, n'a tenu aucun compte de notre bon vouloir et de notre longanimité ; lancée dans une voie d'envahissement, elle a éveillé toutes les défiances, nécessité partout des armements exagérés et fait de l'Europe un camp où règne l'incertitude et la crainte du lendemain. Un dernier incident est venu révéler l'instabilité des rapports internationaux et montrer toute la gravité de la situation. En présence des nouvelles prétentions de la Prusse, nos réclamations se sont fait entendre. Elles ont été éludées et suivies de procédés dédaigneux. Notre pays en a ressenti une profonde irritation, et aussitôt un cri de guerre a retenti d'un bout de la France à l'autre, il ne nous reste plus qu'à confier nos destinées au sort des armes.

« Nous ne faisons pas la guerre à l'Allemagne dont nous respectons l'indépendance. Nous faisons des vœux pour que les peuples qui composent la grande nationalité germanique disposent librement de leurs destinées.

« Quant à nous, nous réclamons l'établissement d'un état de choses qui garantisse notre sécurité et assure l'avenir. Nous voulons conquérir une paix durable, basée sur les vrais intérêts du peuple et faire cesser un état précaire, où toutes les nations emploient leurs ressources à s'armer les unes contre les autres. Ce glorieux drapeau

que nous déployons encore une fois devant ceux qui nous provoquent est le même qui porta à travers l'Europe les idées civilisatrices de notre grande Révolution. Il représente les mêmes principes ; il inspirera les mêmes dévouements.

« Français,

« Je vais me mettre à la tête de cette vaillante armée qu'anime l'amour du devoir et de la patrie. Elle sait ce qu'elle vaut, car elle a vu dans les quatre parties du monde la victoire s'attacher à ses pas.

« J'emmène mon fils avec moi ; malgré son jeune âge il sait quels sont les devoirs que son nom lui impose, et il est fier de prendre sa part dans les dangers de ceux qui combattent pour la patrie. Dieu bénisse nos efforts ! Un grand peuple qui défend une cause juste est invincible.

« Napoléon. »



Canrobert commandait l'armée de Paris au moment de la déclaration de guerre. Les mesures prises lors de l'enterrement de Victor Noir amenèrent à lui une partie de la défaveur qui s'attachait au régime. On sait qu'on le désigna sous le nom de *maréchal R'ran*. Aussi, à la déclaration de guerre, lorsqu'il fut chargé d'organiser les mobiles de Paris au camp de Châlons, se vit-il l'objet de manifestations hostiles de la part de ces soldats improvisés. Il sollicita alors la faveur de

prendre le commandement d'un corps d'armée à la frontière, et alla servir sous les ordres de Bazaine, plus jeune de grade, dont les services étaient bien moins éclatants que les siens, mais qui passait, aux yeux de l'opposition, pour un général de grande valeur. Cette abnégation fut un malheur pour le pays.

Les hostilités s'engagèrent, le 2 août, à Sarrebruck. Le 4, eut lieu la bataille de Wissembourg où fut tué le général Abel Douay.

Le 6, le corps de Mac-Mahon fut défait à Frœschwiller (1). Cette défaite ne fut pas sans gloire.

Il s'y passa des actes d'héroïsme que l'histoire a enregistrés avec orgueil. Qu'il nous soit permis d'en citer un des plus beaux :

« Le 6 août 1870, le 96e régiment d'infanterie, qui était en réserve, reçut, vers onze heures du matin, l'ordre de se porter en avant, sur la droite de la route qui conduit à Frœschwiller. Après avoir dépassé les mitrailleuses qui étaient sur le bord de la route, le colonel fit marcher le régiment en bataille, et l'on conserva cet ordre, à travers les champs et les houblonnières, jusqu'à ce qu'on fût parvenu sur un coteau. Là, le régiment se scinda : le 1er bataillon se dirigea sur la gauche et ne tarda pas à être engagé.

« La 4e compagnie du 1er bataillon, se trouvant exposée à un feu très meurtrier, partit au pas de course et s'embusqua dans un bois qui paraissait

(1) On a aussi donné à cette bataille le nom de bataille de Reischoffen.

être l'objectif d'une troupe ennemie. Déployée en tirailleurs, la compagnie soutint pendant un instant les efforts de cette troupe qui, malgré un feu nourri dirigé sur elle, menaçait toujours. Enfin, notre ligne est obligée de rétrograder. Elle a à peine fait deux cents pas en arrière, que le colonel de Franchessin, à pied, la tunique déboutonnée, la cravate lâche, et sans armes, arrive au milieu d'elle. Son calme et son intrépidité relèvent le courage des hommes ; personne ne songe plus à battre en retraite en présence d'un chef qui brave la mort avec autant de sang-froid. Le colonel s'élance au-devant de la compagnie et s'écrie : « A moi, mes enfants, à la baïonnette ; courage ! »

« L'élan était donné ; mais une véritable grêle de balles ne tarde pas à arrêter les hommes qui tombent les uns sur les autres. La compagnie décimée s'arrête, épouvantée des pertes qu'elle vient d'éprouver en quelques minutes. A cet instant, le colonel se retourne, et voyant l'hésitation des hommes, crie pour la seconde fois : « A « moi, à la baïonnette ! » Au même moment, une balle le frappe au pied gauche, qui est troué de part en part. Il s'adosse à un arbre, et s'appuyant sur l'épaule du caporal Fournier, qui se trouvait près de lui, il fait retirer sa botte gauche ; et, malgré la douleur, il continue à marcher appuyé sur le caporal.

« A quelques pas plus loin, une nouvelle balle l'atteint au côté gauche, à 10 centimètres du sein ; à peine avait-il dit : « Je suis mortellement blessé », qu'une troisième balle le frappait encore en pleine

poitrine. Malgré ces trois blessures, et avec un courage surhumain, il continuait à crier : « En avant ! En avant ! »

« Le brave colonel, emmené malgré lui sur les derrières par le caporal Fournier, aidé de deux hommes, reçut encore une autre balle dans l'omoplate, et mourut quelques instants après, en arrivant à une des premières maisons du village (1) »

Le 9 août, commença l'investissement de Strasbourg. Enfin, le 12, le maréchal Bazaine fut nommé, par l'Empereur, commandant en chef de l'armée du Rhin. Metz se trouva enveloppé par trois armées allemandes et autour de la place commencèrent de grandes opérations militaires.

(1) Extrait de *l'Historique du 96e régiment d'infanterie.*



II

LA BATAILLE DE SAINT-PRIVAT

La bataille de Saint-Privat ou de Gravelotte. — Une parole de l'empereur Guillaume. — La bravoure française. — Un récit du maréchal Canrobert. — Les péripéties de la bataille. — La lutte. — Les actes d'héroïsme. — La retraite en bon ordre.

C'est dans une de ces terribles batailles sous Metz, dans celle de Saint-Privat (1), que le maréchal Canrobert se distingua, au point que l'ennemi ne put s'empêcher, plus tard, de lui témoigner une vive admiration.

Ce fut une grande bataille. Trois corps d'armée du général Steinmetz et cinq de l'armée du prince Frédéric-Charles avec la garde, en tout 200,000 hommes, sous les ordres du roi lui-même, voulaient couper la route de Paris et la retraite sous Metz.

Pendant que les Saxons décrivaient le vaste quart de cercle qui devait les conduire à Saint-

(1) On a donné aussi à cette bataille le nom de *bataille de Gravelotte*. Saint-Privat est un village aux environs de Metz. Le gros bourg de Gravelotte (700 habitants) est situé à 12 kilomètres nord-ouest de Metz.

Privat, les troupes royales de Prusse commencèrent, vers une heure, à mitrailler le centre de la division Canrobert.

Électrisés par la présence de Canrobert, qui se montrait toujours au plus fort du danger, les soldats firent preuve d'un entrain remarquable. Un régiment d'infanterie fondit sur une batterie prussienne, en resta maître un instant ; mais, refoulé par une charge impétueuse de cavalerie, ne voulut cependant pas revenir les mains vides et entraîna avec lui deux pièces de canon.

Les Allemands convinrent que les Français leur infligèrent des pertes énormes.

« Le régiment Alexandre perdit beaucoup d'officiers et de soldats, dit le Rapport officiel prussien ; le colonel von Knapp fut grièvement blessé à la tête de sa brigade ; la garde surtout souffrit terriblement. Le commandant-major von Frabeck et cinquante officiers restèrent sur le carreau (1) ; aucun officier ne sortit du combat sans blessure ; les pertes de la troupe s'élevèrent à peu près à la moitié de l'effectif ; et, lorsque le jour commença à baisser, il fallut envoyer des officiers d'état-major chercher et ramener les restes des bataillons de la garde, épuisés par le combat et auxquels manquaient presque tous leurs officiers. »

Ce valeureux 6e corps de Canrobert, quel succès n'eût-il pas obtenu s'il eût été au complet ou seulement fortement soutenu ! Il faut voir avec quelle ardeur il se battit ! C'est devant cette poignée

(1) Rappelons que l'empereur Guillaume écrivait à sa femme : « Ma garde a trouvé son tombeau à Saint-Privat. »

d'hommes et sous l'action de leurs projectiles que « le colonel Rœder, frappé à mort, dit le Rapport allemand, arrosa de son sang la terre étrangère » ; c'est devant lui encore que « tombèrent les majors Schmerling et de Notz, et le prince de Salm, revenu de Mexico ». Deux commandants de brigade, quatre commandants de régiments et un grand nombre d'officiers supérieurs furent blessés en cherchant à vaincre Canrobert ; et capitaines, lieutenants et officiers subalternes succombèrent en grand nombre, terrassés par ses coups. Le Rapport allemand rend témoignage que l'artillerie prussienne ne détruisit Saint-Privat qu' « au prix des plus grandes pertes infligées par sa fusillade ». Il ajoute : « Alors même que le village était en feu sur plusieurs points, les Français, dignes de leur vieille réputation de bravoure, montraient encore une ténacité extraordinaire ; un feu roulant sortait continuellement des endroits qu'ils occupaient, et couvrait tout le voisinage d'une grêle de plomb.

« Lorsque, à six heures et demie, on ordonna de recommencer le feu, le 6e corps se battit en désespéré. »

Tel est le beau témoignage que nos adversaires allemands rendent aux soldats du corps de Canrobert.

Et ce ne sont pas des paroles vaines ; des faits précis le corroborent.

Malheureusement, tout conspirait pour rendre cette valeur infructueuse.

La tactique de Canrobert, la valeur de ses of-

ficiers et de ses soldats, allaient échouer contre une désespérante fatalité.

Vers trois heures, la masse des Saxons avait achevé son mouvement tournant. Rien ne put les tenir en échec : ni charges de cavalerie, ni reconnaissances, ni vigoureuses décharges d'artillerie. Les ennemis débouchaient en masses serrées de Roncourt sur Saint-Privat. Sur la figure des soldats on voyait se dessiner la ferme résolution d'en finir avec nous.

Que pouvait faire la bravoure contre ces masses profondes? Les munitions vinrent à manquer vers quatre heures. En vain, Canrobert, inquiet et furieux, dépêchait estafette sur estafette pour en avoir, il n'en recevait pas.

S'adressant au 9e bataillon de chasseurs à pied, Canrobert s'écriait : « Chasseurs, rappelez-vous que je compte sur vous pour tenir coûte que coûte ! »

« Vive Canrobert ! » s'écriaient les chasseurs et les képis s'agitaient au bout des fusils.

Les lignes françaises, trop faibles, plient sous l'avalanche allemande qui les broie, les écrase.

La garde qui forme la réserve n'est pas envoyée au secours de Canrobert : une division seulement finit enfin par recevoir de Bazaine l'ordre de joindre le maréchal, mais il était déjà trop tard.

Il fallut battre en retraite. Canrobert, au désespoir, se multipliant partout, voulut ne céder le terrain que pas à pas. On évacua le village, dont chaque maison, au témoignage des Prussiens, exigea un siège particulier. On était vaincu, mais quelle valeur on avait déployée ! Les pertes de

l'ennemi furent énormes. A part les batailles d'Eylau, de la Moskowa, de Waterloo, aucune bataille, depuis le commencement du dix-huitième siècle, n'avait été aussi meurtrière. L'armée française avait montré un tel courage, qu'un officier général ennemi a rendu ce beau témoignage :

« Sans doute, nous étions vainqueurs, mais aucun trophée, pas même un canon démonté, ne restait entre nos mains comme preuve du succès, et plus de quarante mille morts et blessés attestaient l'acharnement inouï de ce combat de neuf heures, dans lequel la valeur allemande n'avait triomphé qu'avec peine de la témérité française. »

On peut donc dire : Honneur au général vaincu ! le salut de la patrie n'a pas dépendu de la vaillance de Canrobert et de ses soldats. Si le courage eût suffi, la France aurait triomphé par eux à Saint-Privat.

Sur le revers de Saint-Privat, tandis que, vers la fin de la chaude journée d'août, le corps de Canrobert se repliait sous Metz, les chasseurs d'Afrique, massés le long de la route près de la ferme de Marengo, crurent un moment que, pour protéger la retraite, ils allaient avoir à se sacrifier. Ils mirent sabre au clair, et, pour que leurs cartouches ne fussent pas perdues avec eux, ils donnèrent leur caisson au 93e qui passait, ayant brûlé ses dernières munitions.

Mais cette retraite, heureusement, n'était point de celles qu'on protège. Une démonstration du 5e chasseurs à cheval suffit à contenir l'Allemand. D'ailleurs, les régiments se retiraient un à un, cha-

que dernier échelon adressant sa salve à l'ennemi avant de se replier. Cette masse s'écoulait comme à la fin d'une revue.

Les chasseurs d'Afrique suivaient au pas, lentement, le long de la forêt de Jaumont, dans un ordre admirable, se retournant constamment vers l'ennemi, le sabre toujours en main.

A ce moment, Canrobert, le héros du jour, passa près d'eux, la tête haute, sans se presser, suivi de son état-major et de son escorte, ayant un coup d'œil pour chacune de ses troupes.

La belle attitude des cavaliers le frappa.

« C'est bien, chasseurs, leur cria-t-il, voilà comment on recule ; vous êtes de braves gens ! »

Quelle récompense pour ces vaillants soldats, en effet, que ce compliment de celui qu'ils appelaient le brave des braves ? Plus d'un, à ce mot, sentit ses paupières humides.

Nul, mieux peut-être que le maréchal Canrobert, l'un des héros de cette journée, pouvait raconter cette grande bataille (1).

Devant le Conseil de guerre chargé de juger l'affaire de la reddition de Metz, le brave maréchal a raconté en termes si éloquents et si émus les péripéties de la bataille de Saint-Privat, que le président du Conseil, le général de division, duc d'Au-

(1) C'est ici le moment de répéter ce mot du vieux Montluc, qui trouve dans ces récits du maréchal une nouvelle et éclatante confirmation : « Plût à Dieu, dit-il, que nous qui portons les armes prissions cette coutume d'écrire et de dire ce que nous voyons et faisons ! Car il me semble que cela serait mieux accommodé de notre main (j'entends du fait de la guerre) que non par des gens de lettres, car ils déguisent trop les choses et cela sent son clerc. »

male, ne put s'empêcher de lui dire, à la fin de son récit :

« — Je ne vois pas, Monsieur le Maréchal, qu'il y ait beaucoup à ajouter à la *définition si lucide et souvent si émouvante* que nous venons d'entendre (1). »

Voici comment l'illustre soldat s'est exprimé (2), parlant peu de lui, mais beaucoup des autres, rendant ainsi un éclatant hommage à la bravoure de l'armée française :

« Le 13, je reçus des ordres du quartier général, car le maréchal Bazaine était resté à Borny, et, en sa qualité de soldat, il avait voulu conduire lui-même ses troupes ; c'est ainsi qu'il se trouva au milieu de la bataille, ainsi que le Conseil le sait.

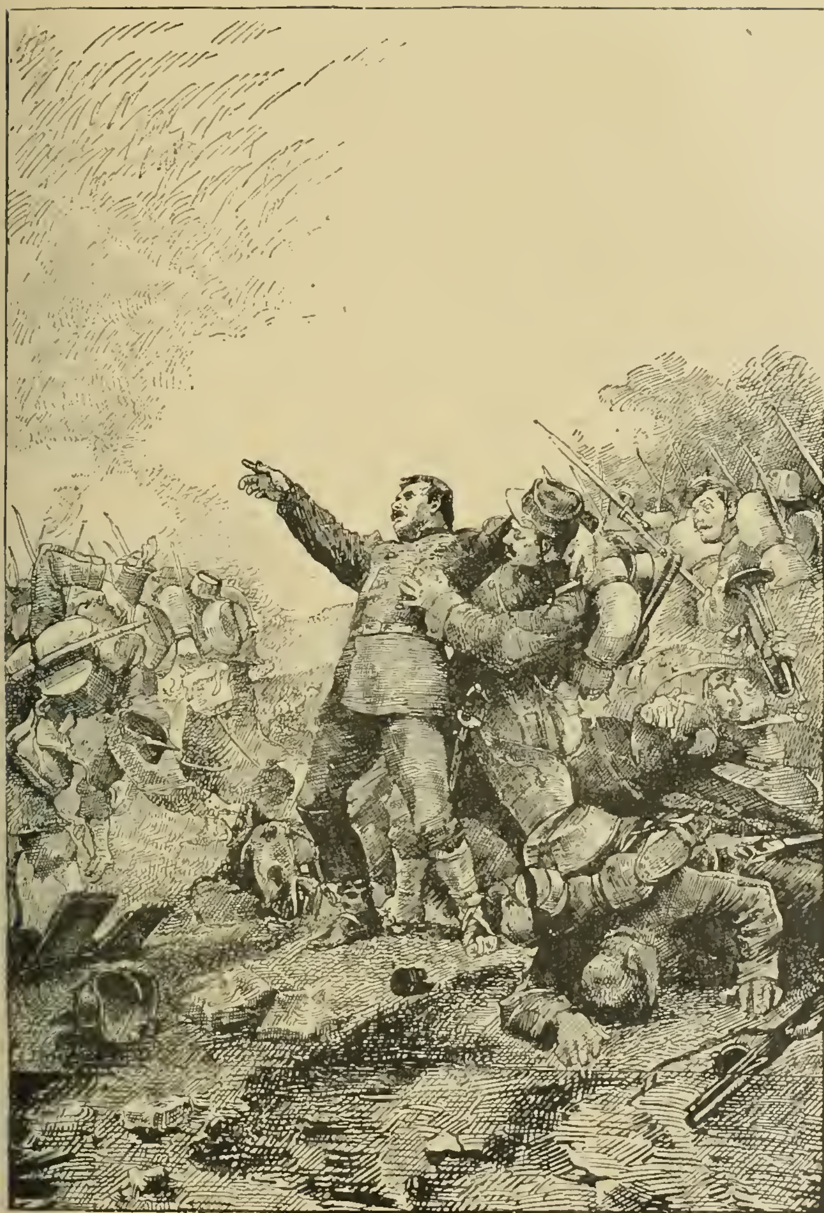
« Tous les ordres qui me furent donnés par l'état-major général me prescrivaient de me mettre en mouvement dans la nuit du 14 au 15, de passer sur la rive gauche de la Moselle.

. . . .

« Mon corps d'armée reçut l'ordre de se concentrer dans les prairies qui se trouvent à côté de Longeville, entre Longeville et le chemin de fer de Reims.

(1) Audience du 21 octobre 1878.

(2) « Le maréchal Canrobert, dit encore un témoin du procès, M. F. de Rodays, entame un récit de la campagne, récit si plein d'humour, de clarté, de bonhomie, de chaleur et de patriotisme, que tous, juges, accusé, public et journalistes, nous sommes restés charmés par ce vieux soldat de soixante-quinze ans... Le maréchal Canrobert mime tout ce qu'il dit... S'il parle d'un officier qui avait un beau cheval, il fait le geste expressif pour montrer ce cheval et l'allure qu'il avait... Il se transforme en un conteur des plus aimables et des plus spirituels... »



EN AVANT. — Épisode de la guerre de 1870 (devant Metz).
(Tableau de Moreau de Tours.)

« Nous étions là, procédant à notre organisation, lorsque quelques batteries prussiennes arrivèrent de l'autre côté et lancèrent les premiers boulets que nous ayons entendus sur les bords de la Moselle.

« Je n'ai pas à vous parler de la bataille de Borny, je n'y ai pris aucune part ; j'ai entendu seulement la canonnade et la mitraillade, parce que les mitrailleuses ont joué un grand rôle dans cette bataille, qui a été on ne peut plus glorieuse pour les armées françaises et dans laquelle le maréchal Bazaine s'est conduit avec une extrême bravoure. Lorsque mon corps d'armée a été prêt à marcher, je m'avançai sur la route qui conduit à Gravelotte.

« L'ordre que nous avions reçu la veille du quartier général était que le 5e corps de l'armée du Rhin prendrait, dès l'aube du jour, la direction de Gravelotte.

. . . .

« Suivant mon habitude, j'exécutai les ordres sans observation.

« En arrivant à Rezonville, vers cinq heures, je fis ce qui doit se faire en présence de l'ennemi : je m'occupai du placement des avant-postes et je pris toutes les dispositions nécessaires en pareille circonstance.

« Je disposai mes troupes de la manière la plus avantageuse possible : nous étions couverts en avant par une division de cavalerie commandée par le marquis de Forton, qui devait être du côté de Mars-la-Tour.

« Vers le soir, je reçus du quartier général l'ordre de me tenir prêt à partir le lendemain 16, à quatre heures du matin.

« A cette heure, le 6e corps était prêt, la soupe était mangée, les sacs faits, le paquetage terminé ; nos chevaux étaient sellés et bridés ; nous n'attendions plus que l'ordre de nous mettre en mouvement. Cinq heures, six heures sonnèrent sans que cet ordre vînt. Enfin, à sept heures, impatienté, — ce qui pourtant n'est pas dans mes habitudes devant les ordres, car je les reçois toujours avec respect et je les exécute le moins mal possible, mais j'étais inquiet de ce retard dont je ne m'expliquais pas le motif, — j'envoyai deux officiers vers le quartier général, afin de savoir pourquoi nous ne partions pas, alors que nous avions reçu l'ordre d'être prêts à partir à quatre heures et demie.

« Pendant que ces officiers chevauchaient, — et vous savez, Messieurs, que, sur les champs de bataille ou dans les camps, on ne se dirige pas à droite ou à gauche aussi promptement que dans une ville, et que, si vite qu'on aille, il y a des difficultés de terrain que les chevaux ne peuvent pas toujours franchir aisément, — pendant, dis-je, que ces officiers mettaient un certain temps avant de trouver le quartier général, je reçus, par un officier d'état-major du grand quartier général, un ordre qui me prescrivait de reprendre ma position de campement.

. . . .

« Pendant qu'on était allé chercher les géné-

raux de division de mon corps d'armée, nous vîmes arriver d'abord des chevaux, puis des cavaliers de la division d'avant-garde.

« Que s'était-il produit ? Je l'ai su plus tard ; le fait est que cette division, attaquée par des forces supérieures, avait dû battre en retraite sur les 2e et 6e corps.

« A peine était-elle dans le rayon de nos feux, que nous fûmes assaillis par un feu de *tirailleurs d'artillerie*, et c'est à dessein que je me sers de ce mot. Nous n'avons été nullement surpris, parce que, depuis quatre heures du matin, nous étions derrière nos chevaux et prêts à marcher.

« Dès que les boulets arrivèrent dans nos rangs, — et l'on sait que les Allemands tirent de très loin, à une distance de 3,000 à 3,500 mètres, — dès que le feu de l'artillerie parvint jusqu'à nous, nous fîmes ce que la plus simple règle du métier nous prescrivait. Il y avait tout près une petite hauteur mamelonnée ; j'y fis mettre mon artillerie et je plaçai mon infanterie à l'abri ; puis nous commençâmes à échanger des coups de canon avec les Prussiens. Je n'avais que cinquante-quatre pièces, et on sait qu'un corps d'armée en a ordinairement cent vingt. Cette situation ne laissait pas que de nous créer des difficultés, et le feu des ennemis, à force de durer, devait être un peu désagréable pour nous. Cela m'a coûté cinq mille cinq cent vingt-cinq hommes, tant tués que blessés ou disparus.

« Je ne dis pas cela pour faire ressortir le courage du 6e corps, qui a fait son devoir comme

les autres, et rien de plus ; seulement, je constate un fait, c'est que, dans ce duel d'artillerie, celui qui n'avait que cinquante-quatre pièces devait être assommé. Nous n'avons pas été assommés, nous avons eu des tués et des blessés, mais nous avons maintenu la position.

« Cette position fut maintenue, et c'est en ce moment que le maréchal Bazaine, qui venait d'arriver pour rétablir l'ordre à la gauche, a failli être enlevé à cause de son excessif courage. A ce propos, je me bornerai à faire cette simple réflexion, qu'en un pareil moment un général en chef n'est pas à sa place au milieu d'une bagarre pareille ; mais enfin le maréchal Bazaine se laissait entraîner à son caractère, et ce n'est pas en France qu'on blâme beaucoup cela.

« En somme, nous avons tenu la position jusqu'à huit heures ou huit heures et demie et nous avons couché sur le champ de bataille.

« L'ennemi s'est retiré (pas très loin, il est vrai), nous laissant les blessés à relever et surtout les morts à enterrer. Or, comme le disait dans le temps un général russe, le général Mentchikoff, la bataille appartient à celui qui doit enterrer les morts, et celui-là doit enterrer les morts, qui reste à côté d'eux sur le champ de bataille. C'était notre lot, nous étions maîtres du champ de bataille ; *par conséquent, nous étions victorieux.*

« Nous restâmes là à regarder, lorsque arriva un ordre du quartier général, qui nous prescrivait de tenir nos positions jusque vers dix heures du soir et, après avoir fait reconnaître dans la nuit

le terrain en avant de nous, de chercher, en resserrant nos lignes, à le reprendre. C'est ce que nous exécutâmes et la nuit se passa tranquillement ; il n'y eut rien, et nous bivouaquâmes sur le champ de bataille en restant l'arme au bras.

« Le lendemain, vers les trois heures, deux heures et demie peut-être, car il est difficile de préciser l'heure exactement, je reçus un ordre du quartier général qui était daté de minuit et dans lequel on me prévenait de prendre mes dispositions pour le lendemain. Le lendemain donc, ou plutôt ce jour même, puisqu'il était deux heures et demie du matin quand cet ordre me parvint, je devais aller prendre position à Verneville. Comme l'armée, par suite des pertes considérables qu'elle avait éprouvées et du grand épuisement des munitions, devait se rapprocher un peu de Metz pour favoriser son ravitaillement, on me disait que je devais aller à Verneville.

. . . .

« J'arrive donc à Verneville vers les neuf heures sans avoir eu l'honneur de voir le général en chef, et je place mes troupes, accompagné par le colonel Lami, qui avait été envoyé par le maréchal pour voir mon emplacement et rendre compte à son chef de la manière dont cette position était occupée.

« Je regarde de tous les côtés et je suis frappé, à mon point de vue, de la défectuosité de cette position. Elle était entourée de trois bois dont un était fort long. Comme je n'avais pas le moyen de me retrancher, et que mon corps d'armée, le plus

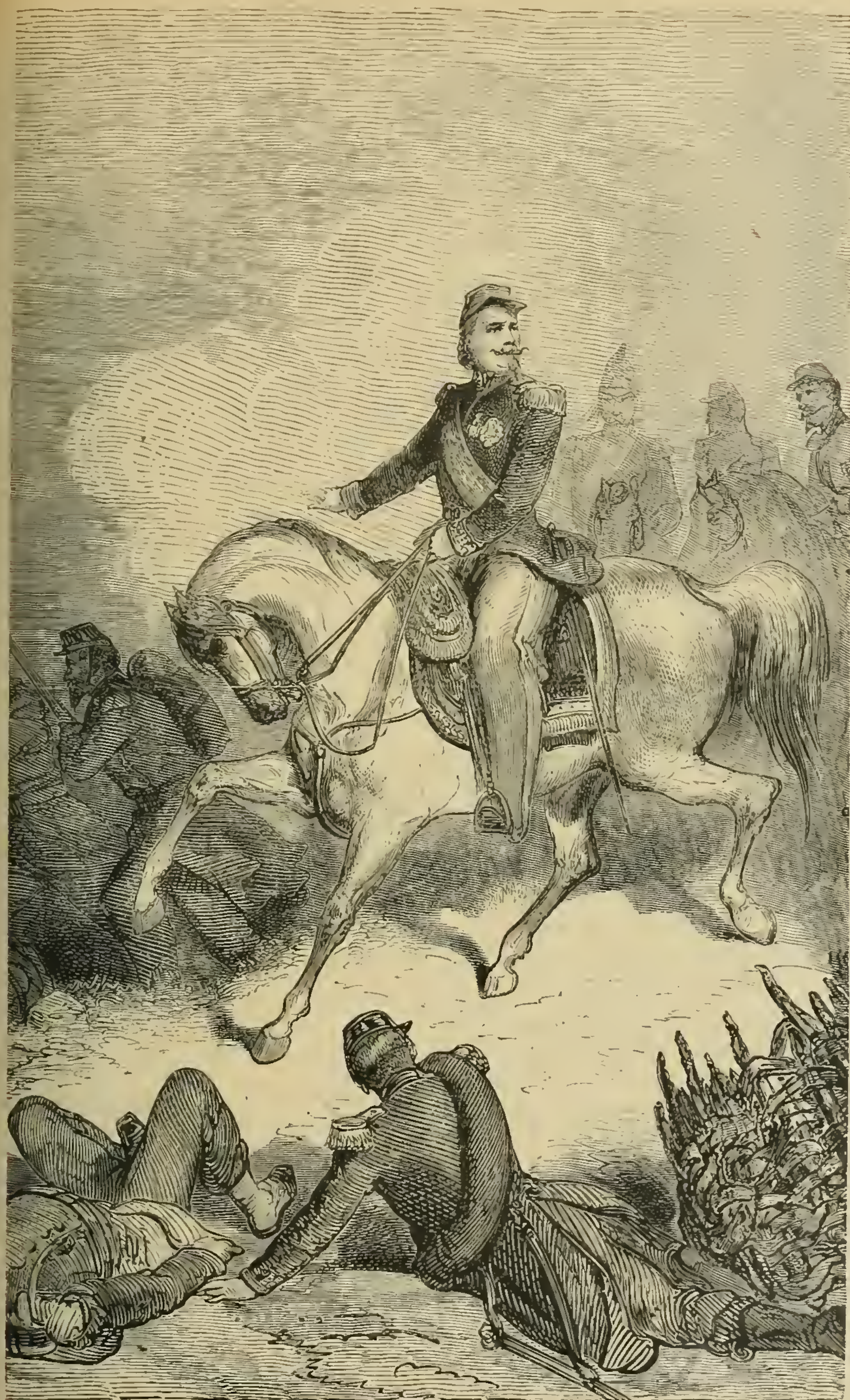
faible de tous numériquement, avait été très affaibli par les pertes de la veille, j'avoue que je ne me souciais pas d'avoir cette position à occuper; j'en fis l'observation au colonel Lami qui m'approuva complètement. — Je n'avais pas besoin de son approbation, — mais, enfin, il constata qu'il y avait là des inconvénients et transmit mes observations à M. le maréchal.

. . . .

« M. le maréchal, vers trois heures et demie, m'envoya un officier, porteur d'une lettre dans laquelle, sans la moindre observation, il me disait : « Le colonel Lami vient de me rendre « compte des inconvénients que vous trouvez à votre « position ; j'accède à votre demande et je vous « autorise à vous en aller sur le prolongement de « la ligne française vers Saint-Privat, à la condi- « tion que vous vous lierez, par votre gauche, à la « droite du 4e corps, commandé par le général « Ladmirault. »

. . . .

« Je suis parti vers les quatre heures pour aller à Verneville et, en arrivant au chemin de Verdun à Metz, j'ai été arrêté par le 4e corps qui venait de Doncourt pour prendre sa position en arrière. Vous savez aussi bien que moi que les règlements disent que, lorsqu'une troupe est en marche, elle ne peut être coupée par une autre. J'avais beau être maréchal de France, et le commandant du 4e corps n'être qu'un général de division, je ne pouvais couper son corps d'armée. Je me suis donc arrêté et j'ai dû attendre si long-



LE MARÉCHAL CANROBERT (Campagne de France 1870).

temps que, lorsque je suis arrivé à Saint-Privat, la nuit commençait à se faire. J'y voyais encore assez clair pour placer la première brigade ; mais lorsque les autres purent être placées, la nuit était tout à fait venue, de sorte que cette position de Saint-Privat a été prise la nuit dans de très mauvaises conditions.

« Me doutant bien que les circonstances dans lesquelles s'était effectuée cette prise de position avaient dû entraîner quelques défectuosités dans la manière dont les troupes étaient établies et les avant-postes placés, je me levai de bonne heure et, suivi de deux aides de camp et de quatre cavaliers d'escorte, j'allai à mes avant-postes. Là, je reconnus que j'avais bien fait ; je rectifiai de mon mieux les positions ; aussitôt que je fus de retour, je fis venir le maire de Saint-Privat et lui demandai quatre ou cinq hommes bien sûrs, éprouvés, connaissant le pays, pour les envoyer au delà de l'Orne, afin de savoir ce qui s'y passait. On me donna cinq hommes qui partirent immédiatement et revinrent, deux heures après, me dire qu'ils n'avaient rien vu.

. . . .

« Je restai donc là tranquillement, rectifiant de mon mieux, tâchant de faire gratter un peu la terre avec les rares pelles ou pioches que j'avais, parce que nous avions reçu l'ordre de nous fortifier ; mais, pour se fortifier, il faut un grand nombre de pelles et de pioches, et je dois rappeler que ma réserve du génie était à Châlons. Enfin, les soldats ont fait de leur mieux.

« Les choses en étaient là, lorsque, vers les onze heures et demie, j'entends un coup de canon, puis un second, puis un troisième ; mes chevaux étaient toujours sellés ; on les fait brider, je me porte sur la route de Saint-Privat, à un endroit qu'on appelle Jérusalem, et à peine étais-je là que voilà les obus qui tombent en très grande quantité. Nous prenons nos positions, nous envoyons notre artillerie ; le chef de l'état-major m'avait envoyé le matin même deux batteries, ce qui me faisait onze batteries au lieu de neuf.

« Nous nous battons à coups de canon, comme à Rezonville ; la bataille prend des proportions considérables ; seulement les Prussiens accentuent leur mouvement vers leur gauche et sur la droite de l'armée française.

« Je n'avais pas encore reçu mes approvisionnements, et c'est avec des caissons à moitié ou au tiers pleins, qui me restaient de la bataille de Rezonville, que j'ai eu à soutenir la bataille.

« L'infériorité de mon artillerie m'a encore valu, dans cette circonstance, les mêmes désagréments qu'à Rezonville, et j'ai eu, de nouveau, à la suite de ce combat, 5200 hommes hors de combat. Mon corps n'ayant que 26,000 hommes, c'était une grosse perte.

. . . .

« L'ennemi, après nous avoir canonné vigoureusement, a fait une grande démonstration ; il a jeté la garde du roi de Prusse entre le 3e corps et le mien, principalement sur Saint-Privat. Malheureusement, je n'avais pas une seule mitrailleuse. Ces

engins, sur lesquels nous avions tant compté, nous faisaient complètement défaut, et jamais les mitrailleuses n'avaient eu cependant un champ de tir aussi favorable que celui qu'offrait la garde prussienne, qui s'était tellement avancée, que nous avons été obligés de l'arrêter avec la mousqueterie. On lui a fait perdre 8000 hommes ; ce sont les rapports prussiens qui le disent. »

« Le roi de Prusse, écrivant, à cette occasion, à la reine Augusta, le soir même de cette bataille, lui disait que la *garde prussienne avait trouvé son tombeau devant Saint-Privat*. Ceci est acquis à l'histoire. Maintenant, permettez-moi d'ajouter que le président de la République, M. Thiers, quand j'ai eu l'honneur de le voir, m'a dit que, lorsqu'il fut question d'établir la définition de la nouvelle frontière, délimitation si pénible pour nous, le roi de Prusse a insisté pour que, dans cette nouvelle frontière, on englobât les champs de bataille du 16 et du 18, surtout celui du 18, voulant ainsi faire honneur aux soldats de son armée qui y avaient trouvé la mort.

« Et M. le président de la République a ajouté que, pour qu'on ne fît pas difficulté d'accorder ce qu'il désirait, le roi de Prusse avait donné l'ordre d'être plus coulant du côté de Belfort. Est-ce vrai ou non ? M. le président de la République me l'a dit, je dois le croire. Je suis entré dans ces détails, pour bien établir quelle a été la position de la droite française qui a été attaquée par trois corps d'armée comptant à peu près 90,000 hommes et 272 pièces de canon.

« Dans cette situation, je m'empressai, comme c'était mon devoir, de prévenir mon général en chef, et je donnai l'ordre à un jeune officier, M. de Bellegarde, qui commandait un peloton de mon escorte et qui avait un bon cheval, d'aller trouver le maréchal pour l'avertir que nous étions attaqués, non d'une manière aussi terrible que plus tard, mais d'une manière à me faire désirer instamment qu'on m'expédiât des munitions, parce qu'elles commençaient à me manquer ; je demandai aussi des renforts.

« M. le maréchal eut la bonté de me renvoyer cet officier vers une heure et demie, deux heures peut-être, car, sur les champs de bataille, on n'a pas toujours la montre à la main et l'on peut se tromper d'une demi-heure.

« M. de Bellegarde me dit, de la part de M. le maréchal, que celui-ci donnait l'ordre au général Bourbaki de m'envoyer la division de grenadiers de la garde, et au général Soleille de m'envoyer les batteries de la réserve.

« Je fus très content et je fis donner à mes soldats l'ordre de tenir bon en leur annonçant qu'on venait à leur secours.

« Plus tard, comme ces secours n'arrivaient pas et que l'artillerie prussienne me gênait un peu, j'envoyai un capitaine d'artillerie, M. de Chalus, chercher quelques caissons ; il revint, m'amenant cinq ou six caissons dont on fit la distribution ; ce n'était pas beaucoup, mais, enfin, c'était quelque chose.

« Maintenant, pendant la bataille, je reçus deux

dépêches, l'une de M. le commandant en chef du 1er corps, qui m'informait que le maréchal Le Bœuf, d'un observatoire où il se trouvait, avait vu des masses prussiennes considérables se porter de notre gauche vers notre droite. L'autre, qui m'arriva vers les midi et demi ou une heure moins le quart, quand la bataille était déjà engagée, dans laquelle M. le maréchal Bazaine renouvelait l'ordre qu'il m'avait donné la veille de prendre mes précautions, de me retrancher autant que possible, et où il me recommandait surtout de tenir à Saint-Privat, de manière à pouvoir faciliter un changement de front en arrière de mon aile droite et me rapprocher des positions qu'il était en train de prendre.

« Je répondis, par l'officier porteur de cette lettre, que nous tiendrions le plus possible, mais je rappelai que les munitions commençaient à nous manquer. Les choses durèrent ainsi jusque vers les quatre heures ou les quatre heures et demie. A ce moment, après un mouvement de stagnation, le feu reprit avec une très grande intensité.

« A la suite de cette attaque infructueuse de la garde, je commençais à voir que nous ne pourrions tenir longtemps. Déjà on tirait, toutes les deux minutes, un coup de canon et, dans cette situation, c'était assez désagréable.

« J'envoyai alors un de mes aides de camp prier Ladmirault de me donner quelques gargousses ; il m'envoya trois ou quatre caissons dont je lui ai été d'autant plus reconnaissant qu'on lui recommandait, au contraire, de ne pas m'en envoyer et de les garder pour lui. Il les envoya en bon ca-

marade ; je recommençai mon feu et, dans ce même moment, j'envoyai un billet au crayon, dont l'original se trouve sur le calepin de mon aide de camp, au maréchal commandant en chef, en lui disant que les attaques de l'ennemi redoublaient, que son artillerie avait dominé la mienne, à tel point que je ne pouvais plus tenir.

. . . .

« Vers les cinq heures et demie ou six heures, l'artillerie prussienne prit un tel ascendant, que je vis que j'allais ne plus pouvoir tenir. Cependant, comme j'avais affaire à des braves soldats, à *des officiers pleins de dévouement*, nous avons tenu jusqu'à sept heures.

« Saint-Privat était en feu ; cet endroit était le point de mire de toutes les batteries qui émergeaient de la gauche, du front et de la droite ; l'armée saxonne avait fait son mouvement vers Roncourt, que je n'avais pu fortifier, ce qui nous aurait permis de tenir plus longtemps.

« A ce moment arrive un vaillant officier, qui a été tué depuis devant Paris, et qu'on appelait le général Péchot, et je suis heureux de profiter de cette circonstance pour rendre hommage à son courage et à son dévouement.

« Il arriva à Saint-Privat avec le 9e bataillon de chasseurs, le 6e et le 12e de ligne. Ils se précipitèrent pour arrêter l'ennemi ; mais, comme l'ennemi envoyait des masses de fer, et ne venait pas lui-même, que c'étaient les obus qui arrivaient, ils ne purent tenir.

« Péchot m'en avertit. Nous dûmes alors nous



ÉPISODE DE LA BATAILLE DE SAINT-PRIVAT.

retirer; nous effectuâmes notre retraite par échelons au centre, et *nous gagnâmes en bon ordre,* — je souligne ce mot, — les hauteurs qui se trouvent du côté du bois de Saulny, où une batterie de mon corps d'armée commença un feu soutenu; on s'alimenta de ce qui nous restait, c'est-à-dire quatre ou cinq coups environ par pièce. C'est sous la protection de cette batterie que nous avons pu nous retirer sans être attaqués.

« J'étais étonné de voir cette batterie tirer si longtemps sans être inquiétée, et ce n'est que plus tard que j'appris qu'on nous avait envoyé quelques caissons du quartier général.

« J'ai su aussi, depuis, que, plus tard, l'artillerie de la garde était arrivée par la route de Plappeville, et qu'elle avait arrêté l'ennemi, mais qu'elle n'avait pu s'établir à Saint-Privat.

« Je marchais tout doucement, en m'arrêtant toutes les dix minutes; j'espérais toujours recevoir des renforts. Enfin, voyant que je ne recevais rien, j'envoyai un officier de mon état-major rendre compte à M. le maréchal, commandant en chef, de l'obligation où j'avais été de battre en retraite, et lui demander de vouloir bien me donner ses ordres.

« Cet officier n'arriva que fort tard à cause de l'encombrement des routes. Mais comme j'avais dans ma poche l'ordre de prendre, le 19, les positions que le colonel Lewal de l'état-major général avait été reconnaître sous les canons de Metz, la gauche au fort Queulen, la droite à couvert sous le fort Moselle et appuyée à la rivière, je me diri-

geai de ce côté. Nous avions à traîner avec nous beaucoup de malades et d'estropiés.

« Il en résulta que nous n'arrivâmes là que vers les trois ou quatre heures du matin. Le lendemain, nous avions rétabli nos lignes et nous étions dans une très bonne position pour être représentés encore à l'ennemi.

« Le maréchal nous fit demander, à moi et aux autres commandants de corps d'armée, notre avis sur l'état moral de nos troupes. Ce fut, je crois, le 19. En ce qui me concerne, je pense que mes collègues, les commandants de corps d'armée, firent comme moi; je ne pouvais que lui rendre un compte favorable de cet état, *car j'étais content de mes soldats et de mes officiers.*

« *Nous avions cédé à la force majeure, mais nous avions cédé en rechignant, passez-moi cette expression un peu triviale, et nous nous étions retirés en bon ordre.* »

. . . .

Dans la même audience, le maréchal Canrobert disait encore en réponse à une demande du duc d'Aumale :

« Nous n'étions pas démoralisés, la garde avait été magnifique ; à notre gauche, notre corps tenait parfaitement ; le corps du maréchal Le Bœuf était reconstitué, c'était celui qui avait le moins souffert; celui du général de Ladmirault avait eu un succès très réel. Je crois qu'il eût été possible de marcher en avant.

« Ce que je puis dire, c'est que, passant devant le front de bandière de mes troupes, je fus entouré

par mes soldats, et je remarquai sur leur physionomie quelque chose que je n'étais pas habitué à y voir sur les champs de bataille. Je les interrogeai et ils me répondirent : « Nous avons faim, et nous « n'avons pas de quoi manger. »

. . . .

« Non seulement, le soldat n'avait ni pain, ni biscuit, mais il n'avait pas d'eau ; il n'y en avait pas à Saint-Privat. Les soldats se sont battus toute la journée sans avoir ni mangé ni bu (1). »

*
* *

« Ce que je ne puis rendre, a dit un témoin de l'audience, M. Moriac, c'est la simplicité crâne avec laquelle ces choses-là ont été dites par le maréchal Canrobert, avec quel oubli de soi-même et quel souci de mettre en lumière le courage de ses soldats. Il fallait entendre de quel ton il a dit, après avoir raconté l'hécatombe sanglante de Saint-Privat : *J'étais content de mes hommes ; nous nous sommes retirés au pas ord'naire.* Et avec quelle modestie, se mettant dans l'ombre, il a exalté l'*excessive* bravoure du maréchal Bazaine. Le tout assaisonné de mots d'une crânerie endiablée : « Il pleuvait des « obus, c'était fort désagréable ! » — « Ces gens-là ! » fait-il dédaigneusement en parlant des Prussiens. Et comme il remet à leur place ces stratèges de cabinet qui jugent des batailles en chambre. »

(1) La résistance du 6e corps fut admirable ; il lutta aussi loin et aussi longtemps que possible ; enfin, il dut se retirer.

« Général de Ladmirault. »

(Déposition devant le Conseil de guerre.)

*
* *

Par ce récit simple et émouvant de la journée de Saint-Privat, Canrobert vengea et réhabilita cette armée qu'il aimait tant.

Au sujet de cette émouvante déposition, rappelons ce que le maréchal Canrobert disait un jour à M. Henri d'Ideville : « Je n'ignore pas ce qu'on a dit de ma déposition. Hélas ! n'est-ce pas encore une preuve de notre légèreté et de notre enthousiasme irréfléchi ! Cette déposition m'a rendu populaire, dit-on ; or, voilà que quelques paroles, transmises devant un conseil de guerre, ont plus fait pour ma réputation, pour mon honneur militaire, que les cent combats où j'ai passé ma vie ! C'est bien ainsi que nous sommes en France les uns et les autres (1). Quoi qu'il en soit, mes soldats et moi avons jusqu'au bout accompli notre devoir ; l'honneur est sauf. En vérité, je pouvais considérer avoir assez fait pour le nom que je porte, le jour où le roi Guillaume écrivait à la reine Augusta : *Votre garde a trouvé son tombeau à Saint-Privat.* Ils n'ont eu de nous ni un canon, ni un drapeau ! On le sait à peine en France. Dernièrement, à Berlin, un

(1) Je viens de relire, dans le procès Bazaine, dit M. Henri d'Ideville, la déposition du maréchal Canrobert à l'audience du 21 octobre 1872. Il y a, en effet, dans ce récit si lucide et si émouvant (selon les termes mêmes du président du Conseil, duc d'Aumale), un tel accent de vérité et d'honneur, une telle absence de fofanterie et de préoccupation personnelle, une telle sérénité enfin, que nous comprenons aisément l'impression profonde que causèrent, dans l'auditoire, les paroles du maréchal Canrobert. »

grand personnage visitait, avec l'empereur d'Allemagne, l'arsenal et leurs trophées : « Où sont les « drapeaux pris sur le champ de bataille ? demanda « le visiteur. — Nous n'en avons pris aucun, « répondit le souverain avec une nette franchise. « Voici les vitrines où sont les drapeaux trouvés « à Metz et les étendards de l'armée prisonnière. « C'est tout. »

« Ah ! mon cher drapeau à Berlin ; ah ! notre pauvre armée ! Voyez-vous, ajoutait le maréchal, je ne suis ni orateur, ni écrivain, moi ; simplement, un soldat qui aime à narrer ce qu'il a vu, un conteur de bivouac, c'est tout ! Que d'ouvrages imprimés déjà sur notre malheureuse campagne ! Aucun, cependant, n'est le bon, car chacun a écrit son livre sous une impression personnelle. Savez-vous par qui devrait être écrite cette histoire? Il faudrait d'abord un Jérémie pour se lamenter sur nos fautes et nos malheurs, et verser des torrents de larmes ; ensuite, il faudrait un Bossuet pour exhausser les âmes et narrer, en magnifique langage, les traits d'héroïsme et les superbes efforts accomplis par notre armée calomniée ! Puis, un Tacite pour graver, d'un burin impitoyable, les portraits de ceux qui nous ont conduits là et éclairer, d'une façon lumineuse, les silhouettes des uns et des autres, diplomates, politiques ou soldats. Pour achever enfin ce drame fantastique, il faudrait un Beaumarchais qui déchirât les masques, qui cinglât à droite et à gauche, et montrât le côté à la fois sinistre et bouffon des hommes qui, après le désastre, se sont arraché le pouvoir ! »



Nous ne saurions mieux faire, pour donner encore une idée de cette terrible bataille de Saint-Privat, que de citer ces lignes écrites par M. Louis Yvert, un vaillant soldat qui y prit part. Ces souvenirs de l'armée de Metz écrits par un combattant du 94e de ligne, le régiment auquel Canrobert adressa des louanges, sont des plus intéressants.

« Il est midi, dit M. Louis Yvert, et sur toute la ligne de bataille de l'immense périmètre qui embrasse les villages de Rozérieules, de Saint-Hubert, de Moscou, du Point-du-Jour, d'Amanvillers, de Saint-Privat et de Roncourt, tonne une intense canonnade à laquelle se mêlent les crépitements sonores de la fusillade et les déchirements brefs des mitrailleuses ; la bataille de Saint-Privat commence, et cette journée, qui pouvait être pour notre armée une des plus belles victoires du siècle et pour notre patrie le salut et la délivrance, ne restera, dans nos annales militaires, que comme une glorieuse et sanglante action, dont l'issue, grâce à l'inertie de Bazaine, ouvrait définitivement à nos innombrables adversaires les portes de la France.

« Le 94e de ligne, qui appartient à la 2e brigade de la 3e division (général Levassor-Sorval) du 6e corps (maréchal Canrobert), reçoit, à l'heure où nous commençons ce récit, l'ordre d'aller occuper le village de Sainte-Marie-aux-Chênes, qui était, en quelque sorte, la tête de ligne de notre importante position de Saint-Privat. Ce régiment prend aussitôt les armes, et ses trois bataillons, formés en

colonne double, leur vigoureux et brillant colonel, M. de Geslin, à leur tête, se dirigent sur le village désigné; le 1er bataillon laisse toutefois trois de ses compagnies à Saint-Privat, en soutien de batteries.

« Le village de Sainte-Marie-aux-Chênes est un gros bourg, dont la défense semble assez difficile à constituer, car les obstacles naturels y manquent. Une ceinture d'enclos et de jardins qui l'entoure d'un réseau de verdure, permettait cependant aux combattants de s'y dissimuler et d'y faire assez longtemps bonne contenance. Sous l'habile direction de son chef, le régiment s'éparpille un peu partout, utilisant le mieux possible son faible effectif, — 1,500 hommes environ, — en raison des points à occuper. Une partie des compagnies va tenir l'intérieur du village, barricadant les principales voies et s'installant dans les maisons; l'autre partie se jette dans les enclos et les vergers situés en avant et autour du bourg, de façon à résister le plus longtemps possible. En outre, une batterie d'artillerie, la 6e du 14e régiment (capitaine Heintz), vient également s'établir à quelques centaines de mètres, à l'est du village, afin d'appuyer directement le 94e; enfin cette sommaire défense se complète par l'arrivée de deux batteries du 18e d'artillerie, qui, placées au sud de Saint-Privat, peuvent battre d'enfilade tous les abords de Sainte-Marie-aux-Chênes.

« Ces dispositions prises, nos soldats attendent, debout ou couchés, à genoux ou accroupis, l'attaque inévitable que les Allemands vont prononcer sur cette position tout naturellement indiquée à leur

offensive. L'attente n'est pas longue, et, vers une heure et demie, une violente canonnade, exécutée par 14 batteries, soit 84 pièces, commence à battre le village et ses approches de ses feux concentriques.

« C'est la tactique allemande qui emploie ses moyens ordinaires ; tout d'abord, un feu violent d'artillerie, pour préparer ensuite l'attaque de son infanterie. En effet, après une demi-heure de canonnade acharnée, s'avance au loin, pour enlever Sainte-Marie-aux-Chênes, la 1re division de la garde royale (général von Holderberg). C'est environ un total de 20,000 Allemands soutenus par plus de 80 pièces, qui vont se mesurer avec une faible troupe de 1,500 Français.

« Il est alors trois heures de l'après-midi. Le colonel de Geslin, qui n'a aucune illusion sur l'issue fatale d'une défense s'effectuant dans d'aussi précaires conditions, prend cependant l'énergique résolution de ne céder qu'à la dernière extrémité le poste d'honneur qui lui a été confié et de faire à l'agresseur le plus de mal possible. A cet effet, et pour mieux attirer l'ennemi dans le piège qu'il lui prépare, il ordonne à tout son monde de cesser le feu et de ne le recommencer qu'à la sonnerie que lui-même se chargera de faire exécuter.

« Un premier régiment ennemi s'avance, en ce moment, par bonds successifs et par nombreux pelotons, vers Sainte-Marie. C'est le régiment de fusiliers royaux ; un colonel de haute taille, à la barbe blonde, à l'aspect martial, monté sur un vigoureux alezan mecklembourgeois, marche en avant. Il dirige ses hommes droit sur le village,

et ceux-ci, la tête repliée, les reins courbés, l'arme prête, s'élancent en poussant leurs hourrahs habituels vers la principale rue du bourg.

« Les soldats du 94ᵉ, abrités derrière les maisons, cachés dans des fossés ou dissimulés par des accidents de terrain, couchés dans des chemins creux ou masqués par les vieux murs de pierres sèches et les palissades vermoulues qui bordent le village, ne bronchent pas ; froidement, sans tirer un coup de feu, ils laissent venir à eux et s'engager à fond les compagnies allemandes.

« Toutefois une certaine défiance semble se manifester dans les rangs ennemis ; ce silence glacial qui pèse sur eux comme un souffle de mort, les fait hésiter.

« Mais leur colonel, plein d'une téméraire ardeur, ne s'inquiète nullement ; il marche toujours de l'avant, clamant son rauque et brutal *Forwœrts !* et, derrière lui, s'avancent, au pas allongé, les fusiliers royaux. Soudain, un clairon sonne un vibrant appel, et, à peine la dernière note a-t-elle expiré, qu'une fusillade retentit ; de chaque maison, de chaque mur, de chaque haie, s'échappent nourris et pressés les crépitements de nos chassepots, dont les balles vont fouiller, sans crainte de s'égarer, toute la colonne humaine qui se présente à leurs coups.

« Un épouvantable tumulte succède à ces décharges ; de toutes les cours, de tous les jardins, de tous les greniers, de toutes les caves des maisons environnantes, s'élancent par centaines nos agiles troupiers. Les fusiliers allemands veulent reculer, se garer, fuir ; mais les rues sont étroites, et les

derniers arrivants, ignorant ce qui se passe en avant d'eux, poussent inconsciemment et quand même leurs têtes de colonne au-devant de nos terribles chassepots.

« *A la baïonnette, mes enfants!* crie le colonel de Geslin, et sur cette masse désunie, flottante, démoralisée, se ruent les soldats du 94ᵉ. Le 1ᵉʳ bataillon des fantassins poméraniens est, en un clin d'œil, anéanti, fauché, broyé d'abord par la mousqueterie, puis achevé ensuite par la baïonnette qui dans cette confuse mêlée reprend ses terribles avantages. Le colonel von Eckert tombe l'un des premiers, mortellement atteint, et, autour de lui, viennent, en tas sanglants, s'amonceler les cadavres de ses soldats. La retraite est alors ordonnée à ces malheureux que criblent encore, au passage, les boîtes à balles de la batterie du 14ᵉ, située à l'angle est de Sainte-Marie.

« Mais, si les nôtres sont braves et ardents à la défense, leurs adversaires sont tenaces et nombreux, et pour un bataillon détruit, dix autres se présentent. Trois heures durant, les soldats du 94ᵉ se maintiennent dans cette position avancée, faisant alterner les feux de salve et à volonté.

« Cependant, les forces humaines ont des limites, et, devant ce perpétuel recommencement de compagnies, de bataillons, de régiments qui lui sont successivement opposés, devant les feux multiples des batteries ennemies qui, d'instant en instant, redoublent d'intensité, le 94ᵉ, que n'abritent plus que des maisons en flammes, que des murs croulants, isolé, sans appui, tourné au nord-ouest

par l'infanterie de la 24e division saxonne, exposé à être cerné et pris, se résout enfin à quitter les ruines fumantes de Sainte-Marie-aux-Chênes.

« L'ordre de la retraite est donné. Le 94e se replie tout d'abord sur Raucourt, à l'extrémité droite de notre ligne de bataille ; sa retraite est bien dirigée, malgré de nombreux obstacles, par l'intrépide colonel de Geslin et les officiers supérieurs sous ses ordres, MM. le lieutenant-colonel Hochstetter et les chefs de bataillon Morcat et Froidevaux. A Raucourt, le régiment se rallie, se reconstitue, puis il est dirigé sur la lisière de la forêt de Jaumont, où il demeure jusqu'au soir, dans une attitude purement défensive. A la fin de cette terrible bataille, le 94e est de nouveau appelé au poste périlleux de couvrir la retraite des bataillons disloqués et meurtris de l'héroïque 6e corps, et, cette fois encore, il s'acquitte de sa mission avec le même courage, le même dévouement.

« Dans cette journée du 18 août 1870, les pertes du 94e avaient été nombreuses : 3 officiers étaient tués, MM. *Huart* et *Biguenet*, lieutenants, et *Maguet*, sous-lieutenant ; 6 étaient blessés et 3 avaient disparu ; en outre, 450 hommes de troupe, c'est-à-dire le tiers environ de l'effectif présent, avaient été mis hors de combat.

« Telle fut à Sainte-Marie-aux-Chênes la ferme et vigoureuse attitude du 94e qui, dans ces jours malheureux pour nos armes, ne sut pas faillir aux nobles traditions de gloire que lui avaient léguées ses aînés de Marengo, d'Austerlitz et des plaines africaines. »

III

LE COMBAT DE LADONCHAMPS

Canrobert et les cuirassiers après Saint-Privat. — Le combat de Ladonchamps raconté par le maréchal. — L'héroïsme des troupes. — La lutte.

Quand il haranguait les troupes, Canrobert savait, comme Napoléon Ier, trouver la phrase nette, la parole chaude qui faisait éclater l'enthousiasme et allumer dans les cœurs des soldats la flamme de l'héroïsme.

Au lendemain de la bataille de Saint-Privat, un jour que Canrobert passait en revue quelques-uns de ces magnifiques escadrons de cavalerie, dont la France était si justement fière, il interpella en ces termes les cuirassiers et les dragons :

« Vous êtes des boulets vivants que je lance à ma volonté ! »



Le dernier engagement sérieux auquel prit part l'armée du Rhin, devant Metz, fut le combat de Ladonchamps, si honorable pour nos armes et si

bien conduit par le maréchal Canrobert, qui eut l'honneur de la journée.

Devant le Conseil de guerre, jugeant la capitulation de Metz, le maréchal Canrobert a ainsi raconté lui-même ce fait d'armes qui fut pour lui un nouveau titre de gloire (1) :

« Je fus chargé, a dit le maréchal, de me porter en avant sur la rive gauche de la Moselle, et d'occuper depuis les Maxes jusqu'en avant de Sainte-Agathe, du côté de Bellevue. Nous enlevâmes les avant-postes prussiens, nous rejetâmes en arrière leurs postes d'appui, qui ne laissèrent pas de résister très énergiquement, et nous fîmes encore là un fourrage assez utile. Après nous être emparés de tout ce que nous pûmes découvrir, nous revînmes, poursuivis par les boulets et les obus de l'ennemi, non sans être autrement inquiétés. De mon côté, ce n'était pas excessivement grave, mais, en même temps que cette opération du 6e corps avait lieu, une autre affaire s'était engagée du côté du général Frossard et du maréchal Le Bœuf, je veux parler du combat qu'on appelle le combat de Peltre, qui fut très sérieux et qui réussit parfaitement.

« Lorsque nous rentrâmes dans nos lignes, l'ennemi, furieux d'avoir été surpris et, bien plus, d'avoir été battu de tous les côtés, s'en prit aux malheureux paysans et à leurs pauvres baraques ; il mit le feu à Peltre, incendia les Maxes, et, pen-

(1) Comme Bazaine, a raconté un témoin, Canrobert a tenu à honneur de paraître devant le Conseil avec sa tunique éraflée par les balles et ses épaulettes noircies par la poudre à Saint-Privat. On sent que, sous ce vieil uniforme, bat le cœur d'un admirable soldat, dont les services sont des plus glorieux.

dant toute une nuit, nous eûmes le spectacle de cet incendie. (1) Après cette affaire, que nous avons appelée l'affaire des Maxes, eut lieu, le 7 octobre, le grand combat de Ladonchamps (2). Nous étions installés au château qui porte ce nom, lorsque le maréchal commandant en chef nous donna l'ordre de nous porter en avant, du côté des Grandes et des Petites-Tapes; ce sont des villages qui sont situés beaucoup plus en avant de la Moselle que Ladonchamps. Là, nous développâmes beaucoup de forces. M. le maréchal ayant compris que pour marcher dans la vallée, il fallait que les hauteurs, à droite et à gauche, fussent occupées, il prescrivit donc à M. le maréchal Le Bœuf de s'avancer à droite, et à M. le général Ladmirault de s'avancer à gauche, en détachant des troupes en nombre suffisant pour tenir en respect les batteries ennemies qui pourraient nous prendre de flanc et d'écharpe.

« Pour moi, je marchais à la tête de mes troupes, auxquelles était venue se joindre la division des voltigeurs de la garde, qui se développa avec un calme, un sang-froid, un courage extraordinaires; cette division s'avança vers l'ennemi, malgré un triple feu croisé qui lui venait de tous les côtés; on n'avait pas pu empêcher l'action des batteries ennemies, qui étaient beaucoup trop loin pour que l'on pût arriver jusqu'à elles; et leurs boulets avaient une telle portée, qu'ils venaient prendre de tous côtés ces malheureux voltigeurs.

(1) Voir notre livre *les Sœurs des hôpitaux et le Clergé pendant la guerre*.

(2) La *Capitulation de Metz*, affaire Bazaine, 1er Conseil de guerre, audience du 18 novembre 1872.

Ceux-ci s'avancèrent néanmoins jusque sur les tranchées prussiennes, s'en emparèrent et prirent environ 600 ou 700 hommes, qu'ils ramenèrent prisonniers.

« A droite, où était le général Gibon, ce vaillant homme qui fut blessé mortellement dans cette affaire, on s'empara de Bellevue, de Sainte-Anne ; on prit une ou deux batteries, qu'on ne put pas ramener faute de chevaux pour les traîner ; puis, on s'occupa immédiatement de se retrancher afin de pouvoir opposer, au cas d'un retour offensif de l'ennemi, une résistance sérieuse.

« Le feu de l'artillerie ennemie faisait rage de tous côtés, et, malheureusement, nous ne pouvions pas lui répondre, parce que nous étions dans le bas ; d'ailleurs, notre feu était divergent, tandis que celui des Prussiens était convergent.

« Nous restâmes dans la position jusqu'à cinq heures ; à cette heure, M. le maréchal nous envoya l'ordre de battre en retraite. Les troupes se retirèrent, toujours suivies par les boulets et la mitraille de l'ennemi, et elles arrivèrent avec le plus grand ordre jusque dans nos lignes, du côté de la Maison-Rouge et de la Grange-aux-Dames. Dans cette affaire, nous avons eu de très grandes pertes, à peu près 1,250 hommes tués ou blessés, dont trois généraux. L'ennemi reçut une très rude leçon, mais, malheureusement, nous ne pûmes pas profiter du train des équipages ni des voitures qu'on avait fait sortir pour s'emparer des ressources qu'on disait exister dans les Grandes et les Petites-Tapes, parce que l'artillerie ennemie ne permit pas à ces

voitures d'arriver jusque-là. J'ai vu, du reste, le soir même, qu'il ne restait plus rien dans ces positions, et que, depuis longtemps, l'ennemi s'était emparé de tout ce qui s'y trouvait.

« Voilà pour le combat de Ladonchamps, qui a été le dernier éclair de courage de cette armée, et qui a été parfaitement honorable. L'ennemi a lui-même rendu justice au courage et à l'élan qu'on avait déployés ; car, je le répète, sous un feu excessivement violent et plongeant de trois côtés, nos soldats se sont emparés de près de 700 hommes qu'ils ont ramenés... »



Voilà quel fut le rôle militaire de Canrobert à Metz et ce rôle fut toujours chevaleresque. Le seul reproche que l'histoire adresse à Canrobert, c'est de n'avoir pas su opposer son activité à l'inertie de ses chefs, de ne s'être pas fait, dans le tumulte, le porte-parole indiqué de ces généraux et de ces colonels qui voulaient la marche en avant. La discipline ainsi comprise engendre des catastrophes. Ce grand et fier soldat, si admirable au feu, capable de décisions promptes une fois la bataille engagée, était dans les conseils d'une timidité et d'une indécision invraisemblables. Placé sous les ordres d'un généralissime entreprenant, Canrobert eût accompli des merveilles et peut-être ramené la victoire sous nos drapeaux. Véritable lion au feu, Canrobert devenait dans les réunions le plus assagi et le plus pacifique des hommes.

IV

LA REDDITION DE METZ

Une lettre confidentielle du maréchal Bazaine aux commandants de corps d'armée. — La réponse du maréchal Canrobert. — La situation. — Reddition de Metz. — En captivité.

Le 7 octobre au soir, le maréchal Bazaine faisait parvenir la lettre confidentielle suivante aux commandants des corps d'armée et aux chefs des armes spéciales :

« Ban-Saint-Martin, 7 octobre.

« Le moment approche où l'armée du Rhin se trouvera dans la situation la plus difficile peut-être qu'ait jamais dû subir une armée française.

« Les graves événements militaires et politiques qui se sont accomplis loin de nous et dont nous ressentons le douloureux contre-coup n'ont ébranlé ni notre force morale ni notre valeur comme armée ; mais vous n'ignorez pas que des complications d'un autre ordre s'ajoutent journellement

à celles que créent pour nous les faits extérieurs. Les vivres commencent à manquer, et, dans un délai qui ne sera que trop court, ils nous feront absolument défaut. L'alimentation de nos chevaux de cavalerie et de trait est devenue un problème, dont chaque jour qui s'écoule rend la solution de plus en plus improbable. Nos ressources sont épuisées, les chevaux vont dépérir et disparaître. Dans ces graves circonstances, je vous ai appelés pour vous exposer la situation, et vous faire part de mon sentiment.

« Le devoir d'un général en chef est de ne rien laisser ignorer, en pareille occurrence, aux commandants de corps sous ses ordres, et de s'éclairer de leurs avis et de leurs conseils. Placé plus immédiatement en contact avec les troupes, vous savez certainement, Monsieur, ce que l'on peut attendre d'elles, ce que l'on doit en espérer. Aussi, avant de prendre un parti décisif, ai-je voulu vous adresser cette dépèche pour vous demander de me faire connaître par écrit, après un examen mûri et très approfondi de la situation, et après en avoir conféré avec vos généraux de division, votre opinion personnelle et votre appréciation motivée.

« Dès que j'aurai pris connaissance de ce document, dont l'importance ne vous échappera pas, je vous appellerai de nouveau dans un conseil suprême, d'où sortira la solution définitive de la situation de l'armée dont S. M. l'Empereur m'a confié le commandement.

« Je vous prie de me faire connaître, par écrit,

dans les quarante-huit heures, l'opinion que j'ai l'honneur de vous demander, et de m'accuser réception de la présente dépêche. »

A cette lettre le maréchal Bazaine joignait la copie d'une dépêche qu'il venait de recevoir du général Coffinières, commandant supérieur de Metz, dans laquelle il lui déclarait ne pouvoir plus fournir de pain à l'armée que pour cinq jours (1).

En réponse à cette note confidentielle du 7 octobre, le maréchal Canrobert envoyait la lettre suivante :

Le maréchal Canrobert au maréchal Bazaine.

« 8 octobre.

« Par sa dépêche confidentielle d'hier, Votre Excellence, après avoir bien voulu m'exposer la situation des ressources à la disposition de l'armée, lesquelles ne permettent plus de subvenir à l'alimentation des chevaux, ni pour les hommes d'assurer la distribution du pain au delà de huit jours, en réduisant cependant la ration à 300 grammes, m'invite, après en avoir conféré avec mes généraux de division, à lui faire connaître, par écrit, mon opinion personnelle sur la situation et mon appréciation motivée sur le parti définitif qu'il y a lieu de prendre en présence de cette situation.

« J'ai réuni mes généraux de division, et, après

(1) Le maréchal Bazaine, *l'Armée du Rhin*.

en avoir conféré avec eux, ils m'ont remis une déclaration écrite et unanime, dont les conclusions portent ce qui suit :

« Vu les forces infiniment supérieures qui nous entourent et les tentatives infructueuses qui ont été faites pour franchir les lignes ennemies ; vu la destruction presque totale de nos chevaux d'artillerie et de cavalerie, et l'épuisement complet de nos vivres, les généraux soussignés pensent qu'il y aurait lieu de traiter avec l'ennemi pour obtenir une convention honorable, c'est-à-dire de partir avec armes et bagages, et sous la condition de ne pas servir contre la Prusse pendant un temps qui n'excédera pas un an. Dans le cas où les conditions imposées par l'ennemi ne sauraient être acceptées par des gens d'honneur, les généraux de division sont résolus à traverser les lignes prussiennes coûte que coûte.

« En ce qui me concerne, après un examen approfondi des conditions matérielles et morales dans lesquelles se trouve l'armée du Rhin, et en tenant compte des graves événements politiques et militaires qui se sont accomplis loin de nous, je pense qu'il n'est pas possible de renouveler les tentatives infructueuses qui ont été faites pour forcer les lignes ennemies et gagner un point de la France, dans des conditions qui permettent de rendre des services utiles au pays.

« Cette opinion est basée sur les considérations suivantes :

« 1° L'armée ennemie, dont la force numérique est double de la nôtre, occupe les positions suc-

cessives, dont elle a considérablement augmenté la force naturelle par des retranchements et l'établissement des nombreuses batteries de position, que le chiffre de ses bouches à feu, beaucoup plus élevé que le nôtre, lui permet de garnir, tout en conservant les batteries mobiles nécessaires.

« 2° L'épuisement, chaque jour plus complet, de nos chevaux de selle et de trait, qui n'ont plus de rations, ne permet plus de pouvoir compter sur un effet utile de la cavalerie, ni sur la possibilité de faire suivre une artillerie, même fort restreinte.

« 3° En admettant qu'on parvienne à percer les lignes, les ressources en munitions et en vivres feraient complètement défaut après deux ou trois jours de marches ou combats ; de plus, et avec les chances les plus favorables, on ne peut estimer à moins de la moitié de notre effectif les pertes qu'entraînerait une trouée, en hommes pris ou hors de combat. Si l'on songe alors à ce que serait la situation morale et matérielle du reste de l'armée, on est en droit de se demander si elle serait en état de soutenir une poursuite obstinée, et si elle n'entrerait pas promptement dans un état de désorganisation qui serait un triste spectacle, sinon même un danger pour le pays, et porterait une atteinte grave à l'honneur du drapeau.

« 4° Enfin, notre éloignement de Metz, où, depuis plus d'un mois, nous retenons une armée de 200.000 hommes, rendrait cette armée disponible et lui permettrait immédiatement de porter un secours considérable et peut-être décisif à l'armée qui assiège Paris.

« Ces considérations étant posées et, par suite, l'impossibilité de tenir la campagne reconnue, il est raisonnable et nécessaire, étant donné l'épuisement absolu des vivres, de tenter auprès de l'ennemi une démarche ayant pour but d'amener une convention honorable.

« Toutefois, l'honneur militaire et les intérêts de notre pays, qu'une prolongation de résistance peut si utilement servir, commandent que cette démarche ne soit faite qu'après que, *par tous les moyens possibles que permet l'humanité*, nous, aurons pu faire vivre l'armée sous Metz.

« Si cette convention n'est pas acceptée et que l'ennemi, abusant de ses avantages contre une armée que trois grandes batailles et des combats journaliers lui ont appris à respecter, veuille lui imposer des conditions inacceptables, nous lui ferons savoir que des soldats français de notre trempe ne sauraient s'humilier, et qu'ils préfèrent mourir les armes à la main, en vendant chèrement leur vie.

« Le monde et l'histoire jugeront alors laquelle des deux armées a porté plus haut l'honneur du drapeau

« Le maréchal de France, commandant le 6ᵉ corps.

« *Signé :* CANROBERT. »

Hélas ! comme les autres officiers, Canrobert, réfractaire au découragement et fidèle à lui-même, dut prendre le dur chemin de l'Allemagne et, là-bas, il fit encore tout ce qui lui fut possible pour améliorer le sort de ses pauvres soldats. Il ne rentra de captivité qu'à la fin de la guerre.

V

CANROBERT HOMME POLITIQUE

ET CANROBERT INTIME

SA MORT

I

CANROBERT HOMME POLITIQUE

Le rôle joué par le maréchal Canrobert au point de vue politique. — De retour de captivité. — Au Conseil supérieur de la guerre. — Canrobert sénateur. — Les discussions au Sénat. — Les discours du maréchal.

Avant d'entrer dans quelques détails, disons, d'une façon sommaire, quel a été le rôle joué par le maréchal Canrobert, depuis 1870, au point de vue politique.

A son retour de captivité, Thiers accueillit favorablement le maréchal, le nomma membre du Conseil supérieur de la guerre (3 octobre 1872), et lui permit, sur sa demande, en janvier 1873, d'aller assister en Angleterre aux funérailles de Napoléon III. Mais le maréchal Canrobert, déçu, a-t-on dit, dans son espoir d'être appelé au commandement de l'armée de Paris, se retira avec éclat du Conseil supérieur en juin 1873.

Plusieurs propositions qu'il avait cru devoir décliner lui avaient été déjà faites en vue d'une candidature dans le département du Lot. Le 30 jan-

vier 1876, il accepta d'être, dans ce département, le candidat des conservateurs aux élections pour le Sénat.

Canrobert, que la presse de droite s'était plu à représenter comme l'ami du maréchal de Mac-Mahon, président de la République et le vrai représentant de sa politique, fut élu au second tour de scrutin, le 1er sur 2, par 312 voix sur 386 votants.

Au Sénat, Canrobert se mêla fréquemment aux discussions militaires, notamment à celles sur le service des aumôniers et sur la loi d'organisation de l'armée (novembre 1876).

Il vota, en juin 1877, la dissolution de la Chambre.

A peine remis d'une longue maladie, le maréchal Canrobert fut officiellement chargé, en 1878, de représenter le gouvernement aux obsèques du roi d'Italie, Victor-Emmanuel.

Le 9 novembre 1877, le maréchal fut de nouveau nommé sénateur. Il reprit sa place à la Chambre haute, ne prenant, d'ailleurs, que très rarement la parole et toujours sur des questions techniques intéressant l'armée. Il se prononça contre les projets de loi sur l'enseignement, contre l'article 7, contre la réforme de la magistrature, contre l'expulsion des princes, contre le divorce.

Le 6 janvier 1885, il fut réélu sénateur de la Charente par 490 voix. Il se montra de nouveau le défenseur de l'ancienne organisation militaire. En 1888, il combattit dans le détail et repoussa, dans son ensemble, la nouvelle loi sur l'armée.

C'est au Sénat que le maréchal Canrobert a su montrer qu'il savait non seulement être un bon et brave soldat, mais encore un véritable législateur des questions militaires, et même un administrateur prévoyant et clairvoyant. Nous en trouvons la preuve dans la séance du Sénat, à la date du 16 novembre 1876.

On discutait le projet de loi relatif à l'administration de l'armée, projet de loi très important où il était surtout question de l'intendance et du service de santé militaire. C'est à ce sujet que le maréchal demanda la parole ; il avait vu les médecins militaires à l'œuvre dans les combats où il avait combattu, et il savait par expérience que, malgré tout leur bon vouloir, ils ne pouvaient faire tout le bien qu'ils auraient désiré faire. Ce discours que nous reproduisons montre, une fois de plus, un des côtés de la belle âme du vaillant maréchal, qui ne pensait nullement s'abaisser en s'intéressant si sincèrement à la santé des soldats qui lui ont toujours été si chers.

Voici le beau discours du maréchal :

« Je commence par vous dire que je donne mon approbation la plus complète aux trois principes qui forment la base de ce projet, et dont l'éminent rapporteur vous a donné une justification que j'ai trouvée parfaitement lucide, quoique je ne partage pas toutes ses opinions dans la pratique.

« Ces trois principes sont : l'autorité du commandement sur l'administration, l'indépendance du contrôle et l'indépendance absolue des médecins militaires en ce qui concerne l'art de guérir.

« Il n'est pas possible de ne pas accéder à de tels principes et, quant à moi, j'avoue que je ne comprends pas qu'il ait fallu une loi pour édicter cette règle que le commandement doit avoir la haute main sur l'administration ; il n'est pas possible d'admettre le contraire quand on la trouve dans le projet.

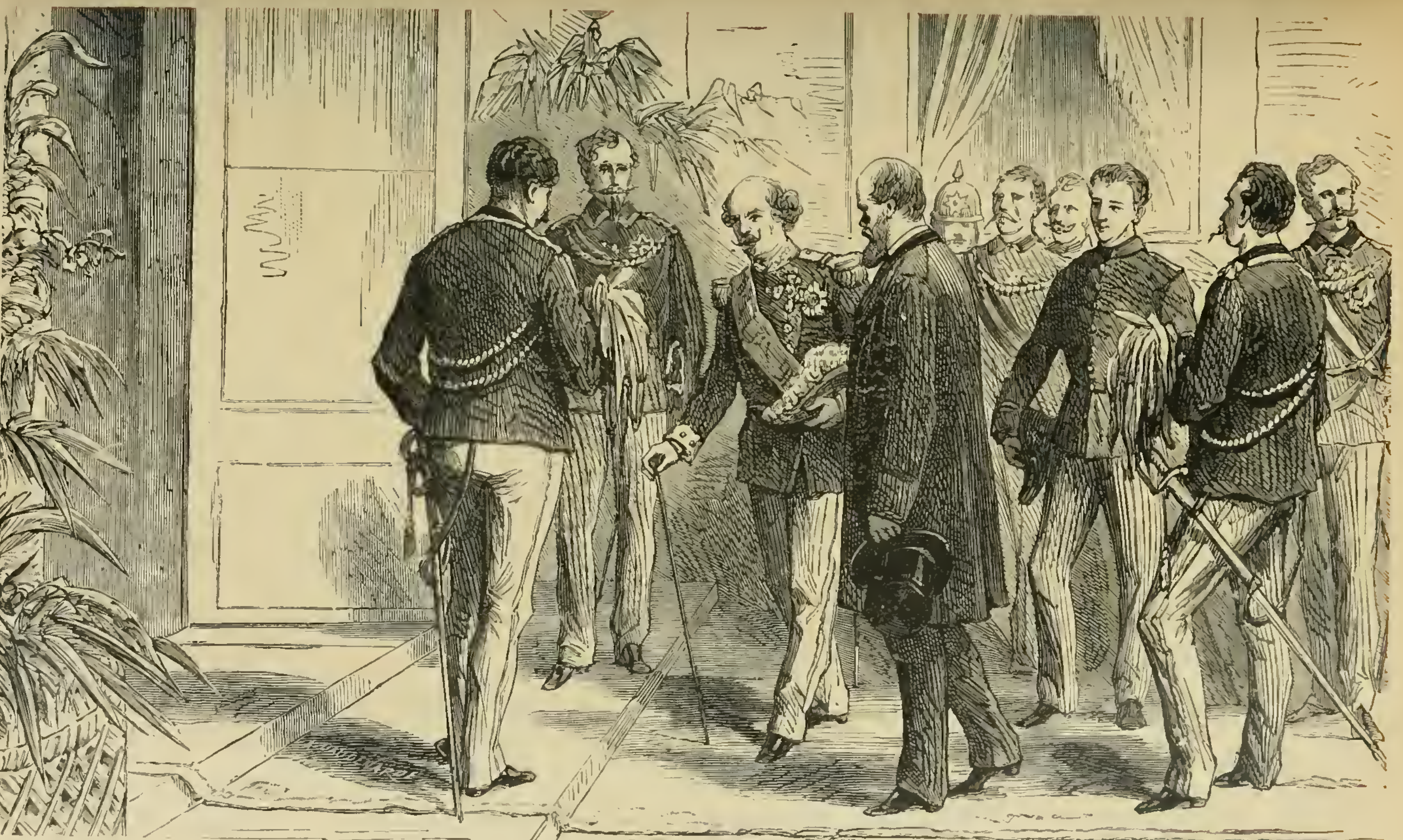
. . . .

« Il y a un point dont il faut que je vous parle :

« Ce commandant de corps d'armée, en dehors de toutes les attributions que vous lui avez conférées, a des devoirs multiples à remplir.

« Il faut non seulement qu'il s'occupe de l'instruction, qui est tout à fait nouvelle, — autrefois nous faisions la guerre d'une façon, aujourd'hui on la fait d'une autre, — mais il faut qu'il s'occupe aussi de l'approvisionnement, qu'il s'assure de la discipline, qu'il surveille tous les services, qu'il se livre aux études stratégiques et tactiques, et vous voulez encore qu'il soit obligé de se consacrer à des détails directs d'administration ? Vous voulez en faire un intendant, un artilleur, un ingénieur, un médecin ? Ce n'est pas possible ! Il doit planer au-dessus de tout cela.

« Le chef de corps d'armée doit « à tout instant » savoir s'il a tout sous la main, dans les services qui sont à ses ordres, ce qui est nécessaire pour faire fonctionner son corps d'armée et exiger qu'on le lui donne : voilà la vérité. Le reste ne le regarde pas. Le ministre de la guerre, par exemple, dit au commandant du corps d'armée : « Avez-



LE MARÉCHAL CANROBERT ALLANT ASSISTER AUX OBSÈQUES DU ROI VICTOR-EMMANUEL.

« vous tout ce qu'il vous faut pour partir ? » Ce commandant répond : « Oui, j'ai tant de paires de « souliers, tant d'approvisionnements de telle ou « telle nature. — Mais non, vous n'avez pas tout « ce qu'il vous faut, répond le ministre ; il vous « manque tels et tels articles. Pourquoi ne me l'avez-« vous pas dit ? » Alors, on se retourne vers les intendants, vers les chefs du service du génie, du service de l'artillerie, de santé, et on leur demande ce qui fait défaut.

« Le contrôle a lieu toujours de la même façon, et l'on finit ainsi par obliger le commandant de corps d'armée à être bien assuré de tout ce qui lui est nécessaire pour marcher.

« Mais de là à en faire un administrateur, il y a bien loin ; et permettez-moi de vous dire qu'il n'est pas nécessaire qu'un chef d'armée soit un réel administrateur, il ne le sera jamais ; il n'aurait d'ailleurs pas le temps de l'être. Mais il est indispensable qu'il sache obtenir le nécessaire de l'administrateur, et le véritable homme de guerre est rarement un administrateur. Mais, je le répète, il doit connaître les diverses ressources de l'administration, les exiger et les employer.

. . . .

« Maintenant, je passe aux médecins. Permettez-moi de dire que personne n'a pour les médecins militaires des entrailles plus fraternelles, je pourrais dire plus paternelles que moi ; je les ai vus dans bien de cruelles circonstances et toujours donnant l'exemple du dévouement, de l'abnégation et payant de leur personne, à tel point qu'en Cri-

mée, — c'est déjà bien loin, Messieurs, — après l'infanterie, qui est toujours le corps le plus éprouvé, ce sont les médecins qui ont eu le plus de monde, non pas tué, ce n'est pas leur affaire, mais mort dans les hôpitaux. Ce n'est pas à dire que l'intendance, qui est dans ce moment leur rivale, n'ait pas droit à tous les égards, à toute confiance. Vous connaissez comme moi la façon dont elle se recrute. Ce sont des officiers d'élite de nos régiments, qui, à la suite d'examens extrêmement sérieux, sont admis dans l'intendance. Voilà donc un corps qui offre des garanties de moralité que je mets au-dessus de tout, et en même temps des garanties d'habileté, de sagacité.

« Quand ils commencent leur service, ils ne savent peut-être pas ce qui est nécessaire, mais quand ils ont cinq, dix et jusqu'à vingt ou trente ans de pratique, vous devez bien penser qu'ils sont plus aptes administrativement qu'un général, quel que soit d'ailleurs son zèle et son intelligence. Allez-vous les amoindrir, les mettre, pour ainsi dire, sous le boisseau ? Non, n'est-ce pas ? Il faut leur conserver une grande surface, une salutaire autorité administrative ; autrement, c'est encore vous, permettez-moi de le dire, qui payerez les conséquences de leur amoindrissement.

« Pour les médecins, — il y en a ici quelques-uns qui m'entendent, — quand j'ai eu l'honneur d'être général en chef, quoiqu'ils fussent sous les intendants, j'avais pour principe de toujours les consulter au point de vue de l'hygiène, de leur laisser la latitude la plus absolue pour soigner

les malades, pour les guérir et pour prévenir les maux. J'espère que ceux qui commanderont plus tard agiront de même.

« Permettez-moi, à ce propos, deux citations qui pourront peut-être éclairer votre religion à ce sujet. En Crimée, nous avons eu beaucoup de maladies, entre autres le typhus, qui est bien plus terrible que le choléra, qui nous avait aussi atteints. Quand le mal s'était jeté dans une tente ou dans une baraque, il y tuait tout le monde ; il n'épargnait personne, c'était une affaire de jours. Le médecin en chef, homme dévoué, qui est mort depuis et qu'on appelait Scrive, avait fait des observations que l'on n'avait pas écoutées comme il l'aurait voulu. Il vint me trouver.

« Que voulez-vous faire ? lui demandai-je... « Changer les tentes, les baraques? Ce sera fait « ce soir. »

« Depuis lors, le typhus diminua sensiblement, sans cependant disparaître tout à fait, mais grand nombre de mes pauvres soldats échappèrent à la mort !

« C'est ainsi que nous agissions en Crimée ; — je suis bien obligé de parler de moi puisque j'y étais. — J'avais donné l'ordre, en passant par-dessus l'intendant ; il ne s'en était pas formalisé : c'était un brave homme qui comprenait les exigences de notre situation (1).

(1) Desgenettes (1773-1837, né à Alençon), médecin en chef de l'armée d'Egypte, adressant une circulaire aux médecins sous ses ordres, leur disait : « Nos fonctions aux armées ne se bornent point à traiter les malades ; nous devons constamment surveiller ce qui peut assurer la santé des militaires. »

« A Constantinople, où j'envoyais mes blessés et mes moribonds, on était inondé de malades. Je vous effrayerais si je vous en disais le chiffre. C'était une véritable armée de malades. La pauvre Turquie avait fait tout ce qu'elle avait pu : elle avait donné des tentes, des baraques, des chalets..., tout ce qui était possible pour remettre nos chers malades.

« C'était, je crois, à Dolma-Bagtché où il y avait, dans un immense hôpital, 3 ou 4.000 de ces malheureux qui mouraient par centaines. Le médecin inspecteur, homme très habile et fort dévoué, que beaucoup d'entre nous ont connu, M. Baudens, — demanda qu'on ôtât les malades de cet hôpital et qu'on les dispersât sur plusieurs autres points.

« Il obéissait à un sentiment d'humanité et d'expérience. L'intendant ne crut pas pouvoir le faire. Pour moi, j'étais bien loin ; je n'ai pas su cela ; mais, à coup sûr, si j'avais été là, j'aurais ordonné qu'on le fît immédiatement et j'aurais apporté une grande amélioration à la santé de nos soldats.

« Je rappelle ce fait pour vous montrer que le médecin militaire doit être le maître absolu dans tout ce qui peut l'aider à soigner, à guérir et à prévenir les maladies.

« Mais ne le faites pas descendre de ce piédestal, qu'il n'aille pas compter les chemises et les draps. Il le ferait mal, ce n'est pas son affaire, et le temps qu'il y consacrerait serait mieux employé s'il soignait ses malades. »

Voici la conclusion de ce beau discours :

« Le général, je ne puis trop le répéter, ne doit ni ne peut s'occuper des moyens, des détails. Non, c'est impossible.

« Laissez cette besogne à ceux qui en sont spécialement chargés, et dont toute la vie se passe à remplir cette mission, et non au général en chef qui n'en a pas l'habitude, l'aptitude, ni même le temps, quelque intelligent et actif qu'il puisse être.

« Notre honorable président, à la fin de son éloquent discours, a rappelé la vigueur avec laquelle les soldats de notre pays, les soldats de l'armée française, se sont battus à Gravelotte et à Saint-Privat, et il a ajouté : « Dieu veuille que « nos enfants se battent un jour, s'ils y sont for- « cés, avec le même courage ! »

Je n'ai pas besoin de dire qu'il est aussi convaincu que nous le sommes tous que nos enfants se battraient, si, — ce qu'à Dieu ne plaise, — la défense du sol les y appelait, avec le même courage que leurs prédécesseurs.

« Seulement, je tiens à le remercier, au nom des morts et des survivants de ces deux terribles journées, de l'hommage qu'il leur a rendu devant vous, messieurs les sénateurs.

« Avec les corrections que je viens de signaler, je voterai le projet de loi, autrement, je m'abstiendrai.

« Et, je le répète, j'approuve de toutes mes

forces les trois principes : Autorité du commandement en chef surtout ; dépendance complète du contrôle avec les modifications que j'ai indiquées et indépendance absolue des médecins militaires. »



Trois ans plus tard, le maréchal, qui avait été renommé sénateur pour la quatrième fois, prit de nouveau la parole au Sénat, le 11 décembre 1879. Il était, comme on sait, président de plusieurs commissions militaires qui siégeaient au ministère de la guerre, et cela depuis le gouvernement de M. Thiers.

On l'avait pris violemment à partie, disant que ses convictions politiques ne pourraient s'accorder avec cette présidence et on avait été même jusqu'à lui reprocher sa soi-disant participation au coup d'État de décembre 1851, fait par le prince Louis-Napoléon contre l'anarchie.

Voici comment le maréchal se défendit énergiquement contre ces accusations.

Son discours est à citer en entier, car il est un modèle du langage que doit tenir un maréchal de France, et honore le soldat en même temps que l'homme politique.

Voici ce discours :

« Messieurs les sénateurs, je vous fais mes excuses de venir occuper un instant votre atten-

tion ; mais je crois que le sujet en vaut la peine, dans l'intérêt de l'armée, et ce qui touche aux intérêts de l'armée ne peut être que bien accueilli par le Sénat.

« Vous n'ignorez pas que des attaques très vives, très violentes, ont été dirigées récemment contre le gouvernement, à l'occasion de mon maintien à la présidence de plusieurs commissions qui siègent au ministère de la guerre, commissions que j'ai, d'ailleurs, présidées depuis le gouvernement de M. Thiers.

« Cette situation, je ne l'ai jamais demandée, jamais sollicitée, et M. le ministre de la guerre, ici présent, en est témoin. Si je l'ai acceptée, c'est par devoir, c'est guidé par l'intime conviction que, là encore, je pouvais rendre quelques services à l'armée.

« On a dit au gouvernement : Mais pourquoi conservez-vous donc au maréchal Canrobert la présidence de ces commissions ? Vous savez bien qu'il vous fait de l'opposition, vous savez qu'il vous est hostile !

« Permettez, Messieurs, comme soldat et comme chef militaire, je n'ai pas le droit de faire de l'opposition au gouvernement. Comme soldat et comme maréchal de France, mon opinion c'est le service de mon pays, c'est l'obéissance à ses lois.

« Mais comme citoyen français et comme sénateur, j'ai, ainsi que vous tous, le droit d'avoir mes convictions personnelles ; mon opinion est bonne ou elle est mauvaise ; je la crois bonne, moi, mais jamais je n'ai cherché à l'imposer à d'autres.

Cette opinion, Messieurs, c'est la conviction d'un honnête homme, qui peut se tromper, mais qui est de bonne foi : je conserve la religion des souvenirs pour de grandes infortunes, et vous avez trop d'élévation dans l'âme pour m'en blâmer.

« Je le répète en me résumant sur ce point, je ne fais point d'opposition au gouvernement et ne tolérerais pas que l'on en fît sous mes ordres, si j'exerçais un commandement.

« Maintenant, on a allégué trois griefs pour reprocher au ministère de me maintenir dans mes fonctions.

« La principale des commissions que j'ai l'honneur de présider, Messieurs, c'est celle composée des dix-neuf commandants des corps d'armée, du gouverneur de Paris et du major général du ministère de la guerre, commission chargée, non pas, comme on l'a dit, de distribuer l'avancement aux officiers de l'armée, ce qui appartient exclusivement au ministre de la guerre, mais de former le tableau d'avancement.

« Ces tableaux, nous les faisons, ai-je besoin de le dire, le plus équitablement que nous le pouvons, en nous basant sur les deux seuls vrais principes de tout avancement militaire : récompenser les services rendus et encourager les services à rendre en établissant, entre ces deux termes, la proportion que la longue pratique du commandement apprend à déterminer.

« Je demande à M. le Ministre de la guerre qui m'écoute et qui, lui-même, a pris quelquefois part à mes travaux comme major général, si nous

n'avons pas toujours procédé comme je viens de le dire, et si jamais, au grand jamais, nous nous sommes laissé diriger par des considérations étrangères au service militaire.

« Et pour qui donc nous prend-on ? nous qui sommes arrivés au sommet de la hiérarchie militaire par de longs et laborieux services rendus au pays, lorsqu'on paraît mettre en doute notre impartialité, en laissant entendre que des considérations politiques peuvent influencer des appréciations qui ne doivent pas sortir du domaine militaire.

« Cela n'est pas admissible !

« L'armée ne doit pas s'occuper de politique..., et j'espère bien que jamais elle ne s'en occupera, car le jour où la politique entrerait dans l'armée, je vous le dis dans toute la sincérité de mon âme, ce jour-là précéderait de bien peu celui de sa destruction, et vous savez, Messieurs, ce qui s'ensuivrait.

« Maintenant, Messieurs, il est un autre sujet bien délicat que je vais toucher ; mais les attaques dont j'ai été l'objet me conduisent à l'aborder. On a dit de moi : Le maréchal Canrobert a été un des coopérateurs du coup d'État du 2 décembre 1851. Mon Dieu, Messieurs, ce coup d'État, je n'ai pas à l'apprécier ici, il est entré dans le domaine de l'histoire.

« Je vous parle en soldat, car, à cette heure-là, c'était mon seul rôle...

« Je n'en parlerais certainement pas si l'on ne m'y avait provoqué, même du haut d'une autre tribune, croyez-le bien, Messieurs ; dans le cours

de ma longue carrière, j'ai toujours pris pour principe : « Fais ce que dois, advienne que pourra. » Et jamais je n'ai décliné la responsabilité de mes actes. Mais vous me permettrez de n'accepter que la responsabilité qui doit m'appartenir. Je n'avais au 2 décembre que le grade de général de brigade. Eh bien, je vous affirme ici que je ne connaissais d'avance ni la préparation ni l'exécution de l'acte dont il s'agit.

. . . .

« Si c'était le contraire qui fût vrai, je vous le dirais de même, car je ne sais pas dissimuler la vérité.

« Mais on pousse plus loin les accusations, et l'on me reproche d'avoir commandé le feu qui, au 4 décembre, a ensanglanté les boulevards. Eh bien, Messieurs, la seule part prise par moi dans ce feu, c'est de l'avoir fait cesser dès que j'ai pu y parvenir, car le clairon qui, à côté de moi, faisait par mon ordre la sonnerie : « Cessez le feu », est tombé mort à mes pieds, frappé d'une balle qui, certainement, ne lui était pas destinée.

« Jamais, jusqu'à présent, je n'ai daigné descendre à repousser publiquement ces imputations ; mais il faut enfin que la vérité soit dite, et je ne puis trouver une meilleure occasion de la dire qu'en ce moment où je suis entraîné à en parler devant cette grande Assemblée.

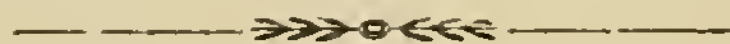
« Eh bien, Messieurs, la vérité sur ces événements, c'est que ce feu, absurde au point de vue militaire, inutile et très dangereux pour ceux qui l'exécutaient, n'a été commandé par personne ; tous les officiers

qui ont opéré avec des jeunes troupes faciles à s'émouvoir devant des cris tumultueux accompagnés de quelques coups de fusil, comprendront ce que je dis ici, parce qu'ils savent très bien que l'on ne fait pas tirer des troupes formées en colonne serrée et qu'il arrive, dans certains moments, que les troupes tirent sans commandement.

« Deux mots encore, Messieurs et je termine. Dans une autre enceinte où l'on attaquait le ministère à cause de mes fonctions de président de la commission de classement, un ministre — je crois qu'il est devant moi, — pour arrêter les critiques dont le gouvernement était l'objet, a jugé convenable de dire : « Le maréchal Canrobert n'est rien dans « l'armée.... rien qu'un maréchal de France. »

« Mon Dieu, Messieurs, je vous demande la permission de me contenter de ce titre. Pour le conquérir pas à pas et le conserver, j'ai parcouru pendant plus d'un demi-siècle les divers champs de bataille de notre époque. *Il est pour moi un immense honneur, car il me permet d'attacher à mon nom, à mon honnête nom de soldat, le grand nom de la France !* De la France, à laquelle j'ai voué toute ma vie et à laquelle j'espère consacrer encore mes derniers jours. »

A la fin de ce discours, le maréchal Canrobert fut salué de vifs applaudissements.



II

CANROBERT INTIME

Le bon cœur de Canrobert. — Canrobert et le colonel Decaen. — Définition de l'homme politique. — Une interview du maréchal. — Canrobert et les épiciers de Londres. — Les membres de la corporation. — Le mariage de Canrobert. — Son désintéressement. — Un portrait de Canrobert par un diplomate.

Nous croyons que le maréchal Canrobert a eu bien peu d'ennemis, si toutefois il en a eu : courtois, discret, aimant les soldats comme ses enfants, il était adoré de tous ceux qui l'approchaient, et nous trouvons dans sa vie de beaux exemples de sa touchante sollicitude.

Aucun sentiment d'égoïsme, aucune jalousie ne profanait l'âme de Canrobert. Le maréchal aimait ses collègues, ses compagnons d'armes, et ne manquait aucune occasion de les complimenter et de les féliciter.

Citons un exemple :

A l'assaut de la tour de Malakoff, le colonel Decaen, chargé de commander la brigade d'attaque, déploya dans cette mission les qualités les plus bril-

lantes. Le poste qu'on lui avait assigné prouvait d'ailleurs en quelle estime le commandant en chef tenait un tel officier.

Au jour fixé, le 8 septembre, Decaen parut devant sa troupe avec un visage calme ; avec quelques paroles énergiques, il enflamma l'ardeur de ses soldats.

Lorsque le signal fut donné, une fusée s'éleva dans les airs ; comme midi sonnait, Decaen montra les aigles de la pointe de son épée et jeta ce cri : « En avant, mes enfants ! » franchit en courant le fossé profond, gravit, suivi de ses braves, le talus escarpé, et parut enfin sur le parapet où la lutte fut acharnée.

Au plus fort de la mêlée terrible où tout se confondait, la colonne française eut un moment d'hésitation et sembla reculer.

Le colonel Decaen s'arrêta et, d'un superbe geste, il rappela ses soldats. C'est alors qu'il saisit le drapeau et courut le planter sur la muraille.

Le lendemain, Decaen écrivait à sa femme :

«.... J'ai eu l'honneur de commander la brigade d'attaque, dans cette belle journée, et mon cher régiment a marché de front avec le 1er zouaves, en se précipitant sur les fossés comme un torrent, au signal du brave Mac-Mahon, placé avec nous dans les ouvrages les plus avancés.

« Je n'ai pas besoin de te dire où était ma place de combat, tu le sauras plus tard. Quelle journée ! quel feu pendant cinq heures consécutives ! que de courage déployé par nos intrépides soldats, gravissant les parapets, combattant corps

à corps à la baïonnette, à coups de pierres, à huit ou dix pas, au milieu de la fusillade, de la canonnade, de la mitraille, et bravant mille fois la mort ! Que c'est donc beau un grand combat comme celui-là ! Que c'est grandiose et solennel ! Aussi que d'actions de grâces ne devons-nous pas rendre à Dieu pour ma conservation ! Je l'ai bien vivement remercié de sa protection si visible et si incessante, souvent j'ai élevé mon âme vers lui et ma pensée vers toi, et je le remerciais du fond de mon cœur en me rejetant dans cette lutte terrible dont nous sommes sortis victorieux, après des efforts surnaturels. Tous mes officiers supérieurs sont blessés ou tués.

« Tu vois, lorsqu'on revient d'une telle bagarre, on doit s'estimer heureux et remercier le Ciel.

« J'oubliais de te dire que j'ai reçu un biscaïen sur la plaque de mon ceinturon, mais, grâce à cet obstacle, il n'a produit qu'une contusion assez forte, dont je souffre peu, quoiqu'elle soit fortement marquée sur ma peau. Le drapeau de mon régiment est en lambeaux, percé de balles, de boulets et d'éclats d'obus ; l'aigle a été aussi mutilée, et le 2e de ligne sera fier de le montrer à la France, quand il sera de retour dans sa chère patrie. »

Ce drapeau dont il parle dans sa lettre avait été successivement aux mains de quatorze officiers ou sous-officiers, tous tués en le soutenant. Le colonel Decaen prit le drapeau qui gisait à terre et le soutint élevé pour rallier ses soldats.

Après l'assaut, Théodore Decaen fut acclamé par les troupes ; le général Bosquet l'embrassa,

les généraux Camou et Mac-Mahon le félicitèrent. Quant au général en chef, Pélissier, il lui fit comprendre par les termes les plus flatteurs que le grade de général de brigade lui serait donné.

Le général Canrobert écrivit alors au général Decaen : « Quand on conquiert, comme vous l'avez fait, son grade de général et sa croix d'officier devant l'ennemi, on n'a besoin de l'aide de personne, mais on a droit aux félicitations de tous les gens de cœur ! Recevez les miennes, mon cher Decaen, elles partent du cœur de votre ancien général et de votre ami. Inutile de vous dire que j'ai applaudi des deux mains au brillant succès de mon ancienne et belle division. Pourquoi ne m'a-t-il pas été permis de partager sa gloire ?

« Votre Canrobert tout dévoué. »

Cette lettre, tout à l'honneur de celui qui l'a écrite, ne témoigne-t-elle pas d'une belle âme ? Elle suffit à justifier Canrobert de toutes les attaques passionnées dont il fut l'objet de la part de ses ennemis politiques.



Dans une de ses conversations, Canrobert donna un jour cette belle définition du véritable homme politique et du véritable chef :

« Pour occuper dignement le pouvoir, disait-il, pour diriger les grandes masses, on ne peut se tirer d'affaires que de deux façons : il faut avoir du génie, des qualités hors lignes, être vraiment supérieur : lorsque le génie manque, on ne peut le

remplacer que par une honnêteté profonde et par le sentiment du devoir. »

UNE INTERVIEW DU MARÉCHAL CANROBERT

Canrobert s'est toujours considéré lui-même comme un soldat, rien qu'un soldat. Très modeste, sans pose, il n'a jamais demandé qu'on le considérât autrement que comme un homme de guerre.

En 1893, un grand journal parisien publiant une suite de récits sous le titre *Comment naissent les vocations,* s'était adressé au maréchal.

Voici quelques fragments du récit de cette visite :

« — Que puis-je vous dire, Monsieur ? dit le
« maréchal Canrobert ; je ne suis pas un lettré,
« moi, je ne suis qu'un homme de guerre. Je ne
« connais que les expéditions lointaines, les champs
« de bataille, le cliquetis des armes. Dès ma jeu-
« nesse, j'ai eu le goût des armes, et j'ai passé ma
« vie à cheval à travers l'Europe et l'Afrique, cou-
« rant à la lutte, la pensée pleine de l'avenir de
« mon pays et de sa grandeur.

« On s'use à une pareille existence, faite de
« périls sans nombre et d'émotions si vives. Aussi,
« me voyez-vous, au lendemain de tant de fati-
« gues, retenu dans mon fauteuil comme un vieux
« cavalier qui a dû abandonner sa monture, que
« dis-je ! qui peut à peine marcher. N'importe ! je
« crois bien que, si la France avait besoin demain
» de mon bras, je sentirais tout à coup le sang

« bouillonner dans mes veines comme aux jours « les plus hardis.

« Oh ! la vie du soldat, la plus belle d'entre « toutes ! Oui, redevenir soldat, quel rêve ! Repren- « dre le service, recommencer les campagnes « d'autrefois et poursuivre la carrière jusqu'au « bout, sans jamais s'arrêter, comme Montluc, « le vaillant et fier Blaise de Montluc, dont l'épi- « taphe devrait être celle de tous les braves : *Ci- « gît Montluc, qui ne se reposa que dans la « tombe !* Mais cela serait trop beau !

LE MARIAGE DE CANROBERT

Homme privé, Canrobert fut un mari modèle. Il se maria tard, déjà maréchal de France et dans des conditions romanesques. Le commandant Grandin raconte ainsi le court roman de Canrobert, roman qui se noua dans une soirée aux Tuileries :

Soudain, une jeune fille vêtue de rose, les cheveux ornés de pâquerettes, se détache du groupe qui l'entoure et va droit au maréchal Canrobert qui débouche à l'entrée du salon de la Paix.

« Monsieur le Maréchal, lui dit-elle, daignez me regarder comme une Russe et m'inviter pour la première contredanse.

— Impossible, Mademoiselle, répond le vainqueur de Zaatcha, je ne danse jamais. D'ailleurs, un armistice est signé avec la Russie.

— C'est alors une amnistie que je vous demande, Monsieur le Maréchal, répond la jeune fille sans se déconcerter. »

Et sans plus de façon, elle prend le bras de Canrobert qui reçoit en pleine figure un regard étincelant et pénètre avec elle dans le salon des Maréchaux. Mais, avisant le sous-lieutenant de Diesbach, des voltigeurs, qu'il connaissait de longue date :

« Tenez, jeune homme, dit-il en lui présentant la jeune personne à son bras, prenez place avec Mademoiselle dans le prochain quadrille et souvenez-vous que cette nuit un maréchal de France a envié le sort d'un sous-lieutenant. »

Cette jeune personne était Mlle Lélia-Flora de Mac-Donald, d'une ancienne famille écossaise, que le maréchal devait épouser quelques mois plus tard et dont le grand-père maternel était général en chef de l'armée des Indes.

Canrobert avait quarante-sept ans alors. De ce mariage, il eut deux fils dont un seul vit aujourd'hui. Il est lieutenant au 6e chasseurs d'Afrique. Sa fille a épousé M. de Navacelle, lieutenant de vaisseau.

Mme Canrobert est morte en 1890. Elle repose dans le petit cimetière de Jouy-en-Josas, près de la maison de campagne du maréchal. Sur la pierre, le maréchal avait fait inscrire la formule : *Ici repose*... Mais on distinguait vaguement, à la suite de ces mots, les lettres *nt* masquées par du plâtre. On enleva le plâtre, lorsque le maréchal alla, à son tour, prendre place à côté de la compagne de sa vie, dont le dévouement l'avait toujours entouré, et qui, née dans la religion anglicane, s'était, au moment de mourir, convertie à la religion de son mari pour ne pas être séparée *au delà*.

LE DÉSINTÉRESSEMENT DE CANROBERT

En 1873, le général du Barail, ministre de la guerre, fait adopter par le Conseil des Ministres une proposition tendant à élever de 10.000 francs à 20.000 francs, les frais de représentation, destinés au président de la Commission du classement. Le président n'était autre que Canrobert. Celui-ci, informé, va trouver son vieux compagnon d'armes et lui déclare qu'il ne peut accepter.

Le maréchal Canrobert est placé plus tard à la tête de la Mission qui doit représenter la France aux obsèques de Victor-Emmanuel.

Après avoir glorieusement représenté notre pays à ces funérailles royales, il rentre à Paris et se rend au ministère des affaires étrangères qui avait fait voter un large crédit par les Chambres, destiné aux frais de la Mission française. Il vient y rapporter une somme de 15.000 francs qui n'ont pas été dépensés.

On fait observer au maréchal que le reliquat lui revient de droit, que le crédit ayant été voté, il est impossible d'en reprendre une partie quelconque.

Le maréchal insiste, et, comme une seconde fois la même réponse lui est faite, il s'écrie, rouge de colère :

« Allons, ouvrez alors cette fenêtre, que je jette ces quinze billets de 1.000 francs dans la Seine ! »

Le ministre des affaires étrangères fut ainsi obligé de reprendre la somme que le maréchal ne voulait pas absolument conserver.

CANROBERT ET LES ÉPICIERS DE LONDRES

Chose bien amusante, le maréchal Canrobert, ce type achevé du véritable troupier, *était membre de la Corporation des Épiciers de Londres.*

M. Henri d'Ideville, qui voyait parfois le maréchal Canrobert, raconte qu'ayant, au cours de l'une de ses visites, regardé un rouleau placé sur une table, le maréchal lui dit :

« Savez-vous ce que contient ce long rouleau de métal placé sur cette table, ce que renferme cet étui ? »

En même temps, il dépliait un rouleau de parchemin.

« Voilà qui me vient d'Angleterre, c'est le brevet m'instituant membre de la *Corporation des Épiciers de Londres.* Ceci peut faire rire en France, tout ce que nous ne connaissons point nous prête à rire ; nous sommes si spirituels ! Croyez bien que j'apprécie le titre de compter parmi la vieille corporation de la Cité, honneur qui n'est point réservé à tous. Regardez le nom de mes devanciers, de mes collègues. »

Et en même temps, le maréchal me faisait lire une pancarte où étaient inscrits les membres d'honneur qui, depuis 1231, avaient fait partie de la corporation. On y lisait, entre autres noms, ceux de :

John de Gisors, 1245 ; sir John Philpot, 1378 ; sir John Riveis, 1573 ; le roi Charles II, 1660 ; Georges Monck (duc d'Albemarle), 1660 ; sir John Morre, 1662 ; le duc de Buckingham, 1684 ; sir

Thomas Chicheley, 1686 ; le roi Guillaume III, 1689 ; William Pitt, 1784 ; marquis Cornwalis, 1792 ; Georges Canning, 1824 ; Robert Peel, 1824 ; lord Raglan, 1855 ; l'amiral Lyons, 1856 ; maréchal Canrobert, 1856 ; le duc de Cambridge, 1859 ; lord Clyde, 1860 ; lord Elgin, 1861 ; le prince de Galles, 1863.

« Les statuts de notre compagnie, reprit le maréchal, n'ont point changé depuis des siècles. Voilà pourquoi notre corporation et tant d'autres subsistent et résisteront au temps. Là est tout le secret de la puissance et de la grandeur de l'Angleterre : dans son respect pour ses institutions, ses chartes, les usages et les droits établis de chacun. Les épiciers de la Cité de Londres sont plus heureux que nous. Ils n'ont pas à se préoccuper, hélas ! de bâcler une constitution pour la renverser ensuite. Combien en avons-nous eues depuis un siècle ? Combien en verrez-vous encore, vous qui êtes plus jeune que moi !

« Ce n'est point que je sois trop vieux, toutefois, reprit le maréchal, redressant la tête et frappant sa large poitrine, j'ai de bonnes années encore, si Dieu le veut, au service de mon pays, je suis prêt à les donner... si on me fait signe. »



III

LE MARÉCHAL CANROBERT ET L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

Canrobert et les officiers de l'escadre russe en 1893. — Visite de l'amiral Avellan. — Une visite du maréchal au Cercle militaire. — Aux funérailles du Maréchal Mac-Mahon. — Le curé de Magenta. — Les télégrammes échangés. — A l'Opéra. — Un monument. — Une lettre du maréchal Canrobert.

Lorsque les officiers russes vinrent à Paris, en 1893, sous la conduite de l'amiral Avellan, ils n'oublièrent pas le vieux maréchal de France qui les avait combattus, mais qui avait su rendre témoignage à leur bravoure et à leur héroïsme militaire.

Après avoir rendu visite à S. Em. le cardinal Richard, archevêque de Paris, l'amiral Avellan et les officiers russes rendirent visite au maréchal Canrobert.

L'ancien général en chef de l'armée de Crimée avait été prévenu la veille ; aussi était-il rentré de Saint-Germain. Le gouvernement avait mis à sa disposition, pour la circonstance, le colonel Avon, sous-chef d'état-major du gouvernement militaire de Paris. Le maréchal avait également auprès de

lui son gendre, le lieutenant de vaisseau de Navacelle ; son officier d'ordonnance, le capitaine de Quercise, et le lieutenant Avon.

A quatre heures vingt, l'amiral Avellan et les officiers arrivaient rue de Marignan, où habitait le maréchal.

Le petit hôtel de Canrobert était décoré d'un trophée de drapeaux aux couleurs françaises et russes et, dans la cour, un peleton de cuirassiers rendait les honneurs. Le colonel Avon et le capitaine de Quercise reçurent l'amiral et sa suite, qu'ils introduisirent dans le salon du premier étage, où le maréchal Canrobert, souffrant de la goutte, était étendu sur un canapé.

L'illustre soldat avait revêtu son grand uniforme et portait le grand cordon de Saint-André. Il dit à l'amiral combien sa visite le touchait. « J'ai pu, ajoutait-il, apprécier la bravoure et l'esprit chevaleresque des soldats russes, que j'ai vus de près à Sébastopol, et à vous aimer. J'étais, d'ailleurs, très lié avec le prince Orloff ; l'empereur Alexandre a daigné m'offrir son buste ; je l'ai fait placer dans mon salon. »

L'amiral répondit qu' « il était trop jeune alors pour avoir conservé le souvenir de la guerre de Crimée, mais qu'il savait que le nom glorieux de Canrobert était toujours dans toutes les mémoires et aussi dans tous les cœurs. »

Ensuite, l'amiral présenta au maréchal Canrobert les officiers de son état-major, et la conversation se poursuivit pendant quelques instants sur différents sujets.

A la fin de l'entrevue, le maréchal serra la main à chacun des officiers en les remerciant de leur visite.

L'amiral et sa suite se retirèrent au bout d'un quart d'heure avec le même cérémonial qu'à l'arrivée.



Malgré un pénible accès de goutte et ses quatre-vingts ans, le maréchal voulut rendre à l'amiral Avellan la visite que celui-ci lui avait faite une heure auparavant.

Il vint au Cercle militaire où se trouvaient les appartements de l'amiral.

Celui-ci descendit l'escalier pour le recevoir, et c'est à son bras que le glorieux soldat de l'Alma et d'Inkermann monta l'escalier du Cercle militaire.

L'entrée du maréchal fut une entrée triomphale, une véritable ovation.

Chaque officier russe voulut être présenté au maréchal, le complimenter, lui tendre respectueusement la main. Canrobert était ému jusqu'aux larmes et ce fut au milieu d'une haie vivante qui l'acclamait avec ses hourrahs qu'il sortit du Cercle pour rentrer chez lui.



On se rappelle que ce fut précisément durant le séjour des Russes à Paris que mourut le maréchal de Mac-Mahon, le digne compagnon d'armes de Canrobert.

Cette disparition émut vivement le pauvre Canrobert.

Son grand âge l'empêcha de suivre le beau cortège qui se déployait majestueusement de l'église de la Madeleine aux Invalides.

Pendant que ses camarades suivaient le char, le maréchal Canrobert s'était rendu directement dans la chapelle des Invalides encore vide, et là, dès onze heures et demie, les yeux rougis par les larmes, il attendait le corps de son frère d'armes.

Il s'était assis dans un fauteuil placé dans la nef, à gauche, contre la balustrade du chœur, accompagné de son aide de camp. Pendant toute la cérémonie, on vit plus d'une fois ses yeux se mouiller de larmes.

Le maréchal Canrobert, après avoir embrassé tendrement les comtes Patrice et Emmanuel de Mac-Mahon, avant leur départ de l'église, resta à sa place, en demandant à voir M. l'abbé Auvray, curé de Montcresson, et M. le curé de Magenta.

Tous les deux lui furent présentés par M. l'abbé Marbeau, curé de Saint-Honoré d'Eylau.

Le maréchal dit à M. l'abbé Auvray :

« Je tenais à serrer votre main, qui a reçu la dernière poignée de main du héros de Malakoff et de Magenta. Votre main porte une empreinte glorieuse, qui ne s'effacera jamais. Soyez-en fier, Monsieur le curé.

« On m'a dit que vous avez fait un merveilleux discours sur mon frère d'armes, qui dort son dernier sommeil ici, avec les grands soldats de la France. Je serais heureux de le lire et de faire reverdir mes souvenirs qui, hélas ! vieillissent comme moi. »



L'AMIRAL AVELLAN RENDANT VISITE AU MARÉCHAL CANROBERT.

En tendant ensuite la main à M. le curé de Magenta, il lui a dit :

« Monsieur le curé, vous avez fait une bonne action, en venant rendre le dernier hommage de l'Italie au maréchal de Mac-Mahon.

« Quand vous retournerez dans votre pays, dites aux Italiens que vous avez vu le maréchal Canrobert, qui, avant de fermer les yeux, voudrait voir l'Italie et la France marcher la main dans la main comme autrefois à Magenta et à Solférino.

« Soignez les tombeaux de nos soldats qui sont tombés sur vos champs de bataille. Ils sont morts pour vous et, du fond de leur tombeau, ils vous parleront de leur amour pour l'Italie.

« Je ne vous parlerai pas de reconnaissance, je vous dirai seulement d'aimer ceux qui vous ont aimés et qui sont morts pour vous. »

M. le curé de Magenta, profondément ému, répondit au maréchal :

« Vos vœux sont les miens ; la France et l'Italie ne peuvent pas être séparées l'une de l'autre. Les beaux jours reviendront et vous les verrez, Monsieur le maréchal Canrobert, vous dont le nom est synonyme, chez nous, de vaillance et de gloire. »

On sait qu'une représentation de gala eut lieu à l'Opéra, le jour même où les Russes prenant congé de la capitale, retournèrent à Toulon.

Malgré son grand âge, Canrobert voulut encore, cette fois, donner une marque de sympathie aux Russes.

« Entre temps, raconte un témoin, un magnifique vieillard, portant en sautoir le cordon de Saint-



LE MARÉCHAL CANROBERT EN 1894.

André, pénétrait sans bruit dans une première loge de gauche, voisine de l'entre-colonnes. C'était le maréchal Canrobert, que le commandant Mugnier, un des officiers les plus distingués de l'état-major du ministère de la guerre, et M. Gaston Calmette étaient allés recevoir à l'entrée du pavillon de l'empereur. Les domestiques durent porter l'illustre soldat jusqu'au couloir du premier étage ; puis, aux bras de son aide de camp et de Gaston Calmette, le maréchal marcha jusqu'à sa loge où le colonel Dalstein vint le saluer au nom du président de la République. Le maréchal avait auprès de lui son gendre et sa fille, le lieutenant de vaisseau de Navacelle et Mme de Navacelle, son officier d'ordonnance, le capitaine de Quercise et Mme de Quercise, et le colonel Avon, sous-chef d'état-major du gouvernement militaire de Paris. L'amiral Avellan et ses officiers se montrèrent très sensibles à cette marque de sympathie que le héros de Saint-Privat avait voulu leur donner. »



Le 2 décembre 1893, le maréchal Canrobert recevait des contre-amiraux russes, Dicoff, Lavroff et Ivasoinzer, le télégramme suivant :

« Sébastopol, 2 décembre.

« *Paris. Maréchal Canrobert.*

« Unis par la victoire, réunis par la mort ; pour « les soldats, c'est la gloire ; pour les braves, c'est « la destinée. »

« Cette inscription touchante, sur l'éternel monument de la noblesse et de la grandeur du peuple français, érigé par vous à Malakoff, sur le tombeau fraternel des deux grandes nations, est toujours présente dans nos cœurs aujourd'hui, le jour de l'anniversaire de la bataille de Sinop, prélude célèbre de la grande épopée du siège et de la défense de Sébastopol, également glorieuse pour tous les combattants (1).

« Les marins de la mer Noire, rassemblés à Sébastopol, prient Votre Excellence de transmettre à la France le toast le plus sincère qu'ils portent pour la prospérité de la plus noble, la plus généreuse et la plus grande nation, la nation française.

« Vive la France ! »

« Contre-amiraux : DICOFF, LAVROFF, IVASOINZER. »

Le maréchal, de son côté, s'empressa de communiquer ce télégramme à M. Carnot, président de la République, et adressa, par dépêche, aux amiraux russes, la réponse suivante :

« Paris, 3 décembre.

Sébastopol. — Contre-amiraux Dicoff, Lavroff, Ivasoinzer.

« Le maréchal Canrobert remercie très profondément Leurs Excellences et les marins de la mer Noire, réunis à Sébastopol, le jour de l'anniversaire

(1) Rappelons à ce sujet qu'après les fêtes franco-russes de Paris et de Toulon, le préfet de Sébastopol, contre-amiral Lavroff, annonçait, par dépêche, au préfet de la Seine, qu'une manifestation spontanée s'était produite dans le cimetière français de Sébastopol et que des couronnes

de la bataille de Sinop, des vœux chaleureux qu'ils lui adressent pour la France.

« Il s'est empressé de les transmettre au chef de l'État.

« Son pays recevra avec une vive joie ce nouveau témoignage de haute estime et de chaude sympathie que, seules, peuvent engendrer de loyales et grandioses luttes entre deux puissantes nations.

« En ce qui le concerne, *le vieux maréchal* remercie très vivement la noble nation russe du culte dont elle entoure le monument élevé, à Malakoff, à la mémoire de ceux qui, par leur sang, préparèrent l'union de leurs deux peuples dans les mêmes sentiments.

« Il adresse à Leurs Excellences ses vœux personnels les plus ardents pour Sa Majesté le Tsar, la Famille impériale, la grande nation russe et ses marins et soldats, si braves et si chevaleresques.

« Maréchal CANROBERT. »

* * *

Deux autres dépêches furent échangées entre

avaient été déposées sur les tombes de nos soldats morts pendant la guerre de Crimée.

M. Poubelle répondit aussitôt par le télégramme suivant :

Au contre-amiral Lavroff, préfet de Sébastopol :

« Rien ne pouvait toucher plus profondément nos cœurs que le pieux hommage rendu par les dames de Sébastopol et les vétérans de la campagne de Crimée aux morts qui reposent en terre slave dans le cimetière français de Sébastopol. Cette manifestation spontanée atteste une fois de plus les sentiments de généreuse fraternité qui sont au fond de l'âme des deux peuples. Veuillez recevoir et transmettre à tous vos concitoyens l'expression émue de notre reconnaissance,

« *Le Préfet de la Seine,*

« POUBELLE. »

le grand-duc Michel, oncle du Tsar, président du Conseil de l'Empire, et le maréchal Canrobert.

Maréchal Canrobert, Paris,
de Saint-Pétersbourg.

« Quarante-deux défenseurs de Sébastopol et moi fraternisons, aujourd'hui, comme annuellement, en mémoire de nos brillants exploits de défense.

« C'est avec un bien vif intérêt que nous avons suivi la réception solennelle récemment faite par les Français à nos marins. Profondément touchés par les discours pleins de cœur, partis de toutes les classes de la population française, nous nous souviendrons aussi de vos paroles pleines de sympathie qui vantent la bravoure chevaleresque de nos troupes en Crimée.

« Il y a quarante ans, Maréchal, que nous vous estimons, vous et nos braves et brillants adversaires, et admirons la ténacité inébranlable de l'armée et de la flotte françaises. Aujourd'hui, remémorant les 349 jours de défense qui n'ont jamais eu leurs pareils, et honorant avec des sentiments de profonde sympathie et d'estime la mémoire de nos héros et des vôtres, tombés vaillamment sur le champ de bataille, et celle de feu le maréchal de Mac-Mahon, nous nous écrions, la coupe à la main : « Vive la brave armée et la flotte françaises ! « Vive le maréchal Canrobert ! Hourrah ! »

IV

MORT DU MARÉCHAL CANROBERT

Les dernières années du maréchal Canrobert. — Souvenirs de Saint-Privat. — Sa mort. — La chambre mortuaire. — Les obsèques. — Jugements portés sur le Maréchal et sur sa carrière.

A partir de la visite de l'amiral Avellan, le maréchal ne fit plus que languir. Presque toujours silencieux, le vieux soldat ne sortait de son mutisme que lorsqu'un visiteur venait lui parler de ses campagnes. Un jour, M. Georges Duruy prononça devant le Maréchal le nom de « Saint-Privat ». En entendant ce nom, « soudain, le maréchal, raconte M. E. Duruy, demanda un livre, un vieil annuaire de l'armée prussienne où figure l'interminable liste des officiers de la garde royale tombés à Saint-Privat. Quand j'eus regardé les pages qu'il me désignait, il prit le livre, le mit sur ses genoux, posa sa main dessus et, avec un regard et une voix terrible, il me dit :

« Ceux-là, ce sont mes morts ! »

« Et cette main débile, cette main décharnée

d'octogénaire prit tout à coup à mes yeux l'aspect formidable d'une patte de lion s'allongeant sur sa proie.

« Puis il me parla de ses infirmités, de sa jambe blessée qui le faisait cruellement souffrir, de la difficulté qu'il éprouvait à entendre.

« — Je suis sourd, me disait-il.

« — C'est pour avoir trop souvent et de trop près entendu le canon, — criai-je à son oreille.

« Il sourit et me dit :

« — Oui, j'ai encore connu la guerre, moi ! »

Ce qu'il entendait par là, vous le devinez. Il avait connu la guerre héroïque, la guerre où c'était de la trempe de l'instrument humain que dépendait surtout la victoire.

***

C'est le 28 janvier 1895, vers quatre heures et demie de l'après-midi que le maréchal s'éteignit. Il mourut sans souffrance, les yeux fermés déjà et passant par une transition insensible de l'assoupissement au sommeil éternel. A ses côtés, se tenaient au moment suprême les parents et alliés de la famille présents à Paris : sa fille et son gendre, M. le lieutenant de vaisseau Fabre de Navacelle, ses petits-enfants, le baron et la baronne de Bourgoing et son officier d'ordonnance, le capitaine Chauveau de Quercise. M. Marcel Certain-Canrobert son fils, lieutenant au 6e régiment de chasseurs d'Afrique, en garnison à Mascara, avait été prévenu un peu trop tard pour assister aux derniers moments de l'illustre soldat.

Aussitôt qu'il eut reçu la nouvelle de la mort du maréchal, le Président de la République se fit inscrire sur les registres ouverts à la maison mortuaire ; tous les officiers de la maison militaire ainsi que le personnel de son cabinet, suivirent cet exemple.

La chambre mortuaire fut disposée de façon à servir de chapelle ardente, la famille ayant décidé de laisser défiler librement devant le corps quiconque voudrait rendre un dernier hommage au maréchal.

Sur le lit de chêne aux rideaux de soie rouge, les domestiques étendirent le corps revêtu de l'uniforme de grande tenue. Les nombreuses décorations tranchaient dans l'ombre de l'alcôve sur le drap noir de la tunique ; le manteau d'ordonnance était jeté sur les jambes. A gauche reposait l'épée, à droite le bâton de commandement et le chapeau à plumes blanches.

La chambre était meublée avec une simplicité toute militaire : quelques fauteuils en chêne, un bahut et une bibliothèque en chêne. Sur la bibliothèque, le buste de Napoléon III. Aux murs, des gravures représentant des scènes de guerre et des portraits de généraux ; à droite de la cheminée celui du général Lassalle, à gauche, au-dessous du buste de la femme du maréchal, le portrait du général Marbot, parent de la famille Certain ; à gauche, en entrant, le prince Oscar de Suède, en uniforme de hussard.

Les obsèques furent célébrées aux Invalides au milieu d'un imposant appareil militaire.



En Canrobert disparut un des rares survivants de cette génération ardente qui, à partir de 1830, a relevé notre gloire militaire détruite à Waterloo. Les soldats qui luttèrent pendant vingt années dans les gorges de l'Atlas, sur les sommets de la Kabylie, dans les solitudes sans fin des Hauts-Plateaux et du Sahara, marquent dans l'histoire de notre race par un soudain réveil de ses qualités guerrières. Jamais peut-être la ténacité du Gaulois, son mépris du danger, son endurance aux fatigues, sa gaieté quand même n'atteignirent un tel degré. Les luttes en Afrique ne furent jamais la grande guerre ; selon l'expression de Saint-Amand, il n'y eut de grand que les fatigues et les privations, mais elles ont montré ce que peuvent le courage physique et l'entrain des chefs.

Nul ne fut plus propre que Canrobert aux expéditions qui demandaient de l'entrain et du sang-froid ; mais sur un théâtre un peu vaste il manquait parfois de l'esprit de décision et de la domination morale qui auraient pu faire de lui un grand général. En Crimée, où sa bravoure lui valut l'admiration des soldats des deux armées, il ne sut malheureusement ni imposer sa volonté à ses lieutenants, ni se faire écouter de l'empereur, ni triompher de la lenteur des Anglais. En Italie, d'une vaillance à toute épreuve au combat, il fut timide dans la conception. Enfin le soldat s'est couvert en lui d'une gloire immortelle à Rezonville et à Saint-Privat. Mais le maréchal de France ne sut pas réagir contre

l'impéritie coupable de Bazaine. Seul dans l'armée, il avait, par l'éclat des services, l'ancienneté de grade et l'affection des troupes, les moyens d'imposer au généralissime une attitude moins passive. Il ne sut pas en profiter : les drapeaux du 6e corps furent brûlés comme ceux du reste de l'armée.

Cet effacement volontaire de Canrobert, cette modestie lui nuisirent dans l'esprit des masses. Certes, dans ces dernières années, le vétéran de nos guerres avait hérité de la popularité de tant de héros, un à un disparus, mais la vénération dont il était l'objet englobait l'armée dont il fut l'orgueil plus que l'homme lui-même. Aucun de ces faits de guerre éclatants comme le gain d'une bataille ne s'applique plus spécialement à lui. En cela il fut moins heureux que ses glorieux émules : Mac-Mahon, Bosquet et Pélissier.

Mais quelle vie de soldat superbe et quelle magnifique carrière !

Le maréchal Canrobert est une de ces figures qui honorent un pays et une armée et ajoutent à la gloire d'une grande nation.

Son existence entière a été consacrée à la France qu'il aimait tant.

Nous devons tous saluer avec une respectueuse admiration ce vieux maréchal qui, comme on l'a si bien dit, « portait encore sur sa belle figure de soldat le reflet des rayons de nos vieilles gloires consolatrices ».





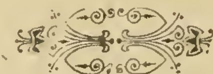
TABLE DES MATIÈRES

IV

CANROBERT ET LA GUERRE DE 1870-71.

V

CANROBERT HOMME POLITIQUE ET CANROBERT INTIME.





B. 98-97 — Imprimerie D. FONTAINE. 10, rue La Fontaine. — Paris-Auteuil.



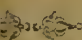
URNAND



LE

ÉCHAL

ROBERT

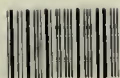
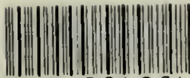


PARIS

& DERANGEON

DITEURS

—


a39003

002198496b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 08 10 01 04 13 0